



UN MEUBLE CONVOITÉ

L'inconnu dit : « Je vous en offre le double. » (Page 374, col. 1.)

Les Nouvelles Aventures d'Arsène Lupin ⁽¹⁾
par Maurice LEBLANC

LA DAME BLONDE

Arsène Lupin, l'escroc de génie, était resté quelque temps sans faire parler de lui. Le voici qui reprend le cours de ses exploits. Nos lecteurs constateront dans *La Dame blonde*, le roman dont nous commençons la publication, qu'il n'a rien perdu de l'extraordinaire maîtrise qui l'a rendu universellement célèbre. M M M

1. — LE NUMÉRO 514-SÉRIE 23.

Le 8 mars de l'an dernier, M. Gerbois, professeur de mathématiques au lycée de Versailles, dénicha dans le fouillis d'un marchand de bric-à-brac, un petit secré-

taire en acajou qui lui plut par la multiplicité de ses tiroirs.

— Voilà bien ce qu'il me faut pour l'anniversaire de Suzanne, pensa-t-il.

(1) RÉSUMÉ DES PRÉCÉDENTES AVENTURES (nos 6, 11, 12, 13, 15, 16, 17 et 18).

Arsène Lupin est un voleur; mais ce n'est pas un voleur ordinaire; il est aussi différent des flous vulgaires et des cambrioleurs du commun... qu'il est différent des honnêtes gens;

il apporte dans toutes ses illicites entreprises une virtuosité, une audace, un sentiment des nuances, une connaissance des hommes et des choses, une élégance enfin, qui défient toute

Les Nouvelles Aventures d'Arsène Lupin La Dame blonde suivi de La Lampe juive

Maurice Leblanc



Je sais tout, Paris, 1907

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

TABLE DES MATIÈRES

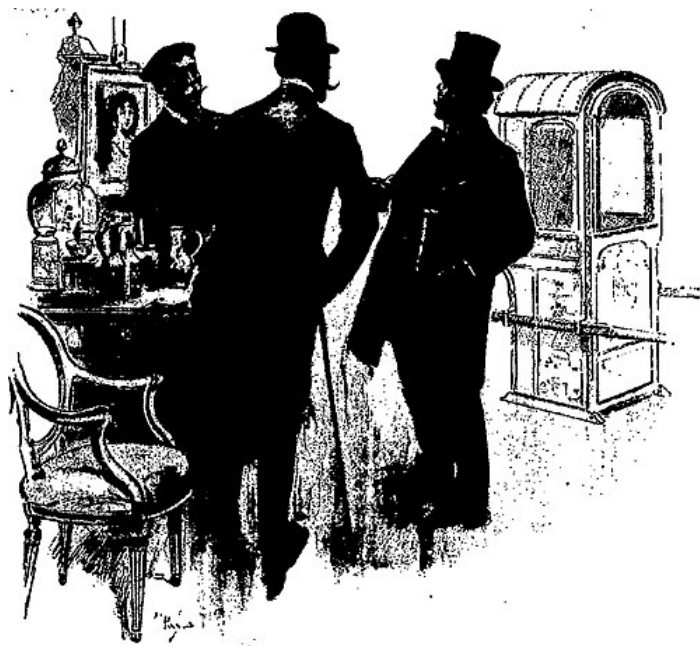
(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

LA DAME BLONDE

- I. — [LE NUMÉRO 514 — SÉRIE 23](#)
- II. — [L'HISTOIRE DU DIAMANT BLEU](#)
- III. — [HERLOCK SHOLMÈS OUVRE LES HOSTILITÉS](#)
- IV. — [QUELQUES LUEURS DANS LES TÉNÈBRES](#)
- V. — [UN ENLÈVEMENT](#)
- VI. — [LA SECONDE ARRESTATION D'ARSÈNE LUPIN](#)

LA LAMPE JUIVE

- I. — [PREMIÈRE PARTIE](#)
- II. — [DEUXIÈME PARTIE](#)



UN MEUBLE CONVOITÉ

L'inconnu dit : « Je vous en offre le double »

Les Nouvelles Aventures d'Arsène Lupin
par Maurice LEBLANC

LA DAME BLONDE

Arsène Lupin, l'escroc de génie, était resté quelque temps sans faire parler de lui. Le voici qui reprend cours de ses exploits. Nos lecteurs constateront dans *La Dame blonde*, le roman dont nous commençons la publication, qu'il n'a rien perdu de l'extraordinaire maîtrise qui l'a rendu universellement célèbre.

I. — LE NUMÉRO 514-SÉRIE 23.

LE 8 mars de l'an dernier, M. Gerbois, professeur de mathématiques au lycée de Versailles, dénicha dans le fouillis d'un marchand de bric-à-brac, un petit secrétaire en acajou qui lui plut par la multiplicité de ses tiroirs.

— Voilà bien ce qu'il me faut pour l'anniversaire de Suzanne, pensa-t-il.

Et comme il s'ingéniait, dans la mesure de ses modestes ressources, à faire plaisir à sa fille, il débattit le prix et versa la somme de soixante-cinq francs.

Au moment où il donnait son adresse, un jeune homme, élégant de tournure et de mise, et qui furetait déjà de droite et de gauche, aperçut le meuble et demanda :

— Combien ?

— Il est vendu, répliqua le marchand.

— Ah !... à Monsieur peut-être ?

M. Gerbois salua. L'inconnu lui dit :

— J'ignore le prix que vous l'avez payé, monsieur. Je vous en offre le double.

M. Gerbois est un homme entêté, et d'assez mauvais caractère. Il répondit sèchement :

— Je regrette, monsieur, il n'est pas à vendre.

Le jeune homme le regarda fixement, puis tourna sur ses talons sans mot dire, et se retira. Et M. Gerbois fut d'autant plus heureux d'avoir son meuble qu'un de ses semblables l'avait convoité.

Une heure après, on le lui apportait dans la maisonnette qu'il occupe sur la route de Viroflay. Suzanne s'extasia devant son cadeau. Le soir même, elle rangea ses papiers, sa correspondance, ses collections de cartes postales, et quelques souvenirs furtifs qu'elle conservait en l'honneur de son cousin Maxime. Et M. Gerbois s'endormit d'un sommeil léger.

Le lendemain à sept heures et demie, il se rendit au lycée. À dix heures, Suzanne, suivant une habitude quotidienne, l'attendait à la sortie. Il s'en

revinrent ensemble. Avant le déjeuner, la jeune fille monta dans sa chambre. *Le secrétaire n'y était plus...*

...Ce qui étonna le juge d'instruction, c'est l'admirable simplicité des moyens employés. En l'absence de Suzanne, et tandis que la bonne faisait son marché, un commissionnaire muni de sa plaque — des voisins la virent — avait arrêté sa charrette devant le jardin qui précède la maison, et sonné par deux fois. Les voisins, ignorant que la bonne était dehors, n'eurent aucun soupçon, de sorte que l'individu effectua sa besogne dans la plus absolue quiétude.

À remarquer ceci : aucune armoire ne fut fracturée, aucune pendule dérangée. Bien plus, le porte-monnaie de Suzanne, qu'elle avait laissé sur le marbre du secrétaire, se retrouva sur la table voisine avec les pièces d'or qu'il contenait. Le mobile du vol était donc nettement déterminé, ce qui rendait le vol d'autant plus inexplicable, car, enfin, pourquoi courir tant de risques pour un butin si minime ?

Le seul indice que put fournir le professeur fut l'incident de la veille.

— J'ai eu l'impression, dit-il, que lors de mon refus ce jeune homme avait réprimé un mouvement de contrariété.

On interrogea le marchand. Il ne connaissait ni l'un ni l'autre de ces deux messieurs. Quand à l'objet, il l'avait acheté quarante francs, à Chevreuse, dans une vente après décès, et croyait bien l'avoir revendu à sa juste valeur. L'enquête poursuivie n'apprit rien de plus.

Mais M. Gerbois resta persuadé qu'il avait subi un dommage énorme. Une fortune devait être dissimulée dans le double-fond d'un tiroir, et c'était la raison pour laquelle le jeune homme, connaissant la cachette, avait agi avec une telle décision.

— Cette fortune, disait-il à Suzanne, je te l'aurais réservée. Avec une pareille dot, tu pouvais prétendre aux plus hauts partis.

Suzanne, qui bornait ses prétentions à son cousin Maxime, lequel était un parti pitoyable, soupirait amèrement.

Deux mois se passèrent. Et soudain, coup sur coup, les événements les plus graves, une suite imprévue d'heureuses chances et de catastrophes !

Le premier mai, à cinq heures et demie, M. Gerbois lut dans un journal du soir :

« Troisième tirage de la loterie des Associations de la Presse.

« Le numéro 514, série 23, gagne un million... »

M. Gerbois eut un étourdissement. Les murs vacillèrent devant ses yeux, et son cœur cessa de battre. Le numéro 514, série 23, c'était son numéro ! Il l'avait acheté, plutôt pour rendre service à l'un de ses amis, car il ne croyait guère aux faveurs du destin, et voilà qu'il *gagnait* !

Vite, il tira son calepin. Le numéro 514, série 23, était bien inscrit, pour mémoire, sur la page de garde. Mais le billet ?

Il bondit vers son cabinet de travail pour y chercher la boîte d'enveloppes parmi lesquelles il avait glissé le précieux billet, et dès l'entrée il s'arrêta net, chancelant de nouveau et le cœur contracté : la boîte d'enveloppes ne se trouvait pas là, et, chose terrifiante, il se rendait subitement compte qu'il y avait des semaines qu'elle n'était pas là !

— Suzanne ! Suzanne !

Elle arrivait de course. Elle monta précipitamment. Il balbutia d'une voix étranglée :

— Suzanne... la boîte... la boîte d'enveloppes ?...

— Laquelle ?

— Celle du Louvre... que j'avais rapportée un jeudi... et qui était au bout de cette table.

— Mais rappelle-toi, père... c'est ensemble que nous l'avons rangée...

— Où ? réponds ! tu me fais mourir.

— Où ? mais... dans le secrétaire.

— Dans le secrétaire qui a été volé ?

— Oui.

— Dans le secrétaire qui a été volé !

Il répéta ces mots tout bas, avec une sorte d'épouvante. Puis il lui saisit la main, et d'un ton plus bas encore :

— Elle contenait un million, ma fille...

— Ah ! père, pourquoi ne me l’as-tu pas dit ? murmura-t-elle naïvement.

— Un million ! reprit-il, c’était le numéro gagnant des bons de la presse.

Elle réfléchit et prononça :

— Mais, père, on te le paiera tout de même.

— Pourquoi ? sur quelles preuves ?

— Tu n’en as pas ?

— Si, une, qui était dans la boîte !

— Et alors ?

— Alors, c’est l’autre qui touchera.

— Mais ce serait abominable ! Voyons, père, tu pourras t’y opposer ?

— Est-ce qu’on sait ! est-ce qu’on sait ! cet homme doit être si fort ! il dispose de telles ressources... Souviens-toi... l’affaire de ce meuble...

Il se releva dans un sursaut d’énergie, et frappant du pied :

— Eh bien non, non, il ne l’aura pas, ce million, il ne l’aura pas ! Pourquoi l’aurait-il ? Après tout, si habile qu’il soit, lui non plus ne peut rien faire. S’il se présente pour toucher, on le coffre !... on le coffre ! Ah ! nous verrons bien, mon bonhomme !

Quelques minutes plus tard, il expédiait cette dépêche :

« Gouverneur Crédit Foncier,
« rue Capucines, Paris

« Suis possesseur du numéro 514, série 23, mets opposition par toutes voies légales à toute réclamation étrangère.

GERBOIS. »

Presque en même temps parvenait au Crédit Foncier cet autre télégramme :

« Le numéro 514, série 23, est en ma possession. — Arsène Lupin. »

A

RSÈNE LUPIN PREND UN AVOCAT POUR SOUTENIR SES DROITS

Chaque fois que j'entreprends de raconter quelque'une des innombrables aventures dont se compose la vie d'Arsène Lupin, j'éprouve une véritable confusion, tellement il me semble que la plus banale de ces aventures est connue de tous ceux qui vont me lire. De fait, il n'est pas un geste de notre « voleur national », comme on l'a si joliment appelé, qui n'ait été signalé de la façon la plus retentissante, pas un exploit que l'on n'ait étudié sous toutes ses faces, pas un acte qui n'ait été commenté avec cette abondance de détails que l'on réserve d'ordinaire au récit des actions héroïques.

Qui ne connaît, par exemple, cette étrange histoire de « La Dame blonde », avec ces épisodes curieux que les reporters intitulaient en gros caractères : *Le numéro 514, série 23 ! La tapisserie mystérieuse ! Le diamant bleu !...* Quel bruit autour de l'intervention de Sherlock Holmes ! Quel vacarme sur les boulevards, le jour où les camelots vociféraient : « L'arrestation d'Arsène Lupin ! »

Mon excuse, c'est que j'apporte du nouveau : j'apporte le mot de l'énigme. Il reste toujours de l'ombre autour de ces aventures ; je la dissipe. Je reproduis des articles lus et relus, je recopie d'anciennes interviews : mais tout cela, je le coordonne, je le classe et je le soumets à l'exacte vérité. Mon collaborateur, c'est Arsène Lupin dont la complaisance à mon égard est inépuisable. Et c'est aussi, en l'occurrence, l'ineffable Watson, l'ami et le confident de Sherlock Holmes.

On se rappelle le formidable éclat de rire qui accueillit la publication de la double dépêche. Le nom seul d'Arsène Lupin était un gage d'imprévu, une promesse de divertissement pour la galerie. Et la galerie, c'était le monde entier.

Des recherches opérées aussitôt par le Crédit Foncier, il résulta que le numéro 514, série 23, avait été délivré par l'intermédiaire du Crédit Lyonnais, succursale de Versailles, au commandant d'artillerie Bessy. Or, le commandant était mort d'une chute de cheval, et quelque temps avant sa mort il avait cédé son billet à un ami.

— Cet ami, c'est moi, affirma M. Gerbois, j'avais avec le commandant des relations suivies, et pour l'obliger, dans un moment de gêne, je lui ai repris ce billet.

- Qu'est-ce qui le prouve ?
- La lettre qu'il m'a écrite à ce sujet.
- Quelle lettre ?
- Une lettre qui était épinglée avec le billet.
- Montrez-la.
- Mais elle se trouvait dans le secrétaire volé !
- Retrouvez-la.

Arsène Lupin la communiqua, lui. Une note insérée par l'*Écho de France* — lequel a l'honneur d'être son organe officiel, et dont il est, paraît-il, un des principaux actionnaires — une note annonça qu'il remettait entre les mains de M^e Detinan, son avocat-conseil, la lettre que le commandant Bessy lui avait écrite, à lui personnellement.

Toute la presse, se rua chez M^e Detinan, député radical influent, homme de haute probité en même temps que d'esprit fin, un peu sceptique, volontiers paradoxal.

M^e Detinan n'avait jamais eu le plaisir de rencontrer Arsène Lupin, mais il venait en effet de recevoir ses instructions, et cela lui semblait la chose du monde la plus délicieuse que d'être le conseil d'Arsène Lupin !

Il exhiba la lettre du commandant. Elle prouvait bien la cession du billet, mais ne mentionnait pas le nom de l'acquéreur. « Mon cher ami... » disait-elle simplement.

Et Arsène Lupin prétendait à son tour :

- « Mon cher ami », c'est moi.

La nuée des reporters s'abattit immédiatement chez M. Gerbois qui ne put que répéter :

- « Mon cher ami » n'est autre que moi, Arsène Lupin a volé la lettre avec le billet, puisque c'est lui qui a volé le secrétaire.

- Qu'il le prouve, répliqua Lupin.

Et ce fut un spectacle d'une fantaisie charmante que ce duel public entre les deux possesseurs du numéro 514, série 23, que ces allées et venues des

journalistes, que le sang-froid d'Arsène Lupin en face de l'affolement de ce pauvre M. Gerbois.

Le malheureux, la presse était remplie de ses lamentations !

— C'est la dot de Suzanne que ce gremlin me dérobe !... Je savais bien que le secrétaire contenait un trésor ! s'écriait le professeur...

On avait beau lui objecter que son adversaire, en emportant le meuble, ignorait la présence d'un billet de loterie, et que nul en tous cas ne pouvait prévoir que ce billet gagnerait le gros lot, il gémissait :

— Allons donc, il le savait !... sinon, pourquoi se serait-il donné la peine de prendre ce misérable meuble ?

A RSÈNE LUPIN PROPOSE UNE TRANSACTION À M. GERBOIS

Mais le douzième jour, M. Gerbois reçut d'Arsène Lupin une lettre assez inquiétante :

« Monsieur, la galerie s'amuse à nos dépens. N'estimez-vous pas le moment venu d'être sérieux ? J'y suis, pour ma part, fermement résolu.

« La situation est nette : je possède un billet que je n'ai pas le droit de toucher, et vous avez le droit de toucher un billet que vous ne possédez pas. Donc nous ne pouvons rien l'un sans l'autre.

« Or, ni vous ne consentiriez à me céder votre droit, ni moi à vous céder mon billet.

« Que faire ?

« Je ne vois qu'un moyen, séparons. Un demi-million pour vous, un demi-million pour moi. N'est-ce pas équitable ? Et ce Jugement de Salomon ne satisfait-il pas à ce besoin de justice qui est en chacun de nous ?

« Solution juste, mais solution immédiate. Ce n'est pas une offre que vous ayez le loisir de discuter, mais une nécessité à laquelle les circonstances vous contraignent à vous plier. Je vous donne trois jours pour réfléchir. Vendredi matin, j'aime à croire que je lirai, dans les petites annonces de

l'Écho de France, une note discrète adressée à M. Ars. Lup. et contenant, en termes voilés, votre adhésion pure et simple au pacte que je vous propose. Moyennant quoi, vous rentrez en possession immédiate du billet et touchez le million — quitte à me remettre cinq cent mille francs par la voie que je vous indiquerai ultérieurement.

« En cas de refus, j'ai pris mes dispositions pour que le résultat soit identique, mais, outre les ennuis très graves que vous causerait une telle obstination, vous auriez à subir une retenue de vingt-cinq mille francs pour frais supplémentaires.

« Veuillez agréer, etc... »

Exaspéré, M. Gerbois commit la faute énorme de montrer cette lettre et d'en laisser prendre copie. Son indignation le poussait à toutes les sottises.

— Rien ! il n'aura rien ! s'écria-t-il devant l'assemblée des reporters. Partager ce qui m'appartient ? Jamais. Qu'il déchire son billet, s'il le veut !

— Cependant cinq cent mille francs valent mieux que rien.

— Il ne s'agit pas de cela, mais de mon droit, et ce droit je l'établirai devant les tribunaux.

— Attaquer Arsène Lupin ? ce serait drôle.

— Non, mais le Crédit Foncier. Il doit me délivrer le million.

— Contre le dépôt du billet ou du moins contre la preuve que vous l'avez acheté.

La preuve existe, puisque Arsène Lupin avoue qu'il a volé le secrétaire.

— La parole d'Arsène Lupin suffira-t-elle aux tribunaux ?

— N'importe ! je poursuis.

La galerie trépignait de joie. Des paris furent engagés, les uns tenant que Lupin réduirait M. Gerbois, les autres qu'il en serait pour ses menaces. Et l'on éprouvait une sorte d'appréhension, tellement les forces étaient inégales entre les deux adversaires, l'un si rude dans son assaut, l'autre effaré comme une bête que l'on traque.

Le vendredi, on s'arracha l'*Écho de France*, et on scruta fiévreusement la cinquième page à l'endroit des petites annonces. Pas une ligne n'était

adressée à M. *Ars. Lup.* Aux injonctions d'Arsène Lupin, M. Gerbois répondait par le silence. C'était la déclaration de guerre.

Le soir, on apprenait par les journaux l'enlèvement de M^{lle} Gerbois.

L

A MAISON B. W., SPÉCIALITÉ D'ENLÈVEMENTS

Ce qui nous réjouit dans ce qu'on pourrait appeler les spectacles Arsène Lupin, c'est le rôle éminemment comique de la police. Tout se passe en dehors d'elle. Il parle, lui, il écrit, prévient, commande, menace, exécute, comme s'il n'existait ni chef de la Sûreté, ni agents, ni personne enfin qui pût l'entraver dans ses desseins. Tout cela est considéré comme nul et non avenu, L'obstacle ne compte pas.

Et pourtant elle se démène, la police. Dès qu'il s'agit d'Arsène Lupin, du haut en bas de l'échelle, tout le monde prend feu, bouillonne, écume de rage. C'est l'ennemi, et l'ennemi qui vous nargue, vous provoque, vous méprise, ou, qui pis est, vous ignore.

Et que faire contre un pareil ennemi ? À dix heures moins vingt, selon le témoignage de la bonne, Suzanne partait de chez elle. À dix heures cinq minutes, en sortant du lycée, son père ne l'apercevait pas sur le trottoir où elle avait coutume de l'attendre. Qu'était-elle devenue ?

Deux voisins affirmèrent l'avoir croisée à trois cents pas de la maison. Une dame avait vu marcher le long de l'avenue une jeune fille dont le signalement correspondait au sien. Et après ? Après on ne savait pas. En plein jour, sur une route extrêmement fréquentée, l'enlèvement avait eu lieu sans éveiller l'attention. Pas un cri ne fut entendu, pas un mouvement suspect ne fut observé.

On perquisitionna de tous côtés, on interrogea les employés des gares et de l'octroi. Ils n'avaient rien remarqué ce jour-là qui pût se rapporter à l'enlèvement d'une jeune fille. Cependant, à Ville-d'Avray, un épicier déclara qu'il avait fourni de l'huile à une automobile qui arrivait de Paris. Sur le siège se tenait un mécanicien, à l'intérieur une dame blonde. Une

heure plus tard l'automobile revenait de Versailles. Un embarras de voiture l'obligea de ralentir, ce qui permit à l'épicier de constater la présence d'une autre dame.

Il donna le signalement de l'automobile, une limousine 24 chevaux de la maison Peugeot, à carrosserie bleu foncé. À tout hasard, on s'informa auprès de la directrice du Grand-Garage, M^{me} Bob-Walthour, qui s'est fait une spécialité d'enlèvements par automobile. Le vendredi matin, en effet, elle avait loué pour la journée une limousine Peugeot à une dame blonde qu'elle n'avait du reste point revue.

— Mais le mécanicien ?

— C'était un nommé Ernest, engagé la veille sur la foi d'excellents certificats.

— Il est ici ?

— Non, il a ramené la voiture, et il n'est plus revenu.

On se rendit chez les personnes dont le mécanicien s'était recommandé. Aucune d'elles ne connaissait le nommé Ernest.

Ainsi donc, quelque piste que l'on suivît pour sortir des ténèbres, on aboutissait à d'autres ténèbres, à d'autres énigmes.

Désespéré, M. Gerbois capitula. Une petite annonce parue à l'*Écho de France*, et que tout le monde commenta, affirma sa soumission pure et simple, sans arrière-pensée.

C'était la victoire, la guerre terminée en quatre fois vingt-quatre heures.

MONSIEUR GERBOIS TOUCHE LE MILLION ET GANIMARD ENTRE EN SCÈNE

Deux jours après, M. Gerbois traversait la cour du Crédit Foncier. Introduit auprès du gouverneur, il tendit le numéro 514, série 23. Le gouverneur sursauta.

— Ah ! vous l'avez ? il vous a été rendu ?

— Je l'avais égaré, le voici, répondit M. Gerbois. Le reste n'est que racontars et mensonges.

— Vous avez aussi la lettre du commandant ?

— La voici.

— C'est bien. Veuillez laisser ces pièces en dépôt. Il nous est donné quinze jours pour vérification. Je vous préviendrai dès que vous pourrez vous présenter à notre caisse.

Ainsi donc, Arsène Lupin avait eu l'audace de renvoyer à M. Gerbois le numéro 514, série 23 ! La nouvelle fut accueillie avec une admiration stupéfaite. Décidément c'était un beau joueur que celui qui jetait sur la table un atout de cette importance, le précieux billet ! Certes, il ne s'en était dessaisi qu'à bon escient et pour une carte qui rétablissait l'équilibre. Mais si la jeune fille s'échappait ? Si l'on réussissait à reprendre l'otage qu'il détenait ?

La police sentit le point faible de l'ennemi et redoubla d'efforts. Arsène Lupin désarmé, dépouillé par lui-même, pris dans l'engrenage de ses combinaisons, ne touchant pas un traître sou du million convoité... du coup les rieurs passaient dans l'autre camp.

Mais il fallait retrouver Suzanne. Et on ne la retrouvait pas, et pas davantage, elle ne s'échappait !

Soit, disait-on, le point est acquis, Arsène gagne la première manche. Mais le plus difficile est à faire ! M^{lle} Gerbois est entre ses mains, nous l'accordons, et il ne la remettra que contre cinq cent mille francs. Mais où et comment s'opérera l'échange ? Pour que cet échange s'opère, il faut qu'il y ait rendez-vous, et alors qui empêche M. Gerbois d'avertir la police et, par là, de reprendre sa fille tout en gardant l'argent ?

On interviewa le professeur. Très abattu, désireux de silence, il demeura impénétrable.

— Je n'ai rien à dire, j'ai déposé mon billet, j'attends.

— Et M^{lle} Gerbois ?

— Les recherches continuent.

— Mais Arsène Lupin vous a écrit ? Quelles sont ses instructions ?

— Je n'ai rien à dire.

On assiégea M^e Detinan. Même discrétion.

— M. Lupin est mon client, répondait-il avec une affectation de gravité, vous comprendrez que je sois tenu à la réserve la plus absolue.

Tous ces mystères irritaient la galerie. Évidemment des plans se tramaient dans l'ombre. Arsène Lupin disposait et resserrait les mailles de ses filets, pendant que la police organisait autour de M. Gerbois une surveillance de jour et de nuit. Et l'on examinait les trois seuls dénouements possibles : l'arrestation, le triomphe, ou l'avortement ridicule et piteux.

Le mardi 5 juin, M. Gerbois reçut l'avis du Crédit Foncier.

Le jeudi, à une heure, il prenait le train pour Paris. À deux heures, les mille billets de mille francs lui furent délivrés.

Tandis qu'il les feuilletait, un à un, en tremblant, — cet argent, n'était-ce pas la rançon de Suzanne ? — deux hommes s'entretenaient dans une voiture arrêtée à quelque distance du grand portail. Et l'inspecteur principal Ganimard, le vieux Ganimard, l'ennemi implacable de Lupin, disait au brigadier Folenfant :

— Nous sommes prêts ?



UNE ENTRÉE SENSATIONNELLE

— Oui, il y en a huit à bicyclette et moi.

— Et moi qui compte pour trois. Il ne faut pas que le Gerbois nous échappe... sinon bonsoir : il rejoint Lupin au rendez-vous fixé, on troque la demoiselle contre le demi-million, et le tour est joué.

— Mais pourquoi donc le bonhomme ne marche-t-il pas avec nous ?

— Il a peur. S'il essaye de mettre l'autre dedans, il n'aura pas sa fille.

— Quel autre ?

— *Lui.*

Ganimard prononça ce mot d'un ton grave, un peu craintif, comme s'il parlait d'un être surnaturel qui lui aurait joué déjà de mauvais tours.

— Attention, fit-il.

M. Gerbois sortait. À l'extrémité de la rue des Capucines, il prit les boulevards, du côté gauche. Il s'éloignait lentement, le long des magasins, et regardait les étalages. Puis il se dirigea vers un kiosque, acheta des journaux, et, soudain, d'un bond il se jeta dans une automobile qui stationnait au bord du trottoir. Le moteur était en marche, car elle partit rapidement, doubla la Madeleine et disparut.

— Nom de nom ! s'écria Ganimard, encore un coup de sa façon !

Mais il éclata de rire. À l'entrée du boulevard Malesherbes, l'automobile était arrêtée, en panne, et M. Gerbois en descendait.

— Vite, Folenfant..., le mécanicien... c'est peut-être le nommé Ernest.

Folenfant s'occupa du mécanicien. C'était un nommé Charles, employé à la Société des fiacres automobiles ; dix minutes auparavant, un monsieur l'avait retenu et lui avait dit d'attendre « sous pression », près du kiosque, jusqu'à l'arrivée d'un autre monsieur.

— Et le second client, demanda Folenfant quelle adresse a-t-il donnée ?

— Aucune adresse... « Boulevard Malesherbes... avenue de Messine... double pourboire »... Voilà tout.

Mais, pendant ce temps, M. Gerbois avait sauté dans la première voiture qui passait.

— Cocher, au métro de la Concorde.

Il sortit du métro place du Palais-Royal, courut vers une autre voiture et se fit conduire place de la Bourse. Deuxième voyage en métro, puis, avenue

de Villiers, troisième voiture.

— Cocher, 25, rue Clapeyron.

Le 25 de la rue Clapeyron est séparé du boulevard des Batignolles par la maison qui fait l'angle. Il monta au premier étage et sonna. Un monsieur lui ouvrit :

— M^e Detinan ?

— M. Gerbois, sans doute ? Je vous attendais, Monsieur.

L'ENTREVUE — LES HONORAIRES DE M^E DETINAN

Ils entrèrent dans le salon de l'avocat. La pendule marquait trois heures.

— Il n'est pas là ? demanda M. Gerbois.

— Pas encore.

— Viendra-t-il ?

— Vous m'interrogez, Monsieur, sur la chose du monde que je suis le plus curieux de savoir. Jamais je n'ai ressenti pareille impatience. En tout cas, s'il vient, il risque gros, cette maison est très surveillée depuis quinze jours... On se méfie de moi.

— Et de moi encore davantage, reprit le professeur. Aussi je n'affirme pas que les agents, attachés à ma personne, aient perdu ma trace.

— Mais alors...

— Ce ne serait point de ma faute. J'ai obéi aveuglément à ses ordres, j'ai touché l'argent à l'heure fixée par *lui*, et je me suis rendu chez vous de la façon qu'*il* m'a prescrite. Responsable du malheur de ma fille, j'ai tenu mes engagements en toute loyauté. À lui de tenir les siens.

Et il ajouta, la voix anxieuse :

— Il ramènera ma fille, n'est-ce pas ?

— Je l'espère.

— Cependant... vous l'avez vu ?

— Moi ? mais non ! Il m'a simplement demandé par lettre de vous recevoir tous deux, de congédier mes domestiques avant trois heures, et de n'admettre personne dans mon appartement entre votre arrivée et son départ. Si je ne consentais pas à cette proposition, il me priait de l'en prévenir par deux lignes à l'*Écho de France*, Mais je suis trop heureux de rendre service à Arsène Lupin et je consens à tout.

M. Gerbois gémit :

— Hélas ! comment tout cela finira-t-il ?

Il tira de sa poche les billets de banque, les étala sur une table et en fit deux paquets de même nombre. Puis ils se turent. De temps à autre M. Gerbois prêtait l'oreille... n'avait-on pas sonné ?

Avec les minutes son angoisse augmentait. Et M^e Detinan aussi éprouvait une impression presque douloureuse.

Il se leva brusquement :

— Nous ne le verrons pas... Comment voulez-vous ?... ce serait de la folie de sa part ! Qu'il ait confiance en nous, soit, mais le danger n'est pas seulement ici...

Et M. Gerbois, écrasé, les deux mains sur les billets, balbutiait : — Qu'il vienne, mon Dieu, qu'il vienne ! Je donnerais tout cela pour retrouver Suzanne.

La porte s'ouvrit.

— La moitié suffira, M. Gerbois.

Le professeur bondit vers celui qui entra.

— Et Suzanne ? Où est ma fille ?

Arsène Lupin ferma la porte soigneusement et répondit :

— Dans un instant, Monsieur, mademoiselle votre fille sera dans vos bras.

M^e Detinan, stupéfait, murmura :

— Mais vous n'avez pas sonné... je n'ai pas entendu la porte...

— Me voilà tout de même, c'est l'essentiel.

Et s'adressant au professeur :

— M. Gerbois, je vous remercie, vous avez fait l'impossible. Si l'automobile n'avait pas eu cette panne absurde, on se retrouvait tout simplement à l'Étoile, et l'on épargnait à M^e Detinan l'ennui de cette visite... Enfin ! c'était écrit.

Il saisit l'une des deux liasses, compta vingt-cinq billets, et les tendant à l'avocat :

— La part d'honoraires de M. Gerbois, mon cher maître. Je n'ose pas espérer que vous acceptiez celle d'Arsène Lupin ?

M^e Detinan réfléchit et dit :

— Pourquoi pas ?

Lupin parut très étonné, puis, renonçant à comprendre le motif secret auquel obéissait l'avocat, il répéta l'opération sur l'autre liasse et tendit de nouveau vingt-cinq billets.

— Avec tous mes remerciements.

Et il empocha l'un des paquets.

— Mais, dit M^e Detinan, M^{lle} Gerbois n'est pas encore arrivée.

— Si vous n'avez pas confiance, répliqua Lupin, ouvrez donc votre fenêtre et appelez. Il y a bien une douzaine d'agents dans la rue.

— Vous croyez ?

Arsène Lupin souleva le rideau.

— Je crois M. Gerbois incapable de dépister Ganimard... Que vous disais-je ? Le voici, ce brave ami ! Et Folenfant que j'aperçois !... Et Gréaume !...

M^e Detinan le regardait avec surprise. Quelle tranquillité ! Il riait d'un rire heureux, comme s'il se divertissait à quelque jeu d'enfant. On eût cru vraiment qu'aucun danger ne le menaçait.

Ils parlèrent de toute cette aventure, et l'avocat lui dit :

— Il y a un point que je n'aperçois pas nettement. Est-il indiscret de vous demander pour quelles raisons le secrétaire fut l'objet de vos soins ?

Sur ces mots, M. Gerbois releva la tête.

L

'HISTOIRE DU PETIT SECRÉTAIRE EN ACAJOU

— Rassurez-vous, M. Gerbois, s'écria Lupin, je n'y ai découvert aucun trésor. C'est pour des raisons plutôt... historiques que j'y tenais et que je le recherchais depuis longtemps. Ce secrétaire, en bois d'if et d'acajou, décoré de chapiteaux à feuilles d'acanthé, fut retrouvé dans la petite maison discrète qu'habitait à Boulogne, Marie Walewska, et il porte sur l'un de ses tiroirs l'inscription : « Dédié à Napoléon I^{er}, Empereur des Français, par son très fidèle serviteur, Mancion ». Et, en-dessous, ces mots, gravés à la pointe d'un couteau : « À toi, Marie. » Par la suite, Napoléon le fit recopier pour l'impératrice Joséphine — de sorte que le secrétaire qu'on admirait à la Malmaison, et que l'on admire aujourd'hui au Garde-Meuble, n'est qu'une copie imparfaite de celui qui désormais fait partie de mes collections.

M. Gerbois soupira :

— Hélas ! si j'avais su, chez le marchand, comme je vous l'aurais cédé !

Arsène Lupin dit en riant :

— Et vous auriez eu, en outre, cet avantage appréciable de conserver, pour vous seul, le numéro 514, série 23.

— Ce qui ne vous aurait pas conduit à enlever ma fille que tout cela a dû bouleverser.

— Tout cela ?

— Cet enlèvement...

— Mais, mon cher Monsieur, vous faites erreur. M^{lle} Gerbois n'a pas été enlevée. C'est de son plein gré qu'elle m'a servi d'otage.

— De son plein gré, répéta M. Gerbois confondu.

— De son plein gré ! Elle tenait à conquérir sa dot, et il a été facile de lui faire comprendre qu'il n'y avait pas d'autre moyen de vaincre votre obstination.

— Mais comment avez-vous pu vous entendre avec elle ?

— Oh ! ce n'est pas moi. Je n'ai même pas l'honneur de la connaître. C'est une personne de mes amies qui a bien voulu entamer les négociations.

— La dame blonde de l'automobile, sans doute ? interrompit M^e Detinan.

— Justement. Dès la première entrevue aux abords du lycée, tout était réglé. Depuis, M^{lle} Gerbois et sa nouvelle amie ont voyagé, visitant la Belgique et la Hollande, de la manière la plus agréable et la plus instructive pour une jeune fille. Du reste elle-même va vous expliquer...

On sonnait à la porte du vestibule, trois coups rapides, puis un coup isolé. Sur un signe d'Arsène Lupin, M^e Detinan se précipita.

L A DAME BLONDE APPARAÎT — GANIMARD SE MONTRE — ARSÈNE LUPIN S'EN VA

Deux jeunes femmes entrèrent. L'une se jeta dans les bras de M. Gerbois. L'autre s'approcha de Lupin. Elle était de taille élevée, le buste harmonieux, la figure assez pâle, et ses cheveux blonds se divisaient en deux bandeaux ondulés et très lâches.

Arsène Lupin lui dit quelques mots, et saluant la jeune fille :

— Je vous demande pardon, Mademoiselle, de toutes ces tribulations, mais j'espère cependant que vous n'avez pas été trop malheureuse...

— Malheureuse ! J'aurais été très heureuse, s'il n'y avait pas eu mon pauvre père.

Elle embrassa de nouveau M. Gerbois. Arsène Lupin se dirigea vers la fenêtre.

— Ce bon Ganimard est-il toujours là ?... Il aimerait tant assister à ces touchantes effusions de famille !... Plus personne... ni lui ni les autres... Diable ! Ils doivent être sous la porte cochère, chez le concierge, dans l'escalier même.

M. Gerbois laissa échapper un mouvement. Maintenant que sa fille lui était rendue, le sentiment de la réalité lui revenait. Instinctivement il fit un pas. Comme par hasard, Lupin se trouva sur son chemin.

— Où allez-vous, M. Gerbois ? Me défendre contre eux ? Bah ! je vous jure qu'ils sont plus embarrassés que moi.

Et il continua en réfléchissant :

— Au fond que savent-ils ? Que vous êtes ici, et peut-être que M^{lle} Gerbois y est également, car ils ont dû la voir arriver avec une dame inconnue. Mais moi ? ils ne s'en doutent pas. Comment me serais-je introduit dans une maison qu'ils ont fouillée ce matin de la cave au grenier ? Non, ils m'attendent pour me saisir au vol... à moins qu'ils ne devinent que la dame inconnue est envoyée par moi et qu'ils ne la supposent chargée de procéder à l'échange... Auquel cas ils s'apprêtent à l'arrêter à son départ...

Un coup de timbre retentit.

D'un geste brusque, Lupin immobilisa M. Gerbois, et la voix sèche, impérieuse :

— En place, Monsieur, pensez à votre fille et soyez raisonnable... Quant à vous, M^e Detinan, j'ai votre parole.

Sans la moindre hâte, il prit son chapeau, ouvrit doucement la porte du salon, et, s'adressant à la dame blonde :

— Vous venez, chère amie ?

Ils sortirent.

Un coup de timbre, puis des coups répétés et des bruits de voix sur le palier.

Résolument, M. Gerbois passa dans le vestibule. Arsène Lupin et la dame blonde n'y étaient pas. Il ouvrit.

Ganimard se rua.

— Cette dame... où est-elle ? Et Lupin ?

— Il était là... il est là.

Ganimard poussa un cri de triomphe.

— Nous le tenons... la maison est cernée.

M^c Detinan objecta :

— Mais l'escalier de service ?

— L'escalier de service aboutit à la cour, et il n'y a qu'une issue : la grand'porte : dix hommes la gardent.

— Mais il n'est pas entré par la grand'porte... Il ne s'en ira pas par là...

— Et par où donc ? riposta Ganimard... À travers les airs ?

Il écarta un rideau. Un long couloir s'offrit qui conduisait à la cuisine. Là, Ganimard constata que la porte de l'escalier de service était fermée à double tour.

De la fenêtre, il appela l'un de ses agents.

— Personne ?

— Personne.

— Alors, s'écria-t-il, ils sont dans l'appartement !... ils sont cachés dans l'une des chambres !... il est matériellement impossible qu'ils se soient échappés... Ah ! mon petit Lupin, cette fois ; c'est la revanche.



ARSÈNE LUPIN SE SERAIT-IL ENVOLÉ ?

Les Nouvelles Aventures d'Arsène Lupin
par Maurice LEBLANC

LA DAME BLONDE

Arsène Lupin s'échappe, mais Ganimard, dans une nouvelle affaire retentissante, retrouve son tour de main.

II. — L'HISTOIRE DU DIAMANT BLEU.

À sept heures du soir, M. Dudouis, chef de la Sûreté, étonné de n'avoir point de nouvelles, se présenta rue Clapeyron. Il

interrogea les agents qui gardaient l'immeuble, puis monta chez M^e Detinan qui le conduisit dans sa chambre. Là, il aperçut un homme, ou plutôt deux jambes qui s'agitaient sur le tapis, tandis que le torse auquel elles appartenaient était engagé dans les profondeurs de la cheminée.

— Ohé !... ohé !... glapissait une voix étouffée.

Et une voix plus lointaine, qui venait de tout en haut, répondait :

— Ohé !... Ohé !...

M. Dudouis s'écria en riant :

— Eh bien ! Ganimard, qu'avez-vous donc à faire le fumiste ?

L'inspecteur s'exhuma des entrailles de la cheminée. Le visage noirci, les vêtements couverts de suie, les yeux brillants de fièvre, il était méconnaissable.

— Je *le* cherche, grogna-t-il.

— Qui ?

— Arsène Lupin... Arsène Lupin et son amie.

— Ah ça ! mais, vous imaginez-vous qu'ils se cachent dans les tuyaux de la cheminée ?

Ganimard se releva, appliqua sur la manche de son supérieur cinq doigts couleur de charbon, et sourdement, rageusement :

— Où voulez-vous qu'ils soient, chef ? Il faut bien qu'ils soient quelque part. Ce sont des êtres comme vous et moi, en chair et en os. Ces êtres-là ne s'en vont pas en fumée.

— Non, mais ils s'en vont tout de même.

— Par où ? par où ? la maison est entourée ! il y a des agents sur le toit !

— La maison voisine ?

— Pas de communication avec elle.

— Les appartements des autres étages ?

— Je connais tous les locataires. Ils n'ont vu personne. Ils n'ont entendu personne.

— Êtes-vous sûr de les connaître tous ?

— Tous. La concierge répond d’eux. D’ailleurs, pour plus de précaution, j’ai posté un homme dans chacun de ces appartements.

— Il faut pourtant bien qu’on mette la main sur eux.

— C’est ce que je dis, chef, c’est ce que je dis. Il le faut, et ça sera, parce qu’ils sont ici tous deux... ils ne peuvent pas ne pas y être. Soyez tranquille, chef, si ce n’est pas ce soir, je les aurai demain... J’y coucherai !... J’y coucherai !...

SUR LA PISTE D’UN AUTRE FORFAIT

De fait il y coucha, et le lendemain aussi, et le surlendemain également. Et, lorsque trois jours entiers et trois nuits se furent écoulés, non seulement il n’avait pas découvert l’insaisissable Lupin et sa non moins insaisissable compagne, mais il n’avait même pas relevé le plus petit indice qui lui permît d’établir la plus petite hypothèse.

Et c’est pourquoi son opinion de la première heure ne variait pas.

— Du moment qu’il n’y a aucune trace de leur fuite, c’est qu’ils sont là !

Peut-être, au fond de sa conscience, était-il moins convaincu. Mais il ne voulait pas se l’avouer. Non, mille fois non, un homme et une femme ne s’évanouissent pas ainsi que les mauvais génies des contes d’enfants. Et sans perdre courage, il continuait ses fouilles et ses investigations comme s’il avait espéré les découvrir, dissimulés en quelque retraite impénétrable, incorporés aux pierres de la maison.

Mais le treizième jour, revenant à la Préfecture de police, il rencontra sur le quai des Orfèvres M. Dudouis, qui montait en voiture et qui l’appela :

— Vite, Ganimard, assez de bêtises et de temps perdu. Laissez-moi tranquille avec votre Lupin et votre dame blonde, et travaillons d’un autre côté. Il y a de l’ouvrage. Cocher, 134, avenue Henri-Martin.

— Ah ! dit l’inspecteur, c’est pour l’assassinat de cette nuit ? Folenfant m’en a parlé. Ça n’a pas l’air bien intéressant.

— Beaucoup moins évidemment que vos histoires de Lupin. Mais que ça vous intéresse ou non, l’assassinat du baron d’Hautois a quelque importance.

Ils arrivèrent à l’hôtel qu’habitait le baron. Le juge d’instruction était en train de reconstituer la scène du crime, et il y avait là beaucoup de personnes, des agents, deux médecins, des domestiques qui remplissaient la chambre et le couloir.

Contrairement à ses habitudes de bon policier que passionne et que stimule le premier examen d’une affaire encore neuve, Ganimard était distrait. L’esprit toujours en proie à la même obsession, il allait et venait au hasard, écoutait sans entendre, regardait sans voir, lorsque, soudain, il avisa, sur une table où l’on avait déposé les pièces à conviction, quelque chose qui le frappa vivement. C’était une poignée de cheveux, des cheveux blonds, mais d’un blond particulier, étincelant comme de l’or. Il demanda à l’un de ses collègues, l’inspecteur Dieuzy :

— Où a-t-on pris cela ?

— Dans la main du mort.

— Dans la main du mort, ces cheveux de femme ! C’est donc une femme qui a tué le baron.

— Oui, la demoiselle de compagnie, la lectrice.

— Elle est arrêtée ?

— Non, elle a disparu.

— Comment ?

— On ne sait pas.

— Mais il faut savoir, s’écria Ganimard, très ému.

Et les yeux ouverts cette fois, les oreilles attentives, il se mit à étudier l’affaire pour son compte.

O

Ù IL EST QUESTION D’UN DIAMANT BLEU, D’UN STYLET D’ACIER ET DE CHEVEUX D’OR.

Ce crime, on s'en souvient puisqu'il est tout récent, est un des drames les plus mystérieux de notre époque. J'en emprunte le récit aux journaux.

« Le général baron d'Hautois, ambassadeur à Berlin sous le second Empire, a été assassiné cette nuit dans l'hôtel qu'il occupait depuis la mort de son frère, et que celui-ci lui avait légué, au n° 134 de l'avenue Henri-Martin.

« Affaibli par l'âge et la maladie, il vivait dans la retraite la plus absolue, sous la garde d'une religieuse, la sœur Auguste, et d'une demoiselle de compagnie, M^{lle} B... plus spécialement engagée comme lectrice.

« Hier soir, en l'absence de la sœur Auguste, M^{lle} B... s'offrit à passer la nuit sur la chaise-longue du cabinet de toilette. À dix heures, le domestique vint prendre les ordres et se retira, laissant son maître avec M^{lle} B... qui, à ce moment, lisait à haute voix.

« Ce domestique dormait à peine, lorsque, un peu avant minuit, il fut réveillé par le bruit de la sonnette électrique qui relie sa chambre à celle de M. d'Hautois. Il descendit en hâte et poussa vivement la porte. Au milieu de la pièce, entre la table et l'armoire à glace, gisait le corps de son maître. M^{lle} B... n'était plus là.

« Il donna aussitôt l'alarme. Le cocher courut chez le commissaire du 16^e arrondissement, M. Chevalot, qui, sans plus tarder, fit les premières constatations.

« Une seule blessure avait occasionné la mort, une blessure au cou par où le sang avait giclé violemment, mouchetant de taches noires les livres qui encombraient la table. Mais auparavant une lutte terrible avait dû se produire, comme le montrent le désordre de la pièce, les chaises renversées, un grand flambeau de cristal cassé en mille morceaux. Du reste, le visage du baron conservait une expression d'épouvante folle, et son corps était crispé, recroquevillé sur lui-même.

« Au creux de sa main, à la pointe de ses ongles qu'un effort convulsif avait entrés dans sa chair, on a découvert une poignée de cheveux blonds, des cheveux de femme d'un blond éclatant, lumineux comme des fils d'or. Et, près du cadavre, se trouvait un petit stylet très fin, à lame d'acier et à

manche d'ivoire qui, le sang dont il est encore souillé l'indique suffisamment, fut l'instrument du crime.

« Or, ce stylet appartenait à M^{lle} B... qui s'en servait de façon constante pour découper et marquer les pages du livre en lecture. En outre, les cheveux de M^{lle} B... sont, paraît-il, de ce blond métallique à reflets d'or. Le doute ne semble donc pas possible, quant à l'auteur de l'assassinat.

« Les motifs du crime sont plus obscurs. Le portefeuille du baron n'ayant pas été touché, on pourrait supposer que le vol est étranger à l'affaire. Mais le nom même du général baron d'Hautois rend cette hypothèse inadmissible. Qu'on se rappelle, en effet, l'histoire ou plutôt, — puisque la série de ses aventures à travers le monde ne paraît pas terminée, — qu'on se rappelle la première histoire du diamant bleu, — le diamant bleu, joyau de la couronne royale de France, donné par S. A. R. le prince de X... à M^{me} de B... et, à la mort de celle-ci, racheté par le baron d'Hautois en mémoire de la brillante mondaine qu'il avait passionnément admirée.

« Le diamant bleu aux mains du baron, la clef du mystère n'est-elle pas là ? Et si, comme il est tout permis de le croire, le diamant bleu ne se retrouve point, ne peut-on dire que le crime de la rue Saint-Dominique est expliqué ? »

Il ne l'était nullement, et ces extraits d'un journal du lendemain montrent bien l'incertitude des résultats obtenus.

« L'énigme se complique. Trois points principalement déconcertent la police et le parquet. D'abord, quel est le motif du crime ? Contrairement à ce qui a été dit, *le diamant bleu n'a pas été volé* ! Il était, il est encore au doigt, à l'index du baron d'Hautois, le chaton retourné en dedans, ce qui a pu faire croire qu'il n'y avait là qu'un simple agneau d'or. Mais Antoinette Bréhat, — c'est le nom de la demoiselle de compagnie, — Antoinette Bréhat connaissait évidemment l'existence de la bague. Alors, pourquoi ne l'a-t-elle pas prise ? Doit-on supposer qu'en voyant le baron appuyer sur la sonnette électrique elle ait perdu la tête et se soit enfuie sans penser au diamant bleu ?

« Cette version n'est guère probable, car, entre le signal de la sonnerie et l'instant où le domestique a pénétré dans la chambre, il s'est écoulé tout au plus trois minutes. Or, à ce moment, le baron gisait sur le tapis, inanimé, et

loin du bouton d'appel. Il faudrait donc, ou bien que M. d'Hautois eût sonné *pendant* la lutte, ce qui est impossible, vu que le signal fut long, ininterrompu, et nullement saccadé, — ou bien qu'il eût sonné *avant*, ce qui est également impossible, vu que la lutte, l'assassinat, l'agonie et la fuite n'ont pu se dérouler dans ce court espace de trois minutes.

« Par conséquent, seule, Antoinette Bréhat était en mesure de sonner. Mais alors, — et c'est là le second problème, — qui l'empêchait, ayant le temps de sonner, de prendre le temps d'enlever le bijou du doigt de sa victime. ? Et pourquoi d'ailleurs a-t-elle sonné ?

« Enfin, troisièmement, par où s'est-elle enfuie ? Le cocher affirme que, quand il s'est rendu chez le commissaire, il a dû tirer le verrou qui barrait la porte du vestibule, et décrocher la chaîne de sûreté tendue d'un battant à l'autre. En outre, toute la nuit du crime, il a plu. Pourtant, dehors, sur le sable mouillé du petit jardin qui précède l'hôtel, aucun vestige de pas.

« Dans ces conditions, il est difficile de prévoir la réponse que pourra faire la police aux différents problèmes qui lui sont posés. L'unique certitude, c'est que le crime a été commis par Antoinette Bréhat. Mais qui est cette Antoinette Bréhat ? Il y a une dizaine de jours, elle se présentait à la sœur Auguste, qui, sur la seule foi de sa bonne mine et de ses propos réservés, l'engageait au service du baron. De certificats, la sœur Auguste l'avoue, il ne lui en fut pas réclamé.

« Dans la chambre qu'elle occupait, on n'a trouvé que du linge marqué aux initiales A. B., deux robes et un chapeau achetés au Louvre, beaucoup de romans, la plupart français, quelques-uns anglais, allemands ou espagnols, et non traduits, — mais point de papiers. »

Telle est, brièvement racontée, l'affaire de l'avenue Henri-Martin. Je n'entrerai pas dans de plus amples détails, pour cette excellente raison qu'elle n'en comporte pas un de plus. Si compliquées qu'elles soient, les énigmes proposées dans ces diverses aventures sont très précises. Elles se composent de faits inexplicables, mais de faits peu nombreux. Les éléments du procès sont étranges, mais rares. On voit ce qu'il y a, on constate ce que les yeux peuvent constater, et c'est tout. Si l'on suit une piste, aussitôt, à droite, à gauche, devant soi, derrière soi, c'est l'obscurité, l'inconnu.

U

NE VENTE SENSATIONNELLE. — QUI L'EMPORTERA, LA COMTESSE OU LE FINANCIER ?

Les héritiers du baron d'Hautois ne pouvaient que bénéficier d'une pareille réclame. Ils organisèrent avenue Henri-Martin, dans l'hôtel même, sur le lieu du crime, une exposition des meubles et objets qui devaient se vendre à la salle Drouot. Meubles modernes et de goût médiocre, objets sans valeurs artistique... mais au centre de la pièce, sur un socle tendu de velours grenat, protégée par un globe de verre, et gardée par deux agents, étincelait la bague au diamant bleu.

Diamant magnifique, énorme, d'une pureté incomparable, et de ce bleu indéfini que l'eau claire prend au ciel qu'il reflète, de ce bleu que l'on devine dans la blancheur du linge. On admirait, on s'extasiait... et l'on regardait avec effroi la chambre de la victime, l'endroit où gisait le cadavre, le parquet démuné de son tapis ensanglanté, et les murs surtout, les murs infranchissables au travers desquels avait passé la criminelle. On s'assurait que le marbre de la cheminée ne basculait pas, que telle moulure de la glace ne cachait pas un ressort destiné à la faire pivoter. On imaginait des trous béants, des orifices de tunnel, des communications avec les égouts, avec les catacombes...

La vente du diamant bleu eut lieu le 30 janvier. La foule s'étouffait dans la salle et la fièvre des enchères s'exaspéra jusqu'à la folie.

Il y avait là le Tout-Paris des grandes occasions, tous ceux qui achètent et tous ceux qui veulent faire croire qu'ils peuvent acheter, des boursiers, des artistes, des dames de tous les mondes, deux ministres, un ténor italien, un roi en exil qui, pour consolider son crédit, se donna le luxe de pousser, avec beaucoup d'aplomb et une voix vibrante, jusqu'à cent mille francs. Cent mille francs ! il pouvait les offrir sans se compromettre. Le ténor italien en risqua cent cinquante, une sociétaire des Français cent soixante-quinze.

À deux cent mille francs néanmoins, les amateurs se découragèrent. À deux cent cinquante mille, il n'en resta plus que deux, Herschmann, le célèbre financier, le roi des mines d'or, et la comtesse de Crozon, la

richissime Espagnole dont la collection de diamants et de pierres précieuses est réputée.

— Deux cent soixante mille... deux cent soixante-dix mille... soixante-quinze... quatre-vingt... proférait le commissaire, interrogeant successivement du regard les deux compétiteurs... Deux cent quatre-vingt mille pour madame... Personne ne dit mot ?...

— Trois cent mille, murmura Herschmann.

Un silence. On observait la comtesse de Crozon. Debout, souriante, mais d'une pâleur qui dénonçait son trouble, elle s'appuyait au dossier de la chaise placée devant elle. En réalité, elle le savait et tous les assistants le savaient aussi, l'issue du duel n'était pas douteuse : logiquement, fatalement, il devait se terminer à l'avantage du financier, dont les caprices étaient servis par une fortune de plus d'un demi-milliard. Pourtant elle prononça :

— Trois cent cinq mille.

Un silence encore. On se retourna vers le roi des mines, dans l'attente de l'inévitable surenchère. Il était certain qu'elle allait se produire, forte, brutale, définitive.

Elle ne se produisit point. Herschmann restait impassible, les yeux fixés sur une feuille de papier que tenait sa main droite, tandis que l'autre gardait les morceaux d'une enveloppe déchirée.

— Trois cent cinq mille, répétait le commissaire... une fois ?... deux fois ?...

Herschmann ne broncha pas. Le marteau tomba.

— Quatre cent mille, clama Herschmann, sursautant, comme si le bruit du marteau l'arrachait de sa torpeur.

Il était trop tard.

On s'empressa autour de lui. Que s'était-il passé ? Pourquoi n'avait-il pas parlé plus tôt ?

Il se mit à rire.

— Que s'est-il passé ? Ma foi, je n'en sais rien. J'ai eu une minute de distraction.

— Est-ce possible ?

— Mais oui, une lettre qu'on m'a remise, et qui m'a troublé sur le moment.

Ganimard était là. Il avait assisté à la vente de la bague. Il s'approcha d'un des garçons de service.

— C'est vous, sans doute, qui avez remis une lettre à M. Herschmann ?

— Oui.

— De la part de qui ?

— De la part d'une dame.

— Où est-elle ?

— Où est-elle ?... Tenez, Monsieur, là-bas... cette dame qui a une voilette épaisse.

— Et qui s'en va ?

— Oui.

Ganimard se précipita vers la porte et aperçut la dame qui descendait l'escalier. Il courut. Un flot de monde l'arrêta près de l'entrée. Dehors il ne la retrouva pas.

Il revint dans la salle, aborda Herschmann, se fit connaître, et l'interrogea sur la lettre. Herschmann la lui donna. Elle contenait, écrits au crayon, à la hâte, et d'une écriture que le financier ignorait, ces simples mots :

« Le diamant bleu porte malheur. Souvenez-vous du baron d'Hautois. »

Six mois après, au château de Crozon, en Picardie, on volait à la comtesse la bague au diamant bleu. Résumons cette curieuse affaire dont nous avons tous suivi les amusantes et dramatiques péripéties, et sur laquelle il m'est enfin permis de jeter quelque lumière.

Le soir du 10 août, les hôtes de M. et M^{me} de Crozon étaient réunis dans le salon du magnifique château qui domine la baie de Somme. On fit de la musique. La comtesse se mit au piano et posa sur un petit meuble, près de l'instrument, ses bijoux, parmi lesquels se trouvait la bague du baron d'Hautois.

Au bout d'une heure le comte se retira, ainsi que ses deux cousins, les d'Andelle, et M^{me} de Réal, une amie intime de la comtesse de Crozon. Celle-ci resta seule avec M. Bleichen, consul autrichien, et sa femme.

Ils causèrent, puis la comtesse éteignit une grande lampe située sur la table du salon. Au même moment, M. Bleichen éteignait les deux lampes du piano. Il y eut un instant d'obscurité, un peu d'effarement, puis le consul alluma une bougie, et tous trois gagnèrent leurs appartements. Mais, à peine chez elle, la comtesse se souvint de ses bijoux et enjoignit à sa femme de chambre d'aller les chercher. Celle-ci revint et les déposa sur la cheminée. Le lendemain, M^{me} de Crozon constatait qu'il manquait une bague, la bague au diamant bleu.

Elle avertit son mari. Leur conclusion fut immédiate : la femme de chambre étant au-dessus de tout soupçon, le coupable ne pouvait être que M. Bleichen.

Le comte prévint le commissaire central d'Amiens qui ouvrit une enquête et discrètement, organisa la surveillance la plus active pour que le consul autrichien ne pût ni vendre ni expédier la bague.

Jour et nuit des agents entourèrent le château.

Deux semaines s'écoulèrent sans le moindre incident. M. Bleichen annonce son départ. Ce jour-là une plainte est déposée contre lui. Le commissaire intervient officiellement et ordonne la visite des bagages. Dans un petit sac dont la clé ne quitte jamais le consul, on trouve un flacon de poudre de savon ; dans ce flacon, la bague !

M^{me} Bleichen s'évanouit. Son mari est mis en état d'arrestation.

On se rappelle le système de défense adopté par l'inculpé. Il ne peut s'expliquer, disait-il, la présence de la bague que par une vengeance de M. de Crozon. « Le comte est brutal et rend sa femme malheureuse. J'ai eu un long entretien avec celle-ci et l'ai vivement engagée au divorce. Mis au courant, le comte s'est vengé. »

Entre l'explication du consul et celle de ses hôtes, toutes deux également possibles, également probables, le public n'avait qu'à choisir. Aucun fait nouveau ne fit pencher l'un des plateaux de la balance. Un mois de

bavardages, de conjectures et d'investigations n'amena pas un seul élément de certitude.

Ennuyés par tout ce bruit, impuissants à produire la preuve évidente de culpabilité qui eût justifié leur accusation, M. et M^{me} de Crozon demandèrent qu'on leur envoyât de Paris un agent de la Sûreté capable de débrouiller les fils de l'écheveau. On envoya Ganimard.

UNE ENQUÊTE QUI FAIT GRAND HONNEUR À L'INSPECTEUR PRINCIPAL.

Ganimard n'est pas un de ces policiers de grande envergure dont les procédés font école, et dont le nom restera dans les annales judiciaires.

Il lui manque ces éclairs de génie qui illuminent les Dupin, les Lecoq et les Holmes. Mais il a d'excellentes qualités moyennes, de l'observation, de la sagacité, de la persévérance, et même de l'intuition, une intuition un peu confuse, qui ne sait pas relier les faits entre eux. Son mérite est de travailler avec l'indépendance la plus absolue. Rien, si ce n'est peut-être l'espèce de fascination qu'Arsène Lupin exerce sur lui, rien ne le trouble ni ne l'influence.



LA VISITE DES BAGAGES

Il arriva donc sans idée préconçue, et reprit l'enquête à son début comme s'il ignorait tout ce qui avait été fait et tout ce qui avait été dit. Mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'on ne l'avait demandé que dans l'espérance qu'il fournirait, et très rapidement, la preuve si longtemps attendue. Au lieu de trouver des auxiliaires, il se heurtait à des gens que les événements avaient exaspéré jusqu'au parti pris, violent et irréfléchi.

Sans s'émouvoir, il continua de s'informer et d'interroger. Presque aussitôt il dut mettre les domestiques hors de cause, mais les invités lui inspirèrent une défiance plus durable, et il se renseigna sur leurs moyens d'existence et leur moralité. Qu'était-ce que ces messieurs d'Andelle, et pourquoi avaient-ils quitté le château ? Et M^{me} de Réal ?

À la fin, le comte, impatienté, s'écria :

— M^{me} de Réal est une amie de ma femme. Voici son adresse : hôtel des Rives d'Or, à Monte-Carlo. Quant à mes cousins d'Andelle, ce sont les plus honnêtes gens du monde. Et, maintenant, parlons du sieur Bleichen, ou restons-en là.

Et comme Ganimard insistait, il lui tourna le dos.

Durant quatre jours l'inspecteur fureta, potina, se promena dans le parc, eut de longues conférences avec la bonne, avec le chauffeur, les jardiniers, les employés des bureaux de poste voisins, visita les appartements qu'occupaient le ménage Bleichen, les cousins d'Andelle et M^{me} de Réal. Puis, un matin, il prit congé de ses hôtes et s'exprima ainsi :

— Je ne puis rien dire de définitif, car, au fond, je ne sais rien. Il y a dans tout cela des points incompréhensibles. Mais j'ai recueilli des indices de la plus haute importance et qui m'obligent à suivre une piste tout à fait nouvelle. Il me faudra peut-être une semaine...

— Soit, fit le comte. Vendredi prochain nous retournons à Paris. Le samedi, nous vous attendrons.

U

NE CONVERSATION QUI NE MANQUE PAS D'INTÉRÊT.

Le vendredi, à leur arrivée, M. et M^{me} de Crozon trouvaient ce télégramme, envoyé de Bordeaux :

« Vous prie venir demain onze heures préfecture police. — Ganimard. »

À onze heures exactement, leur automobile s'arrêtait au quai des Orfèvres, et, tout de suite, le vieux policier les conduisit dans le bureau du chef de la Sûreté.

— Eh bien ! Ganimard, s'écria M. Dudouis, quand on se fut assis, qu'avez-vous d'intéressant à nous dire ? Nous vous écoutons.

Ganimard hésita, puis prononça en cherchant ses mots :

— J'ai désiré que cet entretien eût lieu ici parce que j'apporte des conclusions... ou plutôt une opinion... qui n'est pas conforme...

— Parlez net : nous apportez-vous des preuves ?

— Non.

— Alors ?

— Alors, j'affirme que M. Bleichen n'est pour rien dans le vol de la bague.

— Oh ! oh ! fit M. Dudouis, l'affirmation est grave.

Très maître de lui, le comte déclara :

— Nul plus que nous ne souhaite l'innocence de M. Bleichen, mais cette innocence n'aurait-elle pas besoin d'être établie sur des faits précis ?

— C'est plutôt, répliqua le policier, sa culpabilité qu'il faudrait établir. Or, il résulte de mon enquête que M. Bleichen n'ignorait aucune des mesures vexatoires qui furent prises contre lui. Toute cette surveillance, exercée soi-disant de la façon la plus discrète, fut au contraire maladroite et brutale. Par conséquent, est-il admissible qu'un homme, sous le coup d'une accusation aussi formelle, ne se débarrasse pas de l'objet qu'il a volé, avant d'affronter une perquisition dont l'issue n'est pas douteuse ?

— Comment l'aurait-il pu, épié, traqué comme il l'était ?

— On peut toujours ! La nuit, on ouvre sa fenêtre et on jette la bague à trente mètres de sa chambre. On la cache dans un coin quelconque du château, bref on fait n'importe quoi, mais on ne se laisse pas pincer d'une façon aussi stupide.

Après un silence, le comte demanda :

— Est-ce à cette... découverte que se bornent vos efforts ?

— Non, monsieur. Le surlendemain du vol, les hasards d'une excursion en automobile ont mené trois de vos invités jusqu'au bourg de Crécy. Tandis que deux de ces personnes allaient visiter le fameux champ de bataille, la troisième se rendait en hâte au bureau de poste et expédiait une petite boîte ficelée, cachetée selon les règlements, et déclarée pour la valeur de cent francs.

M. de Crozon objecta :

— Il n'y a rien là que de naturel.

— Peut-être vous semblera-t-il moins naturel que cette personne, au lieu de donner son nom véritable, ait fait l'expédition sous le nom de Rousseau, et que le destinataire, un monsieur Beloux, demeurant à Paris, ait déménagé le soir même du jour où il recevait la boîte, c'est-à-dire la bague.

— Il s'agit peut-être, interrogea le comte, d'un de mes cousins d'Andelle ?

— Il ne s'agit pas de ces messieurs.

— Donc de M^{me} de Réal ?

— Oui.

La comtesse s'écria, stupéfaite :

— Vous accusez mon amie M^{me} de Réal ?

— M^{me} de Réal, répliqua posément Ganimard, n'est que votre amie occasionnelle, Madame, et non pas votre amie intime, comme les journaux l'ont imprimé, ce qui a écarté d'elle les soupçons. Vous ne la connaissez que depuis cet hiver. Or, je me fais fort de vous démontrer que tout ce qu'elle vous a raconté sur elle, sur son passé, sur ses relations, est absolument faux, que M^{me} Blanche de Réal n'existait pas avant de vous avoir rencontrée, et qu'elle n'existe plus à l'heure actuelle.

— Cependant l'adresse qu'elle m'a laissée : hôtel des Rives d'Or ?

— Une lettre que j'ai envoyée à cette adresse m'a été retournée avec la mention : « destinataire inconnu. »

Et Ganimard ajouta :

— Une simple question, Madame : avez-vous écrit à M^{me} de Réal depuis son départ ?

— Non, il était convenu que j’attendrais une lettre d’elle.

— J’ai bien peur que vous ne l’attendiez toujours. Autre chose : vous connaissiez M^{me} de Réal au moment de la vente du diamant bleu ?

— Oui.

— Elle assistait à cette vente ?

— Oui, mais de son côté. Nous n’étions pas ensemble.

— Elle vous avait engagée à acheter la bague ?

La comtesse rassembla ses souvenirs.

— Oui... en effet... je crois même que c’est elle qui m’en a parlé la première...

Il y eut un instant de silence, puis M. Dudouis repartit :

— Et après ?

— Après ? fit Ganimard.

— Oui, après... Toute cette histoire est très curieuse, mais en quoi s’applique-t-elle à notre cas ? Si M^{me} de Réal a pris la bague, pourquoi l’a-t-on retrouvée dans la poudre dentifrice de M. Bleichen ? Que diable ! quand on se donne la peine de dérober le diamant bleu, on le garde. Qu’avez-vous à répondre à cela ?

Ganimard se tut. M. Dudouis insista :

— Voyons, Ganimard, il est certain que cette objection vous a frappé. D’ailleurs, moi qui vous connais à fond, depuis le début de cet entretien j’ai l’impression que vous nous cachez quelque chose. Soyez catégorique. Quelle est votre idée de derrière la tête ?

D

ÉCIDÉMENT GANIMARD EST HANTÉ PAR LES CHEVEUX D'OR D'UNE CERTAINE DAME.

Ganimard se leva, visiblement embarrassé, marcha de droite et de gauche dans la pièce ; puis, s'arrêtant devant M. Dudouis, il débita, d'un ton qui s'affermissait peu à peu :

— C'est vrai, chef, il y a quelque chose... Si j'hésite, c'est qu'on me blague toujours là-dessus... on dit que je vois Arsène Lupin dans tout et au fond de tout. Dieu sait pourtant que, cette fois, l'animal était loin de ma pensée.

— Comment ! s'exclama M. Dudouis, abasourdi, voilà qu'Arsène Lupin a volé le diamant bleu !

— Je ne dis pas cela, je ne le dis pas, balbutia Ganimard décontenancé... Non, ce n'est pas précisément Arsène Lupin...

— Alors, qui ?

— La dame blonde.

— La dame blonde, qu'est-ce que vous me chantez ?

— Oui, chef, s'écria Ganimard, recouvrant subitement son aplomb sous l'influence d'une foi ardente ; oui, l'amie d'Arsène Lupin, la dame blonde qui enlève M^{lle} Gerbois, la ramène au 25 de la rue Clapeyron et disparaît avec Arsène Lupin, — la dame blonde qui, sous le nom d'Antoinette Bréhat, assassine le général baron d'Hautois, — la dame blonde, enfin, qui, sous le nom de M^{me} de Réal dérobe la bague au diamant bleu !

— Des preuves, des preuves, exigea M. Dudouis.

— Je n'en ai qu'une, répondit Ganimard en sortant de son portefeuille un papier qu'il déplia ; la voici : ce sont quelques cheveux d'Antoinette Bréhat, arrachés par le baron et recueillis dans la main du mort. J'arrive de Bordeaux, où habite maintenant la fille de M. Gerbois ; elle a reconnu la couleur des cheveux de la dame blonde. La comtesse éclata de rire.

— Pardonnez-moi, mon cher Monsieur Ganimard, mais c'est vraiment trop drôle : mon amie, M^{me} de Réal, est brune !

L'inspecteur ne se démontra pas et répliqua :

— Après l’assassinat du baron d’Hautois, alors que l’on possédait contre elle une arme aussi terrible qu’une poignée de ses cheveux, il aurait été fou de conserver cette couleur qui l’eût inmanquablement dénoncée. Elle a changé, tout simplement. Une semaine plus tard, Madame, vous entriez en relations avec une M^{me} de Réal dont les cheveux étaient bruns et qui n’est autre que la dame blonde.

— La preuve ? dit à son tour la comtesse.

— M^{me} de Réal a eu l’imprudence — les élèves d’Arsène Lupin n’atteignent pas à la perfection de leur maître — de laisser au château un flacon d’odeur, sans étiquette, il est vrai, et vide, mais encore assez imprégné de son odeur, pour que M^{lle} Gerbois puisse y distinguer le parfum de cette dame blonde, qui fut sa compagne de voyage durant deux semaines.

L E PROBLÈME EST INSOLUBLE, DONC ARSÈNE LUPIN EST LE COUPABLE.

Cette fois la comtesse parut ébranlée. Son mari ne disait rien. Ce fut le chef de la Sûreté qui, après une minute de réflexion, prit la parole et conclut :

— Il y a dans tout cela des coïncidences assez bizarres, je l’avoue. Mais, en supposant que vos hypothèses soient justes, Ganimard, le mystère n’en est que plus indéchiffrable. Premièrement, votre dame blonde assassine le baron d’Hautois et ne vole pas la bague au diamant bleu, qu’il lui était facile d’enlever. Deuxièmement, elle réussit dans les circonstances les plus difficiles à voler la bague de M^{me} de Crozon, et voilà qu’elle s’ingénie, à travers mille autres obstacles, à remettre ladite bague dans le flacon d’un consul autrichien. Comment expliquez-vous une telle anomalie ?

Ganimard répondit ingénument :

— Je ne l’explique pas, chef, pas plus que je n’explique la manière dont le diamant bleu a été dérobé à la comtesse, puis introduit dans le flacon de

M. Bleichen, et c'est justement parce que je ne trouve pas d'explication que je crois être en présence d'Arsène Lupin.

M. Dudouis réprima un mouvement d'impatience. Le nom seul de Lupin l'exaspérait.

— Il faudra pourtant bien, s'écria-t-il, qu'on arrive à le mâter, ce monsieur-là, un jour ou l'autre.

— Ce sera plutôt l'autre, murmura Ganimard.

L'entretien était terminé. Accompagnés de l'inspecteur, M. et M^{me} de Crozon redescendirent les escaliers et traversèrent la cour. Au moment de monter dans son automobile, la comtesse, qui semblait soucieuse, se retourna vers le policier et lui dit à brûle-pourpoint :

— M. Ganimard, vous serait-il désagréable que je sollicite l'aide de Herlock Sholmès ?

Il fut un peu déconcerté.

— Mais non... seulement... je ne comprends pas bien...

— Voilà... tous ces mystères m'agacent. Je veux voir clair. Alors j'ai pensé qu'en m'adressant au célèbre détective...

— Vous avez raison, Madame, prononça l'inspecteur avec une loyauté qui n'était pas sans quelque mérite, vous avez raison ; le vieux Ganimard n'est pas de force à lutter contre Arsène Lupin. Herlock Sholmès y réussira-t-il ? Je le souhaite, car j'ai pour lui la plus grande admiration. Cependant... cependant... En tout cas soyez sûre, Madame, que mon concours lui est entièrement assuré.

— Vous connaissez son adresse ?

— Oui, Parker street, 219.

Le soir même, le comte et la comtesse de Crozon, après avoir retiré leur plainte contre M. Bleichen, écrivirent à Herlock Sholmès.



ARSÈNE LUPIN EST ÉMU

Les Nouvelles Aventures d'Arsène Lupin
par Maurice LEBLANC

LA DAME BLONDE

III. — HERLOCK SHOLMÈS OUVRE LES HOSTILITÉS.

Q

UE désirent ces messieurs ?

— Ce que vous voulez, répondit Arsène Lupin, en homme que ces détails de nourriture intéressaient peu... ce que vous voulez,

mais ni viande ni alcool.

Le garçon s'éloigna, dédaigneux.

— Comment, encore végétarien ? m'écriai-je.

— De plus en plus, affirma Lupin.

Nous dînions tous deux dans un petit restaurant des environs de la gare du Nord où Arsène Lupin m'avait convoqué. Il se plaît ainsi, de temps à autre, à me fixer le matin, par télégramme, un rendez-vous en quelque coin de Paris. Il s'y montre toujours d'une verve intarissable, heureux de vivre, simple et bon enfant, et toujours c'est une anecdote imprévue, un souvenir, le récit d'une aventure que j'ignorais.

Il me dit :

— Vous avez lu le *Temps* d'aujourd'hui ?

— Ma foi, non.

— Herlock Sholmès a dû traverser la Manche cet après-midi.

— Diable ! Et pourquoi ?

— Un petit voyage que lui offrent le comte et la comtesse de Crozon. En ce moment ils confèrent tous trois avec Ganimard.

Jamais, malgré la formidable curiosité qu'il m'inspire, je ne me permets d'interroger Arsène Lupin sur les actes de sa vie privée. Il y a là, de ma part, une question de réserve sur laquelle je ne transige point. À ce moment d'ailleurs, son nom n'avait pas encore été prononcé au sujet du diamant bleu. Je patientai donc. Il reprit :

— Le *Temps* publie également une interview de ce bon Ganimard, d'après laquelle une certaine dame blonde, qui serait mon amie, aurait assassiné le baron d'Hautois et tenté de soustraire à M^{me} de Crozon sa fameuse bague. Et bien entendu, il m'accuse d'être l'instigateur de ces forfaits.

Un léger frisson m'agita. Était-ce vrai ? Devais-je croire que l'habitude du vol, son genre d'existence, la logique même des événements, avaient entraîné cet homme jusqu'au crime ? Je l'observai. Il semblait si calme ! Ses yeux vous regardaient si franchement ! J'examinai ses mains ; elles

avaient une délicatesse de modelé infinie, des mains inoffensives vraiment, des mains d'artiste... Je murmurai :

— Ganimard est un halluciné.

— Mais non, mais non, Ganimard a de la finesse... parfois même de l'esprit. Ainsi cette interview est un coup de maître. Premièrement il annonce l'arrivée de son rival anglais pour me mettre en garde et lui rendre la tâche plus difficile. Deuxièmement il précise le point exact où il a mené l'affaire, pour que Sholmès n'ait que le bénéfice de ses propres découvertes. C'est de bonne guerre, et j'avoue...

Il s'interrompt subitement, secoué par une quinte de toux, et il se cacha la figure dans sa serviette, comme quelqu'un qui a avalé de travers.

— Une miette de pain ? lui demandai-je... buvez donc un peu d'eau.

— Non, ce n'est pas ça, dit-il, d'une voix étouffée... Le besoin d'air... Vite, donnez-moi mon pardessus et mon chapeau, je file...

— Ah ! ça mais, que signifie ?...

— Ces deux messieurs qui viennent d'entrer... vous voyez le plus grand... eh bien, en sortant, marchez à ma gauche de manière à ce qu'il ne puisse m'apercevoir.

— Celui qui s'asseyait derrière vous ?... Qui est-ce donc ?

— Herlock Sholmès.

Il fit un violent effort sur lui-même, comme s'il avait honte de son agitation, reposa sa serviette, avala un verre d'eau, et me dit en souriant, tout à fait remis :

— C'est drôle, hein ? je ne m'émeus pourtant pas facilement, mais cette vision inattendue...

— Qu'est-ce que vous craignez, puisque personne ne peut vous reconnaître, au travers de toutes vos transformations ? Moi-même, chaque fois que je vous retrouve, Il me semble que je suis en face d'un individu nouveau.

— *Lui* me reconnaîtra, dit Arsène Lupin. *Lui*, il ne m'a vu qu'une fois^[1], mais j'ai senti qu'il me voyait pour la vie, et qu'il voyait, non pas mon apparence, toujours modifiable, mais l'être même que je suis... Le mieux

serait d'agir franchement... de m'en remettre à lui... sans quoi... Tenez, j'ai l'impression que ses yeux se posent sur ma nuque, sur mes épaules... et qu'il cherche... qu'il se rappelle...

Il réfléchit. J'avisai un sourire de malice au coin de ses lèvres, puis, obéissant, je crois, à une fantaisie de sa nature primesautière plus encore qu'aux nécessités de la situation, il se leva brusquement, fit volte-face, et s'inclinant, tout joyeux :

— Par quel hasard ? C'est vraiment trop de chance... Permettez-moi de vous présenter un de mes amis...

Une seconde ou deux, l'Anglais fut déconcerté. D'instinct, il tourna la tête de droite et de gauche, tout près à se jeter sur Arsène Lupin. Qui l'en empêcha ? Ne voulut-il pas se montrer moins beau joueur que son adversaire, ou plutôt se dit-il qu'il n'avait point qualité pour mettre la main sur lui ?

Froidement, il fit les présentations.

— Monsieur Wilson, mon ami et collaborateur. — Monsieur Arsène Lupin.

La stupeur de Wilson provoqua l'hilarité. Ses yeux écarquillés et sa bouche large ouverte barraient de deux traits sa figure épanouie, à la peau luisante et tendue comme une pomme, et autour de laquelle des cheveux en brosse et une barbe courte étaient plantés comme des brins d'herbe, drus et vigoureux.

— Allons, Wilson, vous ne cachez pas assez votre ahurissement devant les événements les plus naturels de ce monde, ricana Herlock Sholmès avec une nuance imperceptible de raillerie. Mais asseyez-vous, M. Lupin... Puis-je me permettre de vous offrir un verre de whisky ? Du porto ? Non ? Et votre ami est-il aussi sobre que vous ?

J'acceptai son offre, et bientôt, tous quatre, assis à la même table, nous causâmes tranquillement.

Herlock Sholmès est un homme... comme on en rencontre tous les jours. Âgé d'une cinquantaine d'années, il ressemble à un brave bourgeois qui aurait passé sa vie, devant un bureau, à tenir des livres de comptabilité. Rien ne le distingue d'un honnête citoyen de Londres, ni ses favoris roussâtres, ni son menton rasé, ni son aspect un peu lourd rien, si ce n'est ses yeux terriblement aigus, vifs et pénétrants.

Et puis, c'est Herlock Sholmès, c'est-à-dire une sorte de phénomène d'intuition, d'observation, de clairvoyance et d'ingéniosité. On croirait que la nature s'est amusée à prendre les deux types de policier les plus extraordinaires que l'imagination ait produits, le Dupin d'Edgard Poë, et le Lecoq de Gaboriau, pour en construire un à sa manière, plus extraordinaire encore et plus irréel. Et l'on se demande vraiment, quand on entend le récit de ces exploits qui l'ont rendu célèbre dans l'univers entier, on se demande si lui-même, ce Herlock Sholmès, n'est pas un personnage légendaire, un héros sorti vivant du cerveau d'un romancier génial, d'un Conan Doyle, par exemple.

Tout de suite, il mit la conversation sur son véritable terrain, et comme Arsène Lupin l'interrogeait sur la durée de son séjour, il répondit :

— Cela dépend de vous, M. Lupin.

— Oh ! s'écria l'autre en riant, si cela dépendait de moi, je vous prierais de reprendre votre paquebot dès ce soir.

— Ce soir, c'est un peu tôt. Mais j'espère que dans huit ou dix jours... J'ai tant de choses en train, le vol de la banque anglo-chinoise, l'enlèvement de Lady Egerton... Voyons, M. Lupin, croyez-vous que cela suffira ?

— Largement, si vous vous en tenez à la double affaire du diamant bleu. C'est, du reste, le laps de temps qu'il me faut pour prendre mes précautions, au cas où la solution de cette double affaire vous donnerait sur moi certains avantages dangereux pour ma sécurité.

— Eh mais, dit l'Anglais, c'est que je compte bien prendre ces avantages en l'espace de huit à dix jours.

— Et me faire arrêter le onzième peut-être ?



HERLOCK SHOLMÈS EXAMINE LA BAGUE

— Le dixième, dernière limite.

Lupin réfléchit et, hochant la tête :

— Difficile, difficile...

— Difficile, oui, mais possible, donc certain...

— Absolument certain, dit Wilson, comme si lui-même eût distingué nettement la longue série d'opérations qui conduirait son collaborateur au résultat annoncé.

Herlock Sholmès sourit :

— Wilson, qui s'y connaît, est là pour vous l'attester.

Et il reprit :

— Évidemment, je n'ai pas tous les atouts entre les mains, puisqu'il s'agit d'affaires déjà vieilles de plusieurs mois. Il me manque les éléments, les indices sur lesquels j'ai l'habitude d'appuyer mes enquêtes.

— Comme les taches de boue et les cendres de cigarette, articula Wilson avec importance.

— Mais outre les remarquables conclusions de M. Ganimard, j'ai à mon service tous les articles écrits à ce sujet, toutes les observations recueillies, et, conséquence de tout cela, quelques idées personnelles.

— Quelques vues qui nous ont été suggérées soit par analyse, soit par hypothèse, ajouta Wilson sentencieusement.

— Est-il indiscret, fit Arsène Lupin, de ce ton déférent qu'il employait pour parler à Sholmès, est-il indiscret de vous demander l'opinion générale que vous avez su vous former ?

Vraiment c'était la chose la plus passionnante que de voir ces deux hommes en présence, les coudes sur la table, discutant gravement et posément comme s'ils avaient à résoudre un problème ardu ou à se mettre d'accord sur un point de controverse. Et c'était aussi d'une ironie

supérieure, dont ils jouissaient tous deux profondément, en dilettantes et en artistes. Wilson, lui, se pâmait d'aise.

Herlock bourra lentement sa pipe, l'alluma et s'exprima de la sorte :

— J'estime que cette affaire est infiniment moins complexe qu'elle ne le paraît.

— Beaucoup moins en effet, fit Wilson, écho fidèle.

— Je dis l'affaire, car, pour moi, il n'y en a qu'une. La mort du baron d'Hautois, l'histoire de la bague, et, ne l'oublions pas, le mystère du numéro 514, série 23, ne sont que les faces diverses de ce qu'on pourrait appeler l'énigme de la dame blonde. Or, à mon sens, il s'agit tout simplement de découvrir le lien qui réunit ces trois épisodes de la même histoire, le détail qui prouve l'unité des trois méthodes. Ganimard, dont le jugement est un peu superficiel, voit cette unité dans la faculté de disparition, dans le pouvoir d'aller et de venir tout en restant invisible. Cette intervention du miracle ne me satisfait pas.

— Et alors ?

— Alors, selon moi, énonça nettement Sholmès, la caractéristique de ces trois aventures, c'est votre dessein manifeste, évident, quoique inaperçu jusqu'ici, d'amener l'affaire sur le terrain préalablement choisi par vous. Il y a là, de votre part, plus qu'un plan, une nécessité, une condition *sine qua non* de réussite. Dès le début de votre conflit avec M. Gerbois, vous désignez le lieu où l'on se réunira, l'appartement de M^e Detinan. Il n'en est pas un qui vous paraisse plus sûr, à tel point que vous y donnez rendez-vous, publiquement pourrait-on dire, à la dame blonde et à M^{lle} Gerbois.

— La fille du professeur, précisa Wilson.

— Pour le diamant bleu, que le baron d'Hautois possédait depuis des années, aviez-vous essayé de vous l'approprier ? Non. Mais le baron prend l'hôtel de son frère : six mois après, première tentative... Le diamant vous échappe. On le vend à l'hôtel Drouot. La vente sera-t-elle libre ? Non. Au moment où le banquier Herschmann va l'emporter, une dame lui fait passer une lettre de menaces, et c'est la comtesse de Crozon, préparée, influencée par cette même dame, qui achète le diamant... Disparaît-il aussitôt ? Non :

les moyens vous manquent. Mais la comtesse s'installe dans son château. C'est ce que vous attendiez. La bague disparaît.

— Pour reparaître dans la poudre dentifrice du conseiller Bleichen, anomalie bizarre, objecta Lupin.

— Allons donc, s'écria Herlock, en frappant la table du poing, ce n'est pas à moi qu'il faut conter de telles sornettes. Que les imbéciles s'y laissent prendre, soit, mais pas le vieux renard que je suis.

— Ce qui veut dire ?

Sholmès se pencha vers Arsène Lupin, murmura quelques mots à son oreille, et se redressa. Arsène Lupin demeura un instant silencieux, puis, très simplement, les yeux fixés sur l'Anglais :

— Vous êtes un rude homme, monsieur.

— Un rude homme, n'est-ce pas, souligna Wilson, béant d'admiration.

— Peuh ! fit l'Anglais, flatté de ce double hommage si spontané, il suffisait de réfléchir. De même, maintenant que le champ des suppositions est plus restreint, je crois qu'avec un peu d'attention, il me sera facile de découvrir pourquoi les trois aventures se sont dénouées au 25 de la rue Clapeyron, au 134 de l'avenue Henri-Martin, et entre les murs du château de Crozon. Toute l'affaire est là. Le reste n'est que balivernes et charade pour enfant.

— Et je suis tellement sûr du résultat, dit Arsène Lupin en se levant, que je vais hâter mes dispositions de retraite... sans quoi je risquerais d'être pris au gîte.

— Dépêchez-vous, fit Wilson, plein de sollicitude pour un individu auquel Sholmès inspirait tant de considération et de crainte, ne perdez pas une minute.

— Pas une minute, M. Wilson, le temps seulement de vous dire combien je suis heureux de cette rencontre, et combien j'envie le maître d'avoir un collaborateur aussi précieux que vous.

Ainsi prit fin cette étrange entrevue. On se salua cordialement. Arsène me saisit le bras, et nous sortîmes tous deux.

Mais, à peine dehors, il franchit en courant la chaussée. Deux hommes se tenaient sur le trottoir opposé. Il s'entretint quelques minutes avec eux, puis

revint à moi :

— Je vous demande pardon, ce satané Sholmès va me donner du fil à retordre. Mais, je vous jure, qu'il n'en a pas fini avec Lupin... Au revoir... L'ineffable Wilson a raison, je n'ai pas une minute à perdre.

Il s'éloigna rapidement.

Au même instant, Herlock tirait sa montre et se levait à son tour.

— Neuf heures moins vingt. À neuf heures je dois retrouver le comte et la comtesse à la gare. Donc, en route... Surtout, Wilson, ne tournez pas la tête... Peut-être sommes-nous suivis ; en ce cas, agissons comme s'il ne nous importait point de l'être... Dites donc, Wilson, donnez-moi votre avis : pourquoi Lupin était-il dans ce restaurant ?

Wilson n'hésita pas.

— Pour manger.

— Wilson, plus nous travaillons ensemble, et plus je m'aperçois de vos progrès. Ma parole, vous devenez étonnant.

Dans l'ombre, Wilson rougit de plaisir, et Sholmès reprit :

— Pour manger, soit, et ensuite, tout probablement, pour s'assurer si je vais bien à Crozon comme l'annonce Ganimard. Je pars donc afin de ne pas le contrarier. Mais comme il s'agit de gagner du temps sur lui, je ne pars pas.

— Ah ! fit Wilson, interloqué.

— Vous, mon ami, filez par cette rue, prenez une voiture, deux, trois voitures. Revenez plus tard chercher les valises que nous avons laissées à la consigne, et, au galop, jusqu'à l'Élysée-Palace, où vous vous coucherez bien tranquillement, dormirez, et attendrez mes instructions.

HERLOCK SHOLMÈS ENTRE EN CAMPAGNE

Wilson, tout fier du rôle important qui lui était assigné, s'en alla. Herlock Scholmès prit son billet et se rendit à l'express d'Amiens où le

comte et la comtesse de Crozon étaient déjà installés.

Il se contenta de les saluer, alluma une seconde pipe, et fuma paisiblement, debout, dans le couloir.

Le train s'ébranla. Au bout de dix minutes, il vint s'asseoir auprès de la comtesse et lui dit :

— Vous avez là votre bague, madame ?

— Oui.

— Ayez l'obligeance de me la prêter.

Il la prit et l'examina.

— C'est bien ce que je pensais, c'est du diamant reconstitué.

— Reconstitué ?

— Un nouveau procédé qui consiste à soumettre de la poussière de diamant à une température énorme, de façon à la réduire en fusion... et à n'avoir plus qu'à la reconstituer en une seule pierre.

— Comment ! Mais mon diamant est vrai.

— Le vôtre, oui, mais celui-là n'est pas le vôtre.

— Où donc est le mien ?

— Entre les mains d'Arsène Lupin.

— Et alors celui-là ?

— Celui-là a été substitué au vôtre et glissé dans le flacon de M. Bleichen où vous l'avez retrouvé.

— Il est donc faux ?

— Absolument faux.

Interdite, bouleversée, la comtesse se taisait, tandis que son mari, incrédule, tournait et retournait le bijou en tous sens. Elle finit par balbutier :

— Est-ce possible ! Mais pourquoi ne l'a-t-on pas volé tout simplement ? Et puis comment l'a-t-on pris ?

— C'est précisément ce que je vais tâcher d'éclaircir.

— Au château de Crozon ?

— Non, je descends à Creil, et je retourne à Paris. C'est là que doit se jouer la partie entre Arsène Lupin et moi. Les coups vaudront pour un endroit comme pour l'autre, mais il est préférable que Lupin me croie en voyage.

— Cependant...

— Que vous importe, madame ? l'essentiel, c'est votre diamant, n'est-ce pas ? Eh bien, soyez tranquille, foi de Herlock Sholmès, je vous le rendrai.

Le train ralentissait. Il mit le faux diamant dans sa poche et ouvrit la portière, Le comte s'écria :

— Mais vous descendez à contre-voie ! Un employé protesta. L'Anglais se dirigea vers le bureau du chef de gare. Cinquante minutes après il sautait dans un train qui le ramenait à Paris un peu avant minuit

— Cocher, rue Clapeyron.

Il fit arrêter sa voiture au 23, étudia la maison qui porte ce numéro, ainsi que la maison de M^e Detinan, et que celle qui est située à l'angle du boulevard des Batignolles, mesura certaines distances à l'aide d'enjambées égales, et inscrivit des notes et des chiffres sur son carnet.

— Cocher, avenue Henri-Martin.

Au coin de l'avenue et de la rue de la Pompe il régla sa voiture, suivit le trottoir jusqu'au 134, et recommença les mêmes opérations devant l'ancien hôtel du baron d'Hautois et les deux immeubles de rapport qui l'encadrent, mesurant la largeur des façades respectives et calculant la profondeur des petits jardins qui précèdent la ligne de ces façades.

L'avenue était déserte et très obscure sous ses quatre rangées d'arbres entre lesquels, de place en place, un bec de gaz semblait lutter vainement contre des épaisseurs de ténèbres. L'un d'eux projetait une pâle lumière sur une partie de l'hôtel, et Sholmès vit la pancarte « à louer » suspendue à la grille, les deux allées incultes qui encerclaient la menue pelouse, et les vastes, fenêtres vides de la maison inhabitée.

— Si je pouvais entrer, se dit-il, et faire cette nuit une première visite !

La hauteur de la grille rendant impossible toute tentative d'escalade, il tira de sa poche une lanterne électrique et une clef passe-partout qui ne le quittait pas. Mais, à son grand étonnement, il s'avisa qu'un des battants était

entr'ouvert. Il se glissa donc dans le jardin en ayant soin de ne pas refermer le battant. Il n'avait pas fait trois pas qu'il s'arrêta. À l'une des fenêtres du second étage une lueur avait passé.

— Et la lueur repassa à une deuxième fenêtre et à une troisième, sans qu'il pût voir autre chose qu'une silhouette qui se profilait sur les murs des chambres. Et du second étage la lueur descendit au premier, et longtemps erra de pièce en pièce.

— Qui diable peut se promener à une heure du matin dans la maison où le baron d'Hautois a été tué ? se demanda Herlock, prodigieusement intéressé.

Il n'y avait qu'un moyen de le savoir, c'était de s'y introduire soi-même. Il n'hésita pas. Mais au moment où il traversait, pour gagner le perron, la bande de clarté que lançait le bec de gaz, l'homme dut l'apercevoir, car la lueur s'éteignit soudain et Herlock Sholmès ne la revit plus.

Doucement il appuya sur la porte qui commandait le perron. Elle était ouverte également. N'entendant aucun bruit, il se risqua dans l'obscurité, rencontra la pomme de la rampe et monta un étage. Et toujours le même silence, les mêmes ténèbres.

Arrivé sur le palier, il pénétra dans une pièce et s'approcha de la fenêtre que blanchissait un peu la lumière de la nuit. Alors il avisa dehors l'homme qui, descendu sans doute par un autre escalier, et sorti par une autre porte, se faufilait à gauche, le long des arbustes qui bordent le mur de séparation entre les deux jardins.

— Fichtre, s'écria Sholmès, il va m'échapper !

Il dégringola l'étage et franchit le perron afin de lui couper toute retraite. Mais il ne vit plus personne, et il lui fallut quelques secondes pour distinguer dans le fouillis des arbustes une masse plus sombre qui n'était pas tout à fait immobile.

L'Anglais réfléchit. Pourquoi l'individu n'avait-il pas essayé de fuir alors qu'il l'eût pu si aisément ? Demeurait-il là pour surveiller à son tour l'intrus qui l'avait dérangé dans sa mystérieuse besogne ?

— En tous cas, pensa-t-il, ce n'est pas Lupin, Lupin serait plus adroit. C'est quelqu'un de sa bande.

De longues minutes s'écoulèrent. Herlock ne bougeait pas, l'œil fixé sur l'adversaire qui l'épiait. Mais comme cet adversaire ne bougeait pas davantage, et que l'Anglais n'était pas homme à se morfondre dans l'inaction, il vérifia si le barillet de son revolver fonctionnait, dégagea son poignard de sa gaine, et marcha droit sur l'ennemi avec cette audace froide et ce mépris du danger qui le rendent si redoutable.

U NE LUTTE TERRIBLE DANS LA NUIT

Un bruit sec : l'individu armait son revolver. Herlock se jeta brusquement dans le massif. L'autre n'eut pas le temps de se retourner : l'Anglais était déjà sur lui. Il y eut une lutte violente, désespérée, au cours de laquelle Herlock devinait l'effort de l'homme pour tirer son couteau. Mais Sholmès, qu'exaspérait l'idée de sa victoire prochaine, le désir fou de s'emparer, dès la première heure, de ce complice d'Arsène Lupin, sentait en lui des forces irrésistibles. Il renversa son adversaire, pesa sur lui de tout son poids, et l'immobilisant de ses cinq doigts plantés dans la gorge du malheureux comme les griffes d'une serre, de sa main libre il chercha sa lanterne électrique, en pressa le bouton et projeta la lumière sur le visage de son prisonnier.

— Wilson ! hurla-t-il, terrifié.

— Herlock Sholmès ! balbutia une voix étranglée, caverneuse.

Ils demeurèrent longtemps l'un près de l'autre sans échanger une parole, tous deux anéantis, le cerveau vide. La corne d'une automobile déchira l'air. Un peu de vent agita les feuilles. Puis Herlock, envahi d'une colère subite, empoigna son ami, et, le secouant :

— Que faites-vous là ? Est-ce que je vous ai dit de vous fourrer dans les massifs et de m'espionner ?

— Vous espionner, gémit Wilson, mais je ne savais pas que c'était vous.

— Alors quoi ? Que faites-vous là ? Vous deviez vous coucher et dormir !

— Je me suis couché... j'ai dormi... Mais votre lettre ?

— Ma lettre ?

— Eh oui, celle qu'un commissionnaire



LES PRÉVENANCES D'ARSÈNE LUPIN

m'a apportée de votre part à l'hôtel...

— De ma part ? vous êtes fou !

— Je vous jure.

— Où est-elle cette lettre ?

À la clarté de sa lanterne, il lut sur une feuille de papier que son ami lui tendait :

« Wilson, hors du lit, et filez avenue Henri-Martin. La maison est vide. Entrez, inspectez, dressez un plan exact, et retournez vous coucher — Herlock Sholmès. »

— J'étais en train de mesurer les pièces, dit Wilson, quand j'ai aperçu une ombre dans le jardin. Je n'ai eu qu'une idée...

— C'est de vous emparer de l'ombre... L'idée était excellente... Seulement, voyez-vous, dit Sholmès en aidant son compagnon à se relever et en l'entraînant, une autre fois, Wilson, lorsque vous recevrez une lettre de moi, assurez-vous d'abord que mon écriture n'est pas imitée.

— La lettre n'est donc pas de vous ? fit Wilson, commençant à entrevoir la vérité.

— Hélas ! non.

— De qui ?

— D'Arsène Lupin.

— Mais dans quel but l'a-t-il écrite ?

— Ah ! ça, je n'en sais rien, et c'est justement ce qui m'inquiète. Pourquoi diable s'est-il donné la peine de vous déranger ? S'il s'agissait encore de moi...

E NFERMÉS ! LES PRÉVENANCES D'ARSÈNE LUPIN

Ils arrivaient à la grille. Wilson, qui se trouvait en tête, saisit un barreau et tira.

— Tiens, dit-il, vous avez fermé ?

— Mais nullement, j'ai laissé le battant tout contre.

— Cependant...

Herlock tira à son tour, puis, effaré, se précipita sur la serrure. Un juron lui échappa.

— Tonnerre de D... elle est fermée ! fermée à clef !

Il ébranla la porte de toute sa vigueur, puis, comprenant la vanité de ses efforts, laissa tomber ses bras, découragé, et il articula d'une voix saccadée :

— Je m'explique tout maintenant, c'est lui ! Il a prévu que je descendrais à Creil et il m'a tendu ici une jolie petite souricière pour le cas où je viendrais commencer mon enquête le soir même. En outre il a eu la gentillesse de m'envoyer un compagnon de captivité. Tout cela pour me faire perdre un jour, et aussi, sans doute, pour me prouver que je ferais bien mieux de me mêler de mes affaires...

Une main s'abattit sur son épaule, la main de Wilson.

— Là-haut... regardez... une lumière...

En effet l'une des fenêtres du premier étage était illuminée.

Ils s'élancèrent tous deux au pas de course, chacun par son escalier, et se retrouvèrent en même temps à l'entrée de la chambre éclairée. Au milieu de la pièce brûlait un bout de bougie. À côté, il y avait un panier, et de ce panier émergeaient le goulot d'une bouteille, les cuisses d'un poulet et la moitié d'un pain.

Sholmès éclata de rire.

— À merveille, on nous offre à souper. C'est le palais des enchantements. Allons, Wilson, ne faites pas cette figure d'enterrement. Tout cela est très drôle.

— Êtes-vous sûr que ce soit, très drôle ? gémit Wilson, lugubre.

— Si j'en suis sûr, s'écria Holmès, avec une gaîté un peu trop bruyante pour être naturelle, c'est-à-dire que je n'ai jamais rien vu de plus drôle. C'est du bon comique... Quel maître ironiste que cet Arsène Lupin !... Il vous roule, mais si gracieusement !... Je ne donnerais pas ma place à ce

festin pour tout l'or du monde... Wilson, mon vieil ami, vous me chagrinez. Me serais-je mépris, et n'auriez-vous point cette noblesse de caractère qui aide à supporter l'infortune ! De quoi vous plaignez-vous ? À cette heure vous pourriez avoir mon poignard dans la gorge... ou moi le vôtre dans la mienne... car c'était bien ce que vous cherchiez, mauvais ami.

Il parvint à force d'humour et de sarcasmes à ranimer ce pauvre Wilson, et à lui faire avaler une cuisse de poulet et un verre de vin. Mais quand la bougie eût expiré, qu'ils durent s'étendre, pour dormir, sur le parquet, et accepter le mur comme oreiller, le côté pénible et ridicule de la situation leur apparut. Et leur sommeil fut triste.

Au matin Wilson s'éveilla, courbaturé et transi de froid. Un léger bruit attira son attention : Herlock Sholmès, à genoux, courbé en deux, observait à la loupe des grains de poussière et relevait des marques de craie blanche, presque effacées, qui formaient des chiffres, lesquels chiffres il inscrivait sur son carnet.

Escorté de Wilson que ce travail intéressait d'une façon particulière, il étudia chaque pièce, et dans deux autres il constata les mêmes signes à la craie. Et il nota également deux cercles sur des panneaux de chêne, une flèche sur un lambris, et quatre chiffres sur quatre degrés d'escalier.

Au bout d'une heure, Wilson lui dit :

— Les chiffres sont exacts, n'est-ce pas ?

— Exact, je n'en sais rien, répondit Herlock, à qui de telles découvertes avaient rendu sa belle humeur, en tous cas ils signifient quelque chose.

— Quelque chose de très clair, ils représentent le nombre des lames de parquet.

— Ah !

— Oui. Quant aux deux cercles, ils indiquent que les panneaux sonnent faux, comme vous pouvez vous en assurer, et la flèche est dirigée dans le sens de l'ascension du monte-plats.

Herlock Sholmès le regarda, émerveillé.

— Ah ! ça mais, mon bon ami, comment savez-vous tout cela ? Votre clairvoyance me rend presque honteux.

— Oh ! c'est bien simple, dit Wilson, gonflé de joie, c'est moi qui ai tracé ces marques hier, suivant vos instructions... ou plutôt suivant celles de Lupin, puisque la lettre que vous m'avez adressée est de lui.

Peut-être Wilson courut-il, à cette minute, un danger plus terrible que pendant sa lutte dans le massif avec Sholmès. Celui-ci eut une envie féroce de l'étrangler. Se dominant, il esquissa une grimace qui voulait être un sourire et prononça :

— Parfait, parfait, voilà de l'excellente besogne et qui nous avance beaucoup. Cependant comme c'est vous outrager que de refaire ce que vous avez déjà fait, dites-moi tout de suite si votre admirable esprit d'analyse et d'observation ne s'est pas exercé sur d'autres points. Je profiterai des résultats acquis.

— Ma foi, non, j'en suis resté là.

— Dommage ! Le début promettait. Mais, puisqu'il en est ainsi, nous n'avons plus qu'à nous en aller.

— Nous en aller ! Et comment ?

— Selon le mode habituel des honnêtes gens qui s'en vont : par la porte. Veuillez appeler ces deux policemen qui déambulent sur l'avenue. Nous leur déclinerons nos noms et qualités, et les prierons de nous procurer la clef que détient le notaire dont l'adresse est inscrite sur la pancarte.

— Mais...

— Mais quoi ?

— C'est fort humiliant... Que dira-t-on quand on saura que vous, Herlock Sholmès et moi, Wilson, nous avons été prisonniers d'Arsène Lupin ?

— Que voulez-vous, mon cher, on rira à se tenir les côtes, répondit Herlock, la voix sèche, le visage contracté. Mais pouvons-nous élire domicile dans cette maison ?

— Et vous ne tentez rien ?

— Rien.

— Cependant l'homme qui nous a apporté le panier de provisions n'a traversé le jardin ni à son arrivée, ni à son départ. Il existe donc une autre

issue. Cherchons-la et nous n'aurons pas besoin de recourir aux agents.

— Puissamment raisonné. Seulement vous oubliez que, cette issue, toute la police de Paris l'a cherchée depuis six mois, et que, moi-même, tandis que vous dormiez, j'ai visité l'hôtel du haut en bas. Ah ! mon bon Wilson, Arsène Lupin est un gibier dont nous n'avons pas l'habitude. Il ne laisse rien derrière lui, celui-là... Si, cependant, reprit Herlock... cette bouteille de Château-Berliquet 1884, toute poussiéreuse et tissée de toiles d'araignée.

Il saisit la bouteille, l'engloutit dans une de ses poches, et s'approchant de la grille, héla les deux agents.

ARSÈNE LUPIN DONNE UNE NOUVELLE LEÇON À HERLOCK SHOLMÈS

... À onze heures Herlock Sholmès et Wilson furent délivrés... et conduits au poste de police le plus proche, où le commissaire, après les avoir sévèrement interrogés, les relâcha avec une affectation d'égards tout à fait exaspérante.

Une voiture les mena jusqu'à l'Élysée-Palace. Au bureau, Wilson demanda la clef de sa chambre.

Après quelques recherches, l'employé répondit, très étonné :

— Mais, monsieur, vous avez donné congé de cette chambre.

— Moi ! Et comment ?

— Par votre lettre de ce matin, que votre ami nous a remise.

— Quel ami ?

— Le monsieur qui nous a remis votre lettre... Tenez, votre carte de visite y est encore jointe. Les voici.

Wilson les prit. C'était bien une de ses cartes de visite, et, sur la lettre, c'était bien son écriture. Il dit anxieusement :

— Et les bagages ?

— Mais votre ami les a emportés.

— Ah !

Ils s'en allèrent tous deux, à l'aventure, par les Champs-Élysées, silencieux et lents. Au rond-point, Herlock alluma sa pipe.

— Je ne vous comprends pas, Sholmès, s'écria Wilson, vous êtes d'un calme ! On se moque de vous, on joue avec vous comme un chat joue avec une souris... Et vous ne soufflez pas mot !

Sholmès s'arrêta et lui dit :

— Wilson, je pense à votre carte de visite.

— Eh bien ?

— Eh bien, voilà un homme qui, en prévision d'une lutte possible avec nous, s'est procuré des spécimens de votre écriture et de la mienne, et qui possède, toute prête dans son portefeuille, une de vos cartes. Songez-vous à ce que cela représente de précaution, de volonté perspicace, de méthode et d'organisation ?

— C'est-à-dire ?...

— C'est-à-dire, Wilson, que pour combattre un ennemi si formidablement armé, si merveilleusement préparé — et pour le vaincre — il faut être... il faut être moi. Et encore, comme vous le voyez, Wilson, on ne réussit pas du premier coup.

À six heures, l'*Écho de France*, dans son édition du soir, publiait cet entrefilet :

« Ce matin, M. Thénard, commissaire de police du XVI^e arrondissement, a libéré MM. Herlock Sholmès et Wilson, enfermés par les soins d'Arsène Lupin dans l'hôtel du défunt baron d'Hautois, où ils avaient d'ailleurs passé une excellente nuit.

« Allégés en outre de leurs valises, ils ont déposé une plainte contre Arsène Lupin.

« Arsène Lupin qui, pour cette fois, s'est contenté de leur infliger une petite leçon, les supplie de ne pas le contraindre à des mesures plus graves. »

— Bah ! fit Herlock Sholmès, en froissant le journal, des gamineries ! C'est le seul reproche que j'adresse à Lupin... un peu trop d'enfantillages... La galerie compte trop pour lui... Il y a du gavroche dans cet homme !

— Ainsi donc, Herlock, toujours le même calme ?

— Toujours le même calme, répliqua Sholmès avec un accent où grondait la plus effroyable colère. À quoi bon m'irriter : *je suis tellement sûr d'avoir le dernier mot !*



UNE NOUVELLE À SENSATION

1. [↑](#) Numéro 17. — Herlock Sholmès arrive trop tard.



UN CAVALIER MALADROIT

Les Nouvelles Aventures d'Arsène Lupin
par Maurice LEBLANC

LA DAME BLONDE

IV. — QUELQUES LUEURS DANS LES TÉNÈBRES.

LE besoin de repos, l'achat de vêtements, et la préparation d'un plan de campagne mieux approprié à l'adversaire qu'il avait à combattre, tout cela entraîna, comme l'avait prévu Herlock Sholmès, la perte d'une journée complète. Ce n'est que le lendemain qu'il commença ses opérations.

Il eut trois longues entrevues — avec M^e Detinan d'abord, dont il étudia l'appartement dans ses moindres détails ; avec la sœur Auguste, retirée au couvent des Visitandines ; avec Suzanne Gerbois, enfin, qui se trouvait de passage à Paris et qu'il interrogea sur la Dame Blonde.

Puis il s'occupa des deux immeubles qui encadraient l'hôtel de l'avenue Henri-Martin. Aucun des locataires du 132 ne rentrant à Paris avant la fin d'octobre, il s'informa auprès de la concierge du 136, qui lui donna tous les renseignements nécessaires.

À la suite de cet entretien, Herlock monta au quatrième étage, et fut reçu par M. Dalbret, gros industriel de Saint-Denis, auquel il expliqua nettement l'objet de sa visite.

— En deux mots, Monsieur, conclut-il, reconnaissez-vous, comme vous ayant appartenu, cette bouteille de Château-Berliquet 1884 ?

M. Dalbret répondit :

— Je possède du Château-Berliquet 1884 dont les bouteilles sont identiques à celle-ci. Mais comment pourrais-je affirmer que celle-ci est une des miennes ?

— Vous n'en savez pas le compte ?

— Si, et c'est bien le hasard qui nous sert. Avant-hier, j'avais quelques amis à dîner, et j'ai monté moi-même trois bouteilles de Château-Berliquet. Il doit en rester deux dans le buffet de la salle à manger. Si vous voulez vous en assurer avec moi...

Sholmès l'accompagna. Dans le buffet se trouvaient les deux bouteilles. Après un examen minutieux, Sholmès déboucha l'une d'elles, et remplit un verre à bordeaux. M. Dalbret le dégusta et s'écria aussitôt :

— Il n'y a pas de doute, on a changé ce vin.

— Impossible, le bouchon était intact. C'est l'étiquette qu'on a changée. On a collé une étiquette « Château-Berliquet » sur la première bouteille venue.

— Qui ?

— Un de vos domestiques.

— J'ai la même cuisinière depuis cinq ans. Quant au valet de chambre, qui me servait depuis un an, j'en étais fort satisfait.

— Il vous a donc quitté ?

— Oui.

— Quand ?

— Hier.

— Ah ! et pour quelle raison ?

— Une dépêche qu'il a reçue... Sa mère est malade.

— Il vous a laissé son adresse ?

— Ma foi, non.

W

ILSON FAIT LA DOULOUREUSE EXPÉRIENCE DES DANGERS DES RUES

Herlock prit congé de M. Dalbret. Dehors, Wilson l'attendait. Il lui dit, comme si Wilson avait assisté à l'entretien.

— L'indice est sérieux... cette bouteille, ce départ subit du domestique...

— L'indice est sérieux en effet, dit Wilson comme quelqu'un qui sait de quoi il s'agit.

— Mais n'oublions pas que l'appartement de M. Dalbret est situé au quatrième étage, c'est-à-dire plusieurs mètres au-dessus de l'hôtel du baron. Par conséquent, s'il existe un passage secret, et il en existe un, il ne peut être situé... que là où je le suppose.

— Évidemment, murmura Wilson, méditatif.

Ils s'en allèrent jusqu'à la rue Clapeyron, et tandis qu'il examinait la façade du numéro 25, Sholmès continuait :

— Quel motif a conduit Arsène Lupin à choisir la maison habitée par M^e Detinan ? Quel rapport doit-on établir... ?

Au fond de lui, et pour la première fois, Wilson douta de la toute-puissance de son génial collaborateur. Pourquoi parlait-il tant et agissait-il si

peu ?

— Pourquoi ? s'écria Sholmès, répondant aux pensées intimes de Wilson, parce que, avec ce diable de Lupin, on travaille dans le vide, au hasard, et qu'au lieu d'extraire la vérité de faits précis, on doit la tirer de son propre cerveau, pour vérifier ensuite si elle s'adapte bien aux événements. Vous comprenez ?

— Si je comprends ! répliqua Wilson, c'est-à-dire que vous êtes un peu désorienté.

Il n'avait pas achevé cette phrase qu'il recula, avec un cri. Quelque chose venait de tomber à leurs pieds, un sac à moitié rempli de sable, qui eut pu les blesser grièvement.

Sholmès leva la tête, au-dessus d'eux : des ouvriers travaillaient sur un échafaudage accroché au balcon du cinquième étage.

— Eh bien ! vrai, nous avons de la chance, s'écria-t-il, un pas de plus et nous recevions sur le crâne le sac d'un de ces maladroits.

Le lendemain, le programme ne varia pas. Ils s'assirent sur le même banc de l'avenue Henri-Martin, et ce fut, au grand désespoir de Wilson qui ne s'amusait nullement, une interminable station vis-à-vis des trois immeubles. Un seul incident en rompit la monotonie, mais de façon plutôt désagréable.

Le cheval d'un monsieur, qui suivait l'allée cavalière située entre les deux chaussées de l'avenue, fit un écart et vint heurter le banc où ils étaient assis, en sorte que sa croupe effleura l'épaule de Sholmès.

— Eh ! eh ! ricana celui-ci en regardant le monsieur se débattre avec son cheval, puis s'en aller au galop, un peu plus j'avais l'épaule fracassée !

Cette petite alerte le laissa pensif. Au déjeuner il ne desserra pas les dents. Wilson eut beau lui soumettre quelques considérations générales sur l'affaire, rien ne le sortit de son mutisme.

Vers cinq heures, comme ils faisaient les cent pas dans la rue Clapeyron, Sholmès s'écria à brûle-pourpoint :

— Wilson, vous ne tirez aucune conclusion des deux... accidents auxquels nous venons d'échapper ?

— Certes.

— Laquelle ?

Wilson se gratta le front. Sholmès reprit :

— Hier, Wilson, le sac rempli de sable qui nous est presque tombé sur la tête a été lancé par un complice d'Arsène Lupin.

— Est-ce croyable ?

— Ce matin, Wilson, le cheval qui s'est écroulé presque sur nous était monté par un complice d'Arsène Lupin.

À ce moment, trois jeunes ouvriers qui chantaient et se tenaient par le bras, les heurtèrent et voulurent continuer leur chemin sans se désunir. Sholmès, qui était de mauvaise humeur, s'y opposa. Il y eut une courte bousculade. Sholmès repoussa vigoureusement deux des trois jeunes gens qui, sans insister davantage, s'éloignèrent, bientôt rejoints par leur compagnon.

Mais, apercevant Wilson appuyé contre le mur, il lui dit :

— Eh quoi ! qu'y a-t-il, vieux camarade, vous êtes tout pâle.

Le vieux camarade montra son bras qui pendait inerte, et balbutia :

— Je ne sais pas ce que j'ai... une douleur au bras.

Malgré tous ses efforts il ne parvenait pas à le remuer. Herlock le palpa, puis, assez inquiet, entra dans une pharmacie voisine où Wilson éprouva le besoin de s'évanouir.

Le pharmacien et ses aides s'empressèrent. On constata que le bras était cassé, et tout de suite il fut question de chirurgien, d'opération et de maison de santé. En attendant, on déshabilla le patient qui, secoué par la souffrance, se mit à pousser des hurlements.

— Bien... bien... parfait, disait Sholmès qui s'était chargé de tenir le bras... un peu de patience, mon vieux camarade... dans cinq ou six semaines, il n'y paraîtra plus...

Il s'interrompit brusquement, lâcha le bras, ce qui causa à Wilson un tel sursaut de douleur que l'infortuné s'évanouit de nouveau... et, se frappant le front, il articula :

— Wilson, j'ai une idée... est-ce que par hasard ?... mais oui, c'est cela... tout s'expliquerait...

Et laissant le vieux camarade en plan, il sauta dans la rue et courut jusqu'au numéro 25.

Au-dessus et à droite de la porte, il y avait, inscrit sur l'une des pierres : *Destange, architecte, 1875.*

Au 23, même inscription.

Une voiture passait.

— Cocher, avenue Henri-Martin, n° 134.

Une véritable angoisse l'envahit au détour de la rue de la Pompe. Avait-il raisonné logiquement ? Était-ce un peu de la vérité qu'il avait entrevu ?

Sur l'une des pierres de l'hôtel, ces mots étaient gravés : *Destange, architecte 1874.*

Sur les immeubles voisins, même inscription.

S HOLMÈS A FAIT UN GRAND PAS DANS LA RECHERCHE DE LA VÉRITÉ

Le contre coup de ces émotions fut tel qu'il s'affaissa quelques minutes au fond de sa voiture, tout frissonnant de joie. Enfin une petite lueur vacillait au milieu des ténèbres !

Dans un bureau de poste, il demanda la communication téléphonique avec le château de Crozon. La comtesse lui répondit elle-même. Le château de Crozon avait été construit en 1877 par Lucien Destange.

Destange ! Lucien Destange ! ce nom ne lui était pas inconnu. Ayant aperçu un cabinet de lecture, il consulta un dictionnaire de biographie moderne, et copia la note consacrée à « Lucien Destange, né en 1840, Grand-Prix de Rome, officier de la Légion d'honneur, auteur d'ouvrages très appréciés sur l'architecture..., etc. »

Il se rendit alors à la pharmacie, et, de là, à la maison de santé où l'on avait transporté Wilson. Sur son lit de torture, le bras emprisonné dans une gouttière, grelottant de fièvre, le vieux camarade divaguait :

— Victoire ! victoire ! s'écria Sholmès, je tiens une extrémité du fil.

— De quel fil ?

— Celui qui me mènera au but ! Je vais marcher sur un terrain solide, où il y aura des empreintes, des indices...

— De la cendre de cigarette ? demanda Wilson, que l'intérêt de la situation ranimait

— Et bien d'autres choses ! Pensez donc, Wilson, j'ai dégagé le lien mystérieux qui unissait entre elles les différentes aventures de la Dame Blonde. Je sais que les trois demeures où elles se sont toutes trois dénouées ont été bâties par le même architecte ! Je sais que le même architecte, en combinant des plans analogues, a rendu possible l'accomplissement de trois actes, en apparence miraculeux, en réalité simples et faciles.

— Quel bonheur !

— Et il était temps, vieux camarade, je commençais à perdre patience... C'est que nous en sommes déjà au quatrième jour.

— Sur dix.

— Oh ! maintenant !...

Il ne tenait pas en place, exubérant et joyeux contre son habitude.

— Non, mais quand je pense que, tantôt, dans la rue, ces gredins-là auraient pu casser mon bras tout aussi bien que le vôtre. Qu'en dites-vous, Wilson ?

Wilson se contenta de frissonner à cette horrible supposition.

— Allons, reprit Sholmès, je vous quitte, Avant tout, il faut que j'échappe à la surveillance de Lupin. En plein jour, à visage découvert, je suis vaincu. Libre et dans l'ombre, j'ai l'avantage, quelles que soient ses forces.

— Ganimard pourrait vous aider.

— Jamais ! Le jour où il me sera permis de dire : Arsène Lupin est là, voici son gîte, et voici comme il faut s'emparer de lui, j'irai relancer Ganimard à l'une des deux adresses qu'il m'a données. D'ici là, j'agis seul.

Il s'approcha du lit, posa sa main sur l'épaule de Wilson — sur l'épaule malade naturellement — et il lui dit avec une grande affection :

— Soignez-vous, mon vieux camarade. Votre rôle consiste désormais à occuper deux ou trois des hommes d'Arsène Lupin, qui attendront

vainement, pour retrouver ma trace, que je vienne prendre de vos nouvelles. C'est un rôle de confiance.

— Je vous en remercie, répliqua Wilson, pénétré de gratitude... Mais ne pourriez-vous me donner à boire ?

— Comment donc ! s'écria Sholmès, sans même entendre la prière de son ami.

Et il s'en alla, pendant que le vieux camarade tendait son unique bras vers un verre d'eau inaccessible.

Pour échapper à la surveillance de Lupin et pour pénétrer dans l'hôtel que Lucien Destange habitait avec sa fille Clotilde, au



UN PRÉCIEUX COLLABORATEUR

coin de la place Malesherbes et de la rue Montchanin, ce fut un véritable plongeon dans l'inconnu que dut faire Sholmès. Il en sortit, après quarante-huit heures de stratagèmes, d'investigations et de combinaisons, il en sortit

méconnaissable, changé en M. Stickmann, bonhomme claudicant et contrefait, mal rasé et d'une propreté douteuse, qui se présenta un matin chez M. Destange avec une lettre d'introduction. L'architecte le manda dans une immense pièce en rotonde qui occupait une des ailes et où il a installé ses bibliothèques, et lui dit :

— M. Stickmann, mon secrétaire m'annonce qu'il est malade et qu'il vous envoie pour continuer le catalogue général de mes livres qu'il a commencé sous ma direction, et plus spécialement le catalogue des livres allemands. Vous avez l'habitude de ces sortes de travaux ?

— Oui, Monsieur, une longue habitude, répondit le sieur Stickmann avec un fort accent tudesque.

Tout de suite M. Destange le mit au courant et l'installa devant un pupitre.

Herlock Sholmès était dans la place. Comme renseignement il savait ceci : M. Destange, de santé médiocre, et désireux de repos, s'était retiré des affaires et vivait parmi les collections de livres qu'il a réunies sur l'architecture. Nul plaisir ne l'intéresse hors le spectacle et le maniement des vieux tomes poudreux.

Quant à sa fille Clotilde, elle passait pour originale. Toujours enfermée, comme son père, mais dans une autre partie de l'hôtel, elle ne sortait jamais. Herlock la vit une fois. C'était une femme d'une trentaine d'années, brune, de visage grave, et silencieuse. Elle sembla ne pas apercevoir Sholmès. À certains mots, il comprit qu'elle ignorait ce changement de secrétaire.

Le matin du deuxième jour, Herlock Sholmès n'avait encore fait aucune découverte intéressante. Mais, avec son flair prodigieux, avec cet instinct qui lui est si particulier, il sentait un mystère qui rôdait autour de lui. Que de problèmes passionnants ! M. Destange pouvait-il être le complice d'Arsène Lupin ? Et, en admettant cette complicité, comment avait-il pu prévoir, trente ans auparavant, les évasions d'Arsène Lupin, alors en nourrice ?

Or, l'après-midi, vers cinq heures, M. Destange annonça qu'il sortait. Sholmès resta seul sur la galerie circulaire accrochée à mi-hauteur de la rotonde. Le jour s'atténua. Il se disposait, lui aussi, à partir, quand un

craquement se fit entendre, et, en même temps, il eut la sensation qu'il y avait quelqu'un dans la pièce. De fait, le bruit se précisa du côté d'une grande armoire de chêne qu'il s'était déjà proposé d'explorer.

Dissimulé derrière des étoffes qui pendaient à la rampe de la galerie, à genoux, il regarda : un homme fouillait parmi des papiers qui encombraient l'armoire. Et cet homme, il lui sembla — mais ce fut plutôt un pressentiment qu'une certitude — il lui sembla que c'était Arsène Lupin. Même silhouette, même décision de gestes. Que cherchait-il ?

Cela dura environ dix minutes, et voilà soudain que la porte s'ouvrit et que M^{lle} Destange entra vivement, en disant à quelqu'un qui la suivait :

— Alors tu ne sors pas, père ?... En ce cas, j'allume... Une seconde...

S HOLMÈS VOIT DES CHOSES QUI L'INTÉRESSENT

L'homme repoussa les battants de l'armoire et se cacha dans l'embrasure d'une large fenêtre dont il tira les rideaux sur lui. Comment M^{lle} Destange ne le vit-elle pas ? Comment ne l'entendit-elle pas ? Très calmement, elle tourna le bouton de l'électricité et livra passage à son père. Ils s'assirent l'un près de l'autre. Elle prit un volume qu'elle avait apporté et se mit à lire.

Au bout d'un moment la tête de M. Destange ballotta de droite et de gauche. Il dormait.

Les rideaux s'écartèrent. L'homme — Arsène Lupin, Sholmès le reconnut — se glissa le long du mur, vers la porte, mouvement qui le faisait passer derrière M. Destange, mais juste en face de Clotilde. Elle ne bougea pas. Cependant était-il admissible qu'elle ne remarquât rien ?

Lupin arriva près de la porte. Mais un objet tomba d'une table, frôlé par lui. M. Destange se réveilla en sursaut. Arsène Lupin était déjà devant lui, le chapeau à la main, et souriant.

— Maxime Bermond, s'écria M. Destange avec joie... ce cher Maxime !... Quel bon vent vous amène ?

— Le désir de vous voir, ainsi que M^{lle} Destange.

— Vous êtes donc revenu de voyage ?

— Hier.

— Et vous nous restez à dîner ?

— Non, je dîne au restaurant avec des amis.

— Demain, alors. Clotilde, insiste pour qu’il vienne demain. Ah ! ce bon Maxime... justement je pensais à vous, ces jours-ci.

— C’est vrai ?

— Oui, je rangeais mes papiers d’autrefois, dans cette armoire, et j’ai retrouvé notre dernier compte.

— Quel compte ?

— Celui de l’avenue Henri-Martin.

Un petit salon attenait à la rotonde par une large baie. Ils s’y installèrent tous trois. Sholmès put alors observer Lupin. Mais était-ce bien Arsène Lupin ? Oui, en toute évidence, mais c’était un autre homme aussi, qui ressemblait à Arsène Lupin par certains points, et qui pourtant gardait son individualité distincte, ses traits personnels, Son regard, sa couleur de cheveux...

En habit, cravaté de blanc, la chemise souple moulant son torse, il parlait allègrement, racontant des histoires dont M. Destange riait de tout cœur et qui amenaient un sourire sur les lèvres de Clotilde. Et chacun de ces sourires paraissait une récompense que recherchait Arsène Lupin et qu’il se réjouissait d’avoir conquise. Il redoublait d’esprit et de gaîté, et insensiblement au son de cette voix heureuse et claire, le visage de Clotilde s’animait et perdait cette expression de froideur qui le rendait peu sympathique.

— Est-ce un commencement ou une fin d’amour, se demandait Sholmès ? Qu’y a-t-il entre Clotilde Destange et Maxime Bermond ? Sait-elle que Maxime n’est autre qu’Arsène Lupin ?

Jusqu’à sept heures, il écouta anxieusement, faisant son profit des moindres paroles. Puis, avec d’infinies précautions, il descendit et traversa le côté de la pièce où il ne risquait pas d’être vu du salon. Sur la table,

machinalement, il examina le livre que lisait la jeune fille. *Les Fiancés*, de Manzoni.

— Et en italien, se dit-il, voilà une demoiselle bien instruite !

Dehors, Sholmès s'assura qu'il n'y avait ni automobile, ni fiacre en station, et s'éloigna en boitillant par le boulevard Malesherbes. Mais, dans une rue adjacente, il mit sur son dos le pardessus qu'il portait sur son bras, déforma son chapeau, se redressa et, ainsi métamorphosé, revint vers la place où il attendit, les yeux fixés à la porte de l'hôtel Destange.

Arsène Lupin sortit presque aussitôt, et par les rues de Constantinople et de Londres, se dirigea vers le centre de Paris. À cent pas derrière lui marchait Herlock.

Minutes délicieuses pour l'Anglais ! Il reniflait avidement l'air, comme un bon chien qui sent la piste toute fraîche. Vraiment cela lui semblait une chose infiniment douce que de suivre son adversaire. Ce n'était plus lui qui était surveillé, mais Arsène Lupin, l'invisible Arsène Lupin. Il le tenait pour ainsi dire au bout de son regard, comme attaché par des liens impossibles à briser. Et il se délectait à considérer, parmi les promeneurs, cette proie qui lui appartenait.

Mais un phénomène bizarre ne tarda pas à le frapper : au milieu de l'intervalle qui le séparait d'Arsène Lupin, d'autres gens s'avançaient dans la même direction, notamment deux grands gaillards en chapeau rond sur le trottoir de gauche, deux autres sur le trottoir de droite en casquette et la cigarette aux lèvres.

Cela n'était peut-être qu'un hasard. Mais Sholmès s'étonna davantage quand Lupin, ayant pénétré dans un bureau de tabac, les quatre hommes s'arrêtèrent — et davantage encore quand ils repartirent en même temps que lui, mais isolément, chacun suivant de son côté la Chaussée-d'Antin.

— Malédiction, pensa Sholmès, il est donc filé !

L'idée que d'autres étaient sur la trace d'Arsène Lupin, que d'autres lui raviraient non pas la gloire — il s'en inquiétait peu — mais le plaisir immense, l'ardente volupté de réduire, à lui seul, le plus redoutable ennemi qu'il eût jamais rencontré, cette idée l'exaspérait. Cependant l'erreur n'était pas possible : les hommes avaient cet air détaché, cet air trop naturel de

ceux qui, tout en réglant leur allure sur l'allure d'une autre personne, ne veulent pas être remarqués.

Aux approches du boulevard, la foule, plus dense, rendit la poursuite plus malaisée. Sholmès pressa le pas et déboucha au moment où Lupin gravissait le perron du restaurant Hongrois, à l'angle de la rue du Helder. La porte en était ouverte. De l'autre côté de la rue, Herlock, assis sur un banc du boulevard, le vit qui prenait place à une table luxueusement servie, ornée de fleurs, et où se trouvaient déjà trois Messieurs en habit et deux dames d'une grande élégance, qui l'accueillirent avec des démonstrations de sympathie.

Herlock chercha des yeux les quatre individus et les aperçut, disséminés dans des groupes qui écoutaient l'orchestre de tziganes d'un café voisin. Chose curieuse, ils ne paraissaient pas s'occuper d'Arsène Lupin, mais beaucoup plus des gens qui les entouraient.

Tout à coup, l'un d'eux tira de sa poche une cigarette et aborda un Monsieur en redingote et en chapeau haut de forme. Le monsieur présenta son cigare, et Sholmès eut l'impression qu'ils causaient, et plus longtemps même que ne l'eut exigé le fait d'allumer une cigarette. Enfin le monsieur monta les marches du perron et jeta un coup d'œil dans la salle du restaurant. Avisant Lupin il s'avança, s'entretint quelques instants avec lui, puis il choisit une table voisine, et Sholmès constata que ce Monsieur n'était autre que le cavalier de l'avenue Henri-Martin.

Alors il comprit. Non seulement Arsène Lupin n'était pas filé, mais ces hommes faisaient partie de sa bande ! ces hommes veillaient à sa sûreté ! c'était sa garde du corps, ses satellites, son escorte attentive. Partout où le maître courait un danger, les complices étaient là, prêts à l'avertir, prêts à le défendre. Complices les quatre individus ! Complice le monsieur en redingote !

G

ANIMARD ARRIVE À LA RESCOUSSE

Un frisson parcourut l'Anglais, Se pourrait-il que jamais il réussit à s'emparer de cet être inaccessible ? Quelle puissance illimitée

représentait une pareille association, dirigée par un tel chef !

Il déchira une feuille de son carnet, écrivit au crayon quelques lignes qu'il inséra dans une enveloppe, et dit à un gamin d'une quinzaine d'années qui s'était couché sur le banc :

— Tiens, mon garçon, prends une voiture et porte cette lettre à la caissière de la taverne Suisse, place du Châtelet. Et rapidement...

Il lui remit une pièce de cinq francs. Le gamin disparut.

Une demi-heure s'écoula. La foule avait grossi, et Sholmès ne distinguait plus que de temps en temps les acolytes de Lupin. Mais quelqu'un le frôla et une voix lui dit à l'oreille :

— Eh bien, qu'y a-t-il, Monsieur Sholmès ?

— C'est vous, Monsieur Ganimard ?

— Oui, j'ai reçu votre mot à la taverne. Qu'y a-t-il ?

— Il est là.

— Que dites-vous ?

— Là-bas... au fond du restaurant... penchez-vous à droite... Vous le voyez ?

— Non.

— Il verse du champagne à sa voisine.

— Mais ce n'est pas lui.

— C'est lui.

— Moi, je vous réponds... Ah ! cependant... En effet il se pourrait... Ah ! le gredin, *comme il se ressemble* ! murmura Ganimard naïvement... Et les autres, des complices ?

— Non, sa voisine c'est lady Cleathorps, duchesse de Cleath, et, vis-à-vis, l'ambassadeur d'Espagne à Londres.

Ganimard fit un pas. Herlock le retint.

— Quelle imprudence ! Vous êtes seul.

— Lui aussi.

— Non, il a des hommes sur le boulevard qui montent la garde... Sans compter, à l'intérieur du restaurant, ce monsieur...

— Mais moi, quand j’aurais mis la main au collet d’Arsène Lupin en criant son nom, j’aurai toute la salle pour moi, tous les garçons.

— J’aimerais mieux quelques agents.

— C’est pour le coup que les amis de Lupin ouvriraient l’œil... Non, voyez-vous, Monsieur Sholmès, nous n’avons pas le choix.

Il avait raison, Sholmès le sentit. Mieux valait tenter l’aventure et profiter de circonstances exceptionnelles. Il recommanda seulement à Ganimard :

— Tâchez qu’on vous reconnaisse le plus tard possible...

Et lui-même se glissa derrière un kiosque de journaux, sans perdre de vue Arsène Lupin qui, là-bas, penché sur sa voisine souriait.

L’inspecteur traversa la rue, les mains dans ses poches, en homme qui va droit devant lui. Mais à peine sur le trottoir opposé, il bifurqua vivement et, d’un bond, escalada le perron.

Un coup de sifflet strident... Ganimard se heurta contre le maître d’hôtel, planté soudain en travers de la porte et qui le repoussa avec indignation, comme il eut fait d’un intrus dont la mise équivoque eût déshonoré le luxe du restaurant. Ganimard chancela. Au même instant, le Monsieur en redingote sortait. Il prit parti pour l’inspecteur, et tous deux, le maître d’hôtel et lui, disputaient violemment, tous deux d’ailleurs accrochés à Ganimard, l’un le retenant, l’autre le poussant et de telle manière que, malgré tous ses efforts, malgré ses protestations furieuses, le malheureux fut expulsé jusqu’au bas du perron.

Un rassemblement se produisit aussitôt. Deux agents de police, attirés par le bruit, essayèrent de fendre la foule, mais une résistance incompréhensible les immobilisait, sans qu’ils parvinssent à se dégager des épaules qui les pressaient, des dos qui leur barraient la route...

Et tout à coup, comme par enchantement, le passage est libre !... Le maître d’hôtel, comprenant son erreur, se confond en excuses, le monsieur en redingote renonce à défendre l’inspecteur, la foule s’écarte, les agents passent, Ganimard fonce sur la table aux six convives... Il n’y en a plus que cinq ! Il regarde autour de lui, pas d’autre issue que la porte.

— La personne qui était à cette place, crie-t-il aux cinq convives stupéfaits ?... Oui, vous étiez six... Où se trouve la sixième personne ?

— M. Destro ?

— Mais non, Arsène Lupin !

Un garçon s'approche :

— Ce monsieur vient de monter à l'entresol.

Ganimard se précipite. L'entresol est composé de salons particuliers et possède une sortie spéciale sur le boulevard.

— Allez donc le chercher maintenant, gémit Ganimard, il est loin !

S

HOLMÈS LIVRE À GANIMARD DEUX DES COMPLICES DE LUPIN

... Il n'était pas très loin, à deux cents mètres tout au plus, dans l'omnibus Madeleine-Bastille, lequel omnibus roulait paisiblement au petit trot de ses trois chevaux, franchissait la place de l'Opéra et s'en allait par le boulevard des Capucines. Sur la plate-forme deux grands gaillards à chapeau melon devisaient. Sur l'impériale, au haut de l'escalier somnolait un vieux petit bonhomme : Herlock Sholmès.

Et la tête dodelinante, bercé par le mouvement du véhicule, l'Anglais monologuait :

— Si mon brave Wilson me voyait, comme il serait fier de son collaborateur !... Bah ! il était facile de prévoir au coup de sifflet que la partie était perdue et qu'il n'y avait rien de sérieux à faire que de surveiller les alentours du restaurant. Mais, en vérité, la vie ne manque pas d'intérêt avec ce diable d'homme !

Au point terminus, Herlock s'étant penché, vit Arsène Lupin qui passait devant ses gardes du corps, et il l'entendit murmurer : « À l'Étoile ».

— À l'Étoile, parfait, on se donne rendez-vous. Donc laissons-le filer dans ce fiacre automobile, et suivons en voiture les deux compagnons.

Les deux compagnons s'en furent à pied, gagnèrent en effet l'Étoile et sonnèrent à la porte d'une étroite maison située au numéro 40 de la rue

Chalgrin. Au coude que forme cette petite rue peu fréquentée, Sholmès put se cacher dans l'ombre d'un renfoncement.

Une des deux fenêtres du rez-de-chaussée s'ouvrit, un homme en chapeau rond ferma les volets. Au-dessus des volets, l'imposte s'éclaira.

Au bout de dix minutes, un monsieur vint sonner à cette même porte, puis, tout de suite après, un autre individu. Et enfin un fiacre automobile s'arrêta d'où Sholmès vit descendre deux personnes : Arsène Lupin et une dame enveloppée d'un manteau et d'une voilette épaisse.

— La Dame Blonde, sans aucun doute, se dit Sholmès, tandis que le fiacre s'éloignait.

Il laissa s'écouler un instant, s'approcha de la maison, escalada le rebord de la fenêtre, et, haussé sur la pointe des pieds, il put, par l'imposte, jeter un coup d'œil dans la pièce.

Arsène Lupin, appuyé à la cheminée, parlait avec animation. Debout autour de lui, les autres l'écoutaient attentivement. Parmi eux Sholmès reconnut le monsieur à la redingote, et crut reconnaître le maître d'hôtel du restaurant. Quand à la dame blonde, elle lui tournait le dos, assise dans un fauteuil.

— On tient conseil, pensa-t-il... les événements de ce soir... Ah ! les prendre tous à la fois, d'un coup !...

Mais la dame se leva, et la lumière la frappa en plein visage.

— M^{lle} Destange ! murmura Sholmès, stupéfait... M^{lle} Destange ici... avec ces hommes !...

Un des complices ayant bougé, il sauta à terre et se renfonça dans l'ombre, et il répétait en lui-même :

— La fille de M. Destange !... Clotilde ici !... Mais alors, la Dame Blonde et elle... Eh ! oui, parbleu, triple imbécile, j'oubliais que les cheveux blonds étaient devenus noirs après l'affaire du baron d'Hautois... Et le livre italien de Clotilde, est-ce qu'Antoinette Bréhat ne lisait pas l'italien, elle-aussi ?

Cependant, le monsieur en redingote et le maître d'hôtel sortirent de la maison. Aussitôt le premier étage s'éclaira, quelqu'un tira les volets des fenêtres. Et ce fut l'obscurité en haut comme en bas.

Herlock attendit une partie de la nuit sans bouger, craignant qu'Arsène Lupin ne s'en allât pendant son absence. À quatre heures, apercevant deux agents de police à l'extrémité de la rue, il les rejoignit, leur expliqua la situation et leur confia la surveillance de la maison.

Alors, il se rendit au domicile de Ganimard, rue Pergolèse, et le fit réveiller. Au seul nom d'Arsène Lupin, l'inspecteur principal se hâta d'accourir. Ils passèrent au commissariat le plus proche, recrutèrent une demi-douzaine d'hommes et s'en revinrent rue Chalgrin.

— Du nouveau, demanda Sholmès ?

— Rien, affirmèrent les deux agents.

Le jour commençait à blanchir le ciel, lorsque Ganimard, ses dispositions prises, sonna et se dirigea vers la loge de la concierge. Effrayée par cette invasion, toute tremblante, cette femme répondit qu'il n'y avait pas de locataire au rez-de-chaussée.

— Comment, pas de locataire !

— Mais non, c'est ceux du premier, les Messieurs Leroux... ils ont meublé le bas pour des parents de province...

— Qui sont venus hier soir avec eux.

— Peut-être bien... je dormais... Pourtant, je ne crois pas, voici la clef... ils ne l'ont pas demandée...

Avec cette clef, Ganimard ouvrit la porte qui se trouvait de l'autre côté du vestibule. Le rez-de-chaussée ne contenait que deux pièces : elles étaient vides.

— Et le premier étage, souffla Sholmès à Ganimard, ils sont sans doute au premier étage.

— En effet, il faut voir ces Leroux.

L'inspecteur monta l'escalier. Au coup de sonnette, un individu, qui n'était autre qu'un des gardes du corps, apparut, en bras de chemise et l'air furieux.

— Eh bien, quoi ! en voilà du tapage...

Mais il s'arrêta, confondu :

— Dieu me pardonne... en vérité, je ne rêve pas ? c'est M. Ganimard.

Un éclat de rire formidable jaillit. Ganimard pouffait, dans une crise d'hilarité qui le courbait en deux et lui congestionnait la face.

— C'est vous, Leroux, bégayait-il... Oh ! que c'est drôle,.. Leroux, complice d'Arsène Lupin... Ah ! j'en mourrai... Et votre frère, Leroux, est-il visible ?

Un autre individu s'avança, dont la vue redoubla la gaîté de Ganimard.

— Est-ce possible ! on n'a pas idée de ça ! Ah ! mes amis, vous êtes dans de beaux draps... Qui se serait jamais douté ! heureusement que le vieux Ganimard veille, et surtout qu'il a des amis pour l'aider... des amis qui viennent de loin !

Et se tournant vers Sholmès, il présenta :

— Victor Leroux, inspecteur de la Sûreté, un des bons parmi les meilleurs de la brigade de fer... Édouard Leroux, commis principal au service anthropométrique...



HERLOCK SHOLMÈS DANS LA BIBLIOTHÈQUE DE M. DESTANGE

Les Nouvelles Aventures d'Arsène Lupin
par Maurice LEBLANC

LA DAME BLONDE

V. — UN ENLÈVEMENT

HERLOCK Sholmès ne broncha pas. Protester ? Accuser ces deux hommes ? C'était inutile. À moins de preuves qu'il n'avait point, et qu'il ne voulait pas perdre son temps à chercher, personne ne le croirait.

Tout crispé, les poings serrés, il ne songeait qu'à ne pas trahir, devant Ganimard triomphant, sa rage et sa déception. Il salua respectueusement les frères Leroux, soutiens de la Société, et se retira.

Dans le vestibule il fit un crochet vers une petite porte basse et ramassa une menue perle de jais qui tachait la blancheur d'une dalle. Dehors il se retourna et lut, près du n° 40 de la maison, cette inscription : « Lucien Destange, architecte, 1877 ». Même inscription au n° 42.

— Toujours la double issue, pensa-t-il. Comment n'y ai-je pas songé ? J'aurais dû rester avec les deux agents cette nuit.

Il dit à ces hommes :

— Deux personnes sont sorties par cette porte pendant mon absence, n'est-ce pas ?

Et il désignait la porte de la maison voisine.

— Oui, un monsieur et une dame.

Il prit le bras de l'inspecteur principal, et l'entraînant :

— Monsieur Ganimard, vous avez trop ri pour m'en vouloir beaucoup du petit dérangement que je vous ai causé. Maintenant, n'êtes-vous pas d'avis qu'il faut en finir ? Nous voici au septième jour. Dans trois jours il est indispensable que je sois à Londres.

— Oh ! oh !

— J'y serai, Monsieur, et je vous prie de vous tenir prêt dans la nuit de mercredi à jeudi.

— Pour une expédition du même genre ? fit Ganimard, gouailleur.

— Oui, Monsieur, du même genre.

Il le salua et s'en fut prendre un peu de repos dans l'hôtel le plus proche ; après quoi, ragaillardi, confiant en lui-même, il retourna rue Chalgrin, apprit le nom du propriétaire, M. Harmingeat, et descendit à la cave par la petite porte auprès de laquelle il avait ramassé la perle de jais.

Au bas de l'escalier il en ramassa une autre, de forme identique.

— Je ne me trompais pas, pensa-t-il, c'est par là qu'on communique... Voyons, ma clef passe-partout ouvre-t-elle le caveau réservé au locataire du rez-de-chaussée ? Oui... parfait... examinons ces casiers de vin... Oh ! oh ! voici des places où la poussière a été enlevée... et, par terre, des empreintes de pas... Il faut qu'il y ait un peu d'effarement dans la bande pour qu'on ait négligé d'effacer toutes ces traces. Décidément, ça ne va pas trop mal.

J'assiste aux événements... jusqu'à l'heure prochaine où ce sera moi qui les dirigerai.

Un moment après, il redevenait M. Stickmann, aide-bibliothécaire de M. Destange, et toute la journée il travailla, mais à sa manière, sans perdre de vue le but qu'il se proposait, épiant, furetant, écoutant, se renseignant.

Au dîner, le domestique annonça que M. Maxime Bermond attendait au grand salon avec Mademoiselle. Sholmès dit à M. Destange :

— Je reste encore quelques minutes..., j'ai presque fini ce rayon.

— Si je ne vous revois pas après le dîner, à demain, répliqua M. Destange.

— « Si je ne vous revois pas... » conclut Herlock, ça signifie que l'on reviendra ici. En tous cas, j'ai du temps devant moi. À mon tour, vérifions le contenu de cette armoire... C'est bien cela... les anciens papiers de l'architecte, dossiers, devis, registres, livres de comptabilité. Sûrement je vais trouver un document quelconque... celui dont j'ai besoin, parbleu ! La meilleure preuve, c'est que Lupin lui-même s'en est inquiété.

Mais comment s'y reconnaître dans ce chaos de paperasses ? Après de longues recherches il consultait sa montre, quand il aperçut, au second plan, une série de registres placés par ordre d'ancienneté. Il prit alternativement ceux des dernières années, et aussitôt il examinait la page de récapitulation, et, plus spécialement, la lettre H. Enfin, ayant découvert le mot Harmingeat, accompagné du chiffre 63, il se reporta à la page 63 et lut :

« Harmingeat, 40, rue Chalgrin. »

Suivait le détail de travaux exécutés pour ce client en vue de l'installation d'un calorifère dans son immeuble. Et en marge cette note : « Voir le dossier M B »

— Eh ! je le sais bien, murmura Sholmès, le dossier M B, c'est celui-là qu'il me faut. Quand je l'aurai, j'en saurai, sur le domicile actuel de M. Lupin, un peu plus qu'il ne le désire... Mais soyons prudent...

Il referma l'armoire, éteignit les ampoules électriques qui éclairaient la partie supérieure de la bibliothèque, et monta sur la galerie supérieure où il se dissimula derrière les étoffes de la rampe.

H ERLOCK SHOLMÈS ENTEND UNE CONVERSATION ÉDIFIANTE

Clotilde entra, accompagnée de Maxime. Ils s'assirent et restèrent silencieux assez longtemps, l'attitude plutôt gênée. Puis elle dit :

— Vous excusez mon père, n'est-ce pas ? Il s'est senti un peu las.

— Il m'a semblé moins vaillant, M. Destange.

— Oh ! bien moins. Sa santé laisse beaucoup à désirer. Le médecin défend toute fatigue, toute émotion.

Ils parlèrent de choses indifférentes et se turent de nouveau.

La pendule sonna neuf heures.

— Il est tard, dit Maxime, est-ce que je ne devrais pas...

Clotilde se leva sans répondre, marcha de droite et de gauche avec agitation, puis tomba dans un fauteuil et se mit à sangloter, la figure entre les mains.

Maxime se jeta à ses genoux et l'attira contre lui.

— Voyons, ma chère Clotilde, ne pleurez pas... Pourquoi pleurez-vous ?

Peut-être y avait-il dans sa voix un peu de cet agacement que les larmes de femme causent à l'homme moins épris. Mais il y avait une grande pitié aussi, et le geste dont il enlaçait la jeune fille était infiniment tendre.

— Dites-moi votre chagrin... Ne suis-je pas toujours votre ami ? Pourquoi pleurez-vous, Clotilde ?

— Vous ne m'aimez plus, vous ne m'aimez plus ! balbutia-t-elle.

— Mais si, je vous aime.

— Non, non, tout me prouve que c'est fini... Vous vous ennuyez près de moi. Dès que nous sommes seuls, vous cherchez des prétextes pour vous éloigner. Vous ne m'aimez plus.

Il l'entoura de ses bras et la consola doucement.

— Vous êtes une enfant, ma chère Clotilde. Est-ce que je pourrais ne plus vous aimer ?

Malgré tout elle se laissait prendre au son de cette voix caressante, et elle écoutait, avide d'espoir et d'illusion. Un sourire amollit son visage, mais un sourire si triste encore ! Il la supplia :

— Ne soyez pas triste, Clotilde, vous ne devez pas l'être. Vous n'en avez pas le droit.

Elle lui montra ses mains blanches, fines et souples, et dit gravement :

— Tant que ces mains seront mes mains, je serai triste, Maxime.

— Mais pourquoi ?

— Elles ont tué.

Maxime s'écria :

— Taisez-vous, ne pensez pas à cela, le passé est mort, le passé ne compte pas.

Et il baisait ses longues mains pâles, et elle le regardait avec un sourire plus clair comme si chaque baiser eut effacé un peu de l'horrible souvenir.

— Il faut m'aimer, Maxime, il le faut parce qu'aucune femme ne vous aimera comme moi. Pour vous plaire, j'ai agi, non pas même selon vos ordres, mais selon vos désirs secrets. J'ai accompli des actes contre lesquels tous mes instincts et toute ma conscience se révoltaient, mais je n'ai pas pu résister... je ne sais plus ce que je fais... je n'existe plus... je suis vous... Il faut m'aimer, Maxime.

— Je ne vous aime pas parce qu'il le faut, Clotilde, mais pour l'unique raison que je vous aime.

— En êtes-vous sûr ? dit-elle tout heureuse.

— Je suis sûr de moi comme de vous. Seulement, Clotilde, ma vie n'est pas la vôtre, vous le savez. Ma vie est violente et fiévreuse, et je ne puis pas toujours vous consacrer le temps que je voudrais.

Elle s'affola aussitôt.

— Qu'y a-t-il ? un danger nouveau ? Vite, parlez.

— Oh ! rien de grave encore. Pourtant...

— Pourtant ?

— Eh bien, il est sur nos traces.

— Sholmès ?

— Oui. C'est lui qui a lancé Ganimard dans l'affaire du restaurant Hongrois. C'est lui qui a posté, cette nuit, les deux agents de la rue Chalgrin. J'en ai la preuve : Ganimard a fouillé la maison ce matin, et Sholmès l'accompagnait.

— Oh ! Maxime, j'ai peur.

— Il n'y a pas de quoi s'effrayer. Mais j'avoue que la situation est énervante. Que sait-il ? Où se cache-t-il ? Sa force réside dans son isolement. Rien ne peut le trahir.

— Et alors que décidez-vous ?

— L'extrême prudence, Clotilde. Depuis longtemps je suis résolu à changer mon installation et à la transporter là-bas, dans l'asile inviolable que vous savez. L'intervention de Sholmès brusque les choses. Quand un homme comme lui est sur une piste, on doit se dire que fatalement il arrivera au bout de cette piste. Donc, j'ai tout préparé. Après-demain, mercredi, le déménagement aura lieu. À midi, ce sera fini. À deux heures, je pourrai moi-même quitter la place, après avoir enlevé les derniers vestiges de notre installation, ce qui n'est pas une petite affaire. D'ici là...

— D'ici là ?

— Nous ne devons pas nous voir, et personne ne doit vous voir, Clotilde. Ne sortez pas. Je ne crains rien pour moi. Je crains tout dès qu'il s'agit de vous.

Il ajouta pensivement :

— Ah ! Clotilde, pourquoi vous ai-je mêlée à ma vie aventureuse ? J'aurais dû rester le Maxime Bermond que vous avez aimé, il y a cinq ans, et ne pas vous faire connaître... l'autre homme que je suis.

Elle dit très bas :

— J'aime aussi cet autre... et je ne regrette rien.

Il la baisa au front.

— Allons, Clotilde, adieu, je vous verrai mercredi, à deux heures. Mais surtout ne bougez pas, je ne suis pas tranquille avec Sholmès. Je le sens qui rôde dans l'ombre et qui se rapproche de plus en plus...

Ils s'éloignèrent en causant, et Sholmès l'entendît encore qui disait :

— Avez-vous eu le temps de visiter cette armoire ? Il y a probablement des papiers dangereux...

Un moment se passa. Une femme de chambre vint fermer l'électricité. Herlock Sholmès, ne jugeant pas l'heure favorable, s'installa sur une pile d'in-folio, et s'assoupit. Vers minuit il fit jouer le ressort de sa lanterne et recommença ses investigations dans l'armoire de chêne. Ce n'est qu'au matin que, sur la seconde moitié d'un registre, il découvrit le fameux dossier M B.

Il comportait quinze pages. L'une reproduisait la page consacrée à M. Harmingeat de la rue Chalgrin. Une autre détaillait les travaux exécutés pour M. Vatinel, propriétaire, 25, rue Clapeyron. Une autre était réservée au baron d'Hautois, 134, avenue Henri-Martin, une autre au château de Crozon, et les onze autres à différents propriétaires de Paris.

Sholmès copia cette liste de onze noms et de onze adresses, puis il remit les choses en place, ouvrit une fenêtre, et sauta sur la place déserte, en ayant soin de repousser les volets.

L A DAME BLONDE ET HERLOCK SHOLMÈS SE TROUVENT EN PRÉSENCE

Dans sa chambre d'hôtel il alluma sa pipe avec la gravité qu'il apportait à cet acte, et, entouré de nuages de fumée, il étudia les conclusions que l'on pouvait tirer du dossier M B, ou pour mieux dire, du dossier Maxime Bermond, alias Arsène Lupin.

À huit heures, il envoyait à Ganimard ce pneumatique :

« Je passerai sans doute, ce matin, rue Pergolèse et confierai à vos soins une personne dont la capture est de la plus haute importance. En tous cas,

soyez chez vous cette nuit et demain, mercredi, jusqu'à midi, et arrangez-vous pour avoir une trentaine d'hommes à votre disposition... »

Puis il choisit sur le boulevard un fiacre automobile dont le chauffeur lui plut par sa bonne figure réjouie et peu intelligente, et se fit conduire sur la place Malesherbes, cinquante pas plus loin que l'hôtel Destange.

— Mon garçon, fermez votre voiture, dit-il au mécanicien, relevez le col de votre fourrure, car le vent est froid, et attendez patiemment. Dans une heure et demie, vous mettrez votre moteur en marche. Dès que



UNE DEMANDE D'ENTRETIEN

je reviendrai, en route pour la rue Pergolèse.

Il franchit le seuil de l'hôtel et gagna la bibliothèque. M. Destange l'y rejoignit, et ils travaillaient ensemble depuis un long moment lorsque Clotilde entra, dit bonjour à son père, s'assit dans le petit salon et se mit à écrire.

Sholmès attendit, puis, prenant un volume :

— Voici justement un livre que M^{lle} Destange m'a prié de lui remettre dès que je le trouverais.

Il se rendit dans le petit salon et dit à Clotilde :

— Je suis M. Stickmann, le nouveau secrétaire de M. Destange.

— Ah ! fit-elle sans se déranger.

— Oui, et je désirerais vous parler, Mademoiselle.

— Veuillez vous asseoir, Monsieur, j'ai fini.

Elle cacheta sa lettre, repoussa ses papiers, appuya sur la sonnerie d'un téléphone, obtint la communication avec sa couturière, pria celle-ci de hâter l'achèvement d'un manteau de voyage dont elle avait un besoin urgent, et enfin se tournant vers Sholmès :

— Je suis à vous, Monsieur. Mais notre conversation ne peut-elle avoir lieu devant mon père ?

— Non, Mademoiselle, et je vous supplierai même de ne pas hausser la voix. Il est préférable que M. Destange ne nous entende point.

— Pour qui est-ce préférable ?

— Pour vous, Mademoiselle, comme vous allez en juger. Pardonnez-moi si je me trompe sur certains points secondaires ; ce que je garantis, c'est l'exactitude générale des faits que j'expose. Il y a cinq ans, Monsieur votre père a eu l'occasion de rencontrer un M. Maxime Bermond, lequel s'est présenté à lui comme entrepreneur... ou architecte, je ne saurais préciser. Toujours est-il que M. Destange s'est pris d'affection pour ce jeune homme, et comme l'état de sa santé ne lui permettait plus de s'occuper de ses affaires, il confia à M. Bermond l'exécution de quelques commandes qu'il avait acceptées de la part d'anciens clients, et qui semblaient en rapport avec les aptitudes de son collaborateur.

Herlock s'interrompit. Il lui parut que la pâleur de la jeune fille s'était accentuée. Ce fut pourtant avec le plus grand calme qu'elle prononça :

— J'ignore absolument les faits dont vous m'entretenez, Monsieur, et surtout, je ne vois pas en quoi ils peuvent m'intéresser.

— En ceci, Mademoiselle, c'est que M. Maxime Bermond s'appelle de son vrai nom, vous le savez aussi bien que moi, Arsène Lupin.

Elle éclata de rire.

— Pas possible ! Arsène Lupin ?

— Comme j'ai l'honneur de vous le dire, Mademoiselle, et puisque vous refusez de me comprendre à demi-mot, j'ajouterai qu'Arsène Lupin a trouvé ici, pour l'accomplissement de ses projets, une amie, plus qu'une amie, une complice aveugle et... passionnément dévouée.

Elle se leva, et, sans émotion, ou du moins avec si peu d'émotion que Sholmès fut frappé d'une telle maîtrise, elle déclara :

— J'ignore le but de votre conduite, Monsieur, et je veux l'ignorer. Je vous prie donc de ne pas ajouter un mot et de sortir d'ici.

— Je n'ai jamais eu l'intention de vous imposer ma présence indéfiniment, répondit Sholmès, aussi paisible qu'elle. Seulement, j'ai résolu de ne pas sortir seul de cet hôtel.

— Et qui donc vous accompagnera, Monsieur ?

— Vous !

— Moi ?

— Oui, Mademoiselle, nous sortirons ensemble de cet hôtel, et vous me suivrez, sans une protestation, sans un mot.

L E FAUX M. STICKMANN DÉMASQUE SES BATTERIES

Ce qu'il y avait d'étrange dans cette scène, c'était le calme absolu des deux adversaires. Plutôt qu'un duel implacable entre deux

volontés puissantes, on eût dit, à leur attitude, au ton de leurs voix, le débat courtois de deux personnes qui ne sont pas du même avis.

Dans la rotonde, par la baie grande ouverte, on apercevait M. Destange.

Clotilde se rassit en haussant légèrement les épaules. Herlock tira sa montre.

— Il est dix heures et demie. Dans cinq minutes nous partons.

— Sinon ?

— Sinon, je vais trouver M. Destange, et je lui raconte...

— Quoi ?

— La vérité. Je lui raconte la vie mensongère de Maxime Bermond, et je lui raconte la double vie de sa complice.

— De sa complice ?

— Oui, de celle que l'on appelle la Dame blonde, de celle qui fut blonde.

— Et quelles preuves lui donnerez-vous ?

— Je l'emmènerai rue Chalgrin, et je lui montrerai le passage qu'Arsène Lupin, profitant des travaux dont il avait la direction, a fait pratiquer par ses hommes entre le 40 et le 42, le passage qui vous a servi à tous les deux, l'avant-dernière nuit, ainsi que le démontre la trace de vos pas sur la poussière.

— Après ?

— Après, j'emmènerai M. Destange chez M^e Detinan, nous descendrons l'escalier de service par lequel vous êtes descendue avec Arsène Lupin pour échapper à Ganimard. Et nous chercherons tous deux la communication sans doute analogue qui existe avec la maison voisine, maison dont la sortie donne sur le boulevard des Batignolles et non sur la rue Clapeyron.

— Après ?

— Après, j'emmènerai M. Destange au château de Crozon, et il lui sera facile, à lui qui sait le genre de travaux exécutés par Arsène Lupin lors de la restauration de ce château, de découvrir les passages secrets qu'Arsène Lupin a fait pratiquer par ses hommes. Il constatera que ces passages ont permis à la Dame blonde de s'introduire, la nuit, dans la chambre de la comtesse et d'y prendre sur la cheminée le diamant bleu, puis, deux

semaines plus tard, de s'introduire dans la chambre du conseiller Bleichen et de cacher ce diamant bleu au fond d'un flacon... acte assez bizarre, je l'avoue, petite vengeance de femme peut-être, je ne sais, cela n'importe point.

— Après ?

— Après, fit Herlock d'une voix plus grave, j'emmènerai M. Destange au 134 de l'avenue Henri-Martin, et nous chercherons comment le baron d'Hautois...

— Taisez-vous, taisez-vous, balbutia la jeune fille, avec un effroi soudain... je vous défends !... alors vous osez dire que c'est moi... vous m'accusez...

— De crime, non. Vous n'avez pas assassiné le baron d'Hautois. Il était sujet à des accès de folie que, seule, la sœur Auguste pouvait maîtriser. En l'absence de cette personne, il se sera jeté sur vous, et c'est au cours de la lutte, pour défendre votre vie, que vous l'avez frappé. Épouvantée par un tel acte, vous vous êtes enfuie sans même arracher du doigt de votre victime ce diamant bleu que vous étiez venue prendre.

Elle garda longtemps sur son front ses deux mains croisées, puis découvrant son visage douloureux, elle murmura :

— Et c'est tout cela que vous avez l'intention de dire à mon père ?

— Oui, et je lui dirai que j'ai comme témoins M^{lle} Gerbois, qui reconnaîtra la Dame blonde, la sœur Auguste qui reconnaîtra Antoinette Bréhat, la comtesse de Crozon qui reconnaîtra M^{me} de Réal. Voilà ce que je lui dirai.

— Vous n'oserez pas.

Il se leva et fit un pas vers la bibliothèque. Clotilde l'arrêta :

— Un instant, Monsieur.

Elle réfléchit et lui demanda :

— Vous êtes Herlock Sholmès, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Que voulez-vous de moi ?

— Ce que je veux ? J'ai engagé contre Arsène Lupin un duel dont il faut que je sorte vainqueur. Dans l'attente d'un dénouement qui ne saurait tarder beaucoup, j'estime qu'un otage aussi précieux que vous me donne sur mon adversaire un avantage considérable. Donc, vous me suivrez, Mademoiselle, je vous confierai à quelqu'un de mes amis. Dès que mon but sera atteint, vous serez libre.

— C'est tout ?

— C'est tout. Je ne fais pas partie de la police de votre pays, et je ne me sens par conséquent aucun droit... de justicier.

HERLOCK SHOLMÈS S'ASSURE UN OTAGE

Elle semblait résolue. Cependant elle exigea encore un moment de répit. Ses yeux se fermèrent, et Sholmès la regardait, si tranquille, presque indifférente au danger qui la menaçait !

— Et même, songeait l'Anglais, se croît-elle menacée d'un danger ? Mais non, puisque Lupin la protège. Avec Lupin rien ne peut vous atteindre. Lupin est tout puissant, Lupin est infailible.

— Mademoiselle, dit-il, j'ai parlé de cinq minutes, il y en a plus de trente.

— Me permettez-vous de monter dans ma chambre, Monsieur, et d'y prendre mes affaires ?

— Non, répliqua-t-il nettement, craignant qu'elle ne lui échappât.

Elle sourit.

— Vous avez raison... Je sonnerai donc...

On lui apporta son chapeau et son vêtement, et, s'avançant vers son père, elle lui dit :

— Je t'enlève M. Stickmann. Nous allons à la Bibliothèque nationale.

— Tu rentres déjeuner ?

— Peut-être... ou plutôt non... mais ne t'inquiète pas...

Et elle déclara fermement à Sholmès :

— Je vous suis, Monsieur.

Ensemble, comme il l'avait prédit, tous deux quittèrent l'hôtel.

U NE EXCURSION EN AUTOMOBILE

Sur la place, l'automobile stationnait, tournée dans le sens opposé. On voyait le dos du mécanicien et sa casquette que recouvrait presque le col de sa fourrure. En approchant Sholmès entendit le ronflement du moteur. Il ouvrit la portière, pria Clotilde de monter et s'assit auprès d'elle.

La voiture démarra brusquement, gagna les boulevards extérieurs, l'avenue Hoche, l'avenue de la Grande-Armée.

Herlock, pensif, continuait ses plans.

— Ganimard est chez lui... je laisse la jeune fille entre ses mains... Lui dirai-je qui est cette jeune fille ? Non, il la mènerait droit au Dépôt, ce qui dérangerait tout. Une fois seul, je consulte la liste du dossier M B et je me mets en chasse. Et cette nuit, ou demain matin au plus tard, je vais trouver Ganimard comme il est convenu, et je lui livre Arsène Lupin et sa bande... Mais quel drôle de chemin nous prenons...

À ce moment, on sortait de Paris par la porte de Neuilly. Que diable ! pourtant, la rue Pergolèse n'était pas en dehors des fortifications.

Sholmès baissa la glace.

— Dites donc, chauffeur, vous vous trompez... rue Pergolèse !...

L'homme ne répondit pas. Il répéta, d'un ton plus élevé :

— Je vous dis d'aller rue Pergolèse.

L'homme ne répondit point. Une inquiétude effleura l'Anglais. Il regarda Clotilde : un sourire indéfinissable plissait les lèvres de la jeune fille.

Alors, il examina plus attentivement l'homme qui se trouvait sur le siège. Les épaules étaient plus minces, l'attitude plus dégagée... Une sueur froide

le couvrit, ses mains se crispèrent, tandis que la plus effroyable conviction s'imposait à son esprit : cet homme c'était Arsène Lupin.

— Eh bien. M. Sholmès, que dites-vous de cette petite promenade ?

— Délicieuse, cher Monsieur, absolument délicieuse, riposta Sholmès.

Jamais peut-être il ne lui fallut faire sur lui-même un effort plus terrible que pour articuler ces paroles sans un frémissement dans la voix, sans rien qui pût indiquer le déchaînement de tout son être. Mais aussitôt, par une sorte de réaction formidable, un flot de rage et de haine brisa les digues, emporta sa volonté, et d'un geste brusque tirant son revolver, il le braqua sur M^{lle} Destange.

— À la minute même, à la seconde, arrêtez. Lupin, ou je fais feu sur Mademoiselle.

— Je vous recommande de viser la joue si vous voulez atteindre la tempe, répondit Lupin sans tourner la tête.

Clotilde prononça :

— Maxime, n'allez pas trop vite, le pavé est glissant, et je suis très peureuse.

Elle souriait toujours, les yeux fixés aux pavés, dont la route se hérissait devant la voiture.

— Qu'il arrête, qu'il arrête donc ! lui dit Sholmès, fou de colère, vous voyez bien que je suis capable de tout.

Le canon du revolver frôla les boucles de cheveux.

Elle murmura :

— Ce Maxime est d'une imprudence ! À ce train-là nous sommes sûrs de déraiper.

Sholmès remit l'arme dans sa poche et saisit la poignée de la portière, prêt à s'élancer, malgré l'absurdité d'un pareil acte.

Clotilde lui dit :

— Prenez garde. Monsieur, il y a une automobile derrière nous.

Il se pencha. Une voiture les suivait en effet, énorme, farouche d'aspect avec sa proue aiguë, couleur de sang, et les quatre hommes en peau de bête

qui la montaient.

— Allons, pensa-t-il, je suis bien gardé, attendons.

Il croisa ses bras sur sa poitrine, et, tandis que l'on traversait la Seine et que l'on brillait Suresnes, Rueil, Chatou, immobile, résigné, il se demandait par quel miracle Arsène Lupin s'était substitué au chauffeur. Il n'admettait pas que le brave garçon qu'il avait choisi le matin sur le boulevard pût être un complice placé là d'avance. Il fallait pourtant bien qu'Arsène Lupin eût été prévenu, et il ne pouvait l'avoir été qu'après le moment où, lui, Sholmès, avait menacé Clotilde, puisque personne, auparavant, ne soupçonnait son projet. Or, depuis ce moment, Clotilde et lui, ne s'étaient point quittés.

Un souvenir le frappa : la communication téléphonique demandée par la jeune fille, sa conversation avec la couturière.

Et tout de suite il comprit. Avant même qu'il eût parlé, à la seule annonce de l'entretien qu'il sollicitait comme nouveau secrétaire de M. Destange, elle avait flairé le péril, deviné le nom et le but du visiteur, et, froidement, naturellement, comme si elle accomplissait bien en réalité l'acte qu'elle semblait accomplir, elle avait appelé Lupin à son secours, sous le couvert d'un fournisseur, et en se servant de formules convenues entre eux.

Comment Arsène Lupin était venu, comment cette automobile dont le moteur trépidait lui avait paru suspecte, comment il avait soudoyé le mécanicien, tout cela importait peu. Ce qui passionnait Sholmès au point d'apaiser sa fureur, c'était l'évocation de cet instant, où une simple femme, une amoureuse il est vrai, domptant ses nerfs, écrasant son instinct, immobilisant les traits de son visage, soumettant l'expression de ses yeux, avait donné le change au vieux Herlock Sholmès.

Que faire contre un homme servi par de tels auxiliaires, et, qui par le seul ascendant de son autorité, insufflait à une femme de telles provisions d'audace et d'énergie ?

On franchit la Seine et l'on escalada la côte de Saint-Germain, mais à cinq cents mètres au delà de cette ville, le fiacre ralentit. L'autre voiture vint à sa hauteur, et toutes deux ensemble s'arrêtèrent. Il n'y avait personne aux alentours.

— Monsieur Sholmès, dit Lupin, ayez l'obligeance de changer d'automobile. La nôtre est vraiment ridicule de lenteur.

— Comment donc, s'écria Sholmès, d'autant plus empressé qu'il n'avait pas le choix.

— Vous me permettrez aussi de vous prêter cette fourrure, car nous irons assez vite, et de vous offrir ces deux sandwiches... Si, si, acceptez, qui sait quand vous dînerez ?

Les quatre hommes étaient descendus. L'un d'eux s'approcha, et comme il avait retiré les lunettes qui le masquaient, Sholmès reconnut le Monsieur en redingote du restaurant Hongrois. Lupin lui dit :

— Vous reconduirez ce fiacre au chauffeur. Il attend dans le premier débit de vins à droite de la rue Legendre. Vous lui ferez le second versement de mille francs promis. Ah ! j'oubliais, veuillez donner vos lunettes à M. Sholmès.

Il s'entretint avec M^{lle} Destange, puis s'installa au volant et partit, Sholmès à ses côtés, et derrière lui, un de ses hommes.

Lupin n'avait pas exagéré en disant qu'on irait « assez vite ». Dès le début ce fut une allure vertigineuse. L'horizon venait à leur rencontre, comme attiré par une force mystérieuse, et il disparaissait à l'instant comme absorbé par un abîme vers lequel d'autres choses aussitôt, arbres, maisons, plaines et forêts, se précipitaient avec la hôte tumultueuse d'un torrent qui sent l'approche du gouffre.

Sholmès et Lupin n'échangeaient pas une parole. Au-dessus de leurs têtes, les feuilles des peupliers faisaient un grand bruit de vagues, bien rythmé par l'espacement régulier des arbres. Et des villes s'évanouirent : Mantes, Vernon, Gaillon. D'une colline à l'autre, de Bon-Secours à Canteleu, Rouen, sa banlieue, son port, ses kilomètres de quais, Rouen ne sembla que la rue d'une bourgade. Et ce fut Duclair, Caudebec, le pays de Caux dont ils effleurèrent les ondulations de leur vol puissant, et Lillebonne, et Quillebeuf. Et voilà qu'ils se trouvèrent soudain au bord de la Seine, à l'extrémité d'un petit quai, au bord duquel s'allongeait un yacht, sobre et robuste de lignes, et dont la cheminée lançait des volutes de fumée noire.

H

ERLOCK SHOLMÈS VOGUE MALGRÉ LUI VERS L'ANGLETERRE

La voiture stoppa. En deux heures, ils avaient parcouru plus de quarante lieues.

Un homme s'avança en vareuse bleue, la casquette galonnée d'or, et salua.

— Parfait, capitaine ! s'écria Lupin. Vous avez reçu la dépêche ?

— Je l'ai reçue.

— *L'Hirondelle* est prête ?

— *L'Hirondelle* est prête.

— En ce cas, Monsieur Sholmès ?

L'Anglais regarda autour de lui, vit un groupe de personnes à la terrasse d'un café, un autre plus près, hésita un instant, puis, comprenant qu'avant toute intervention, il serait happé, embarqué, expédié a fond de cale, il traversa la passerelle et suivit Lupin dans la cabine du capitaine.

Lupin referma la porte et, sans préambule, presque brutalement, il dit à Sholmès :

— Que savez-vous au juste ?

— Tout.

— Tout ? précisez.

Il n'y avait plus dans l'intonation de sa voix cette politesse un peu ironique qu'il affectait à l'égard de l'Anglais.

Ils se mesurèrent du regard, ennemis maintenant, ennemis déclarés et frémissants. Un peu énervé, Lupin reprit :

— Voilà plusieurs fois, Monsieur, que je vous rencontre sur mon chemin. C'est autant de fois de trop, et j'en ai assez de perdre mon temps à déjouer les pièges que vous me tendez. Je vous préviens donc que ma conduite avec vous dépendra de votre réponse. Que savez-vous au juste ?

— Tout, Monsieur, je vous le répète.

Arsène Lupin se contint et d'un ton saccadé.

— Je vais vous le dire, moi, ce que vous savez. Vous savez que sous le nom de Maxime Bermond, j'ai... *retouché* quinze maisons construites par M. Destange.

— Oui.

— Sur ces quinze maisons, vous en connaissez quatre.

— Oui.

— Et vous avez la liste des onze autres.

— Oui.

— Vous avez pris cette liste chez M. Destange, cette nuit sans doute.

— Oui.

— Et comme vous supposez que, parmi ces onze immeubles, il y en a fatalement un que j'ai gardé pour moi, pour mes besoins et pour ceux de mes amis, vous avez confié à Ganimard le soin de se mettre en campagne et de découvrir ma retraite.

— Non.

— Ce qui signifie ?

— Ce qui signifie que j'agis seul, et que j'allais me mettre, seul, en campagne.

— Alors, je n'ai rien à craindre, puisque vous êtes entre mes mains.

— Vous n'avez rien à craindre tant que je serai entre vos mains.

— C'est-à-dire que vous n'y resterez pas ?

— Non.

— Vous y resterez du moins le nombre d'heures que j'estime nécessaire à ma sécurité.

— Non.

— Nous verrons bien.

Lupin ouvrit la porte, appela le capitaine et deux matelots, puis se retournant vers Sholmès :

— Monsieur, donnez-moi votre parole d'honneur de ne pas chercher à vous échapper de ce bateau avant d'être dans les eaux anglaises.

— Je vous donne ma parole d'honneur de chercher par tous les moyens à m'échapper, repartit Sholmès, indomptable.

Sur un signe de Lupin, les deux matelots saisirent l'Anglais, et après l'avoir fouillé lui ficelèrent les jambes et l'attachèrent à la couchette du capitaine.

— Assez ! ordonna Lupin. En vérité, il faut votre obstination, Monsieur, et la gravité exceptionnelle des circonstances, pour que j'ose me permettre...

Les matelots se retirèrent. Lupin dit au capitaine :

— Capitaine, un homme d'équipage restera ici, à la disposition de M. Sholmès, et vous-même lui tiendrez compagnie autant que possible. Qu'on ait pour lui tous les égards. Ce n'est pas un prisonnier, mais un hôte. Quelle heure est-il à votre montre, capitaine ?

— Deux heures cinq.

Lupin consulta sa montre, puis une pendule accrochée à la cloison de la cabine.

— Deux heures cinq ?... nous sommes d'accord. Combien de temps vous faut-il pour aller à Southampton ?

— Neuf heures, sans nous presser.

— Vous en mettrez onze. Il ne faut pas que vous touchiez terre avant le départ du paquebot qui laisse Southampton à minuit et qui arrive au Hâvre à huit heures du matin. Vous entendez, n'est-ce pas, capitaine ? Il ne faut pas que vous arriviez à Southampton avant une heure du matin.

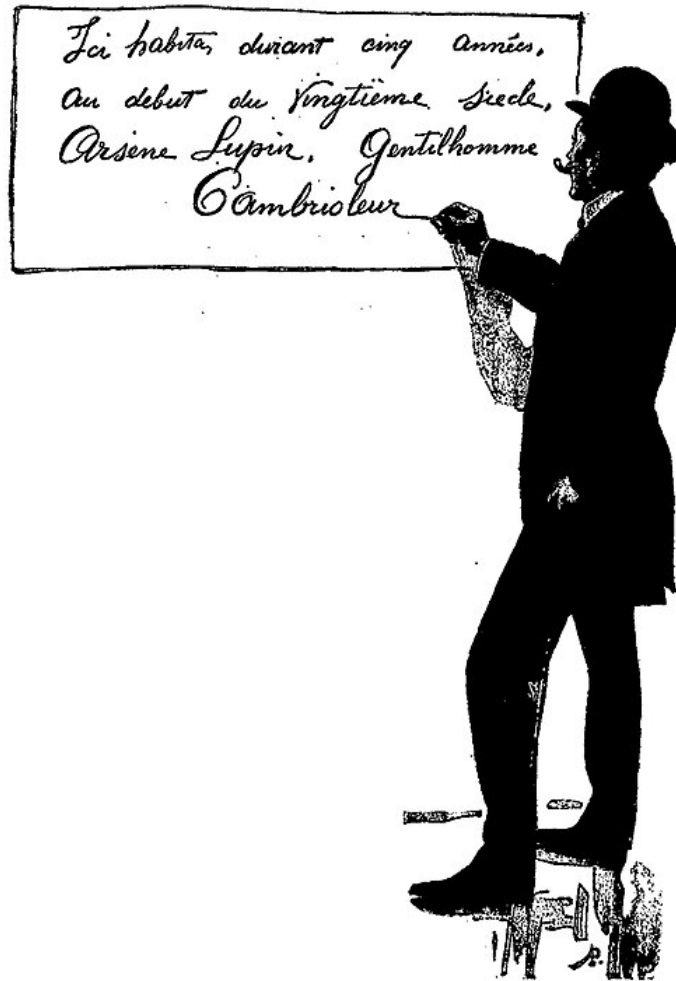
— C'est compris.

Quelques minutes plus tard Sholmès entendit l'automobile qui s'éloignait et sentit que l'*Hirondelle* démarrait.

Vers trois heures on avait franchi l'estuaire de la Seine et l'on entra en pleine mer. À ce moment, étendu sur la couchette où il était lié, Herlock Sholmès dormait profondément.

Le lendemain matin, dixième et dernier jour de la guerre engagée par les deux grands rivaux, l'*Écho de France* publiait cet entrefilet :

« Hier, un décret d'expulsion a été pris par Arsène Lupin contre Herlock Sholmès, détective anglais. Signifié à midi, le décret était exécuté le jour même. À une heure du matin, Sholmès a été débarqué à Southampton. »



ARSÈNE LUPIN ET L'HISTOIRE

Les Nouvelles Aventures d'Arsène Lupin
par Maurice LEBLANC

LA DAME BLONDE

VI. — LA SECONDE ARRESTATION D'ARSÈNE LUPIN

DÈS huit heures du matin, douze voitures de déménagement encombrèrent la rue Crevaux, entre l'avenue du Bois de Boulogne et l'avenue Bugeaud. M. Félix Davey quittait l'appartement qu'il occupait au quatrième étage du n° 8. Et M. Dubreuil, expert, qui avait réuni en un seul appartement le cinquième étage de la même maison et le cinquième étage des deux maisons contiguës, expédiait le même jour — pure coïncidence, puisque ces messieurs ne se connaissaient pas — les collections de meubles pour lesquelles tant de correspondants étrangers lui rendaient quotidiennement visite.

Détails qui furent remarqués dans le quartier, mais dont on ne parla que plus tard : aucune des douze voitures ne portait le nom et l'adresse du déménageur, et aucun des hommes qui les accompagnaient ne s'attarda dans les débits avoisinants. Ils travaillèrent si bien qu'à onze heures tout était fini. Il ne restait plus rien que ces monceaux de papiers et de chiffons qu'on laisse derrière soi, aux coins des chambres vides.

M. Félix Davey s'en alla déjeuner tranquillement près de la Porte-Dauphine, au Pavillon Chinois ; puis il retourna rue Crevaux et dit à la concierge :

— Je jette un coup d'œil là-haut, et je vous rends les clefs.

Il termina son inspection par la pièce qui lui servait de cabinet de travail. Là, il saisit l'extrémité d'un tuyau de gaz dont le coude était articulé, et qui pendait le long de la cheminée, enleva le bouchon de cuivre qui le fermait, adapta un petit appareil en forme de cornet, et souffla.

Un léger coup de sifflet lui répondit. Portant le tuyau à sa bouche, il murmura :

— Personne ?

— Personne.

— Je peux monter ?

— Oui.

Il fit pivoter sur elle-même une des moulures de marbre de la cheminée. Le marbre entier se déplaça, et la glace qui le surmontait s'abattit,

démasquant une ouverture béante où reposaient les premières marches d'un escalier construit dans le corps même de la cheminée, tout cela bien propre, en fonte soigneusement astiquée et en carreaux de porcelaine blanche.

Il monta. Au cinquième étage, même orifice au-dessus de la cheminée. M. Dubreuil attendait. Tous deux continuèrent jusqu'à l'étage des domestiques et débouchèrent dans une mansarde où se trouvaient trois individus dont l'un regardait par la fenêtre.

— Rien de nouveau ?

— Rien, patron.

— La rue est calme ?

— Absolument.

— Encore dix minutes et je pars définitivement... D'ici là, au moindre mouvement suspect dans la rue, avertissez-moi.

— J'ai toujours le doigt sur la sonnerie d'alarme, patron.

— À merveille.

Ces deux messieurs redescendirent par le même chemin. Rentré dans son appartement, M. Davey rajusta la moulure de marbre, et, tout joyeux, il s'écria en riant :

— Je voudrais voir la tête de ceux qui découvriront tous ces admirables trucs, timbres d'avertissement, réseau de fils électriques et de tuyaux acoustiques, passages invisibles, lames de parquets qui glissent, escaliers dérobés... Une vraie machination pour féerie !

— Quelle réclame pour Arsène Lupin !

— Une réclame dont on se serait bien passé. Dommage de quitter une pareille installation. Peste soit du Sholmès !

— Toujours pas revenu, le Sholmès ?

— Et comment ? De Southampton, un seul paquebot, celui de minuit. Du Havre, un seul train, celui de huit heures du matin qui arrive à onze heures onze. Du moment qu'il n'a pas pris le paquebot de minuit — et il ne l'a pas pris, les instructions données au capitaine étant formelles — il ne pourra être en France que ce soir, via Newhaven et Dieppe.

— S'il revient !

— Sholmès n'abandonne jamais la partie. Il reviendra, mais trop tard. Nous serons loin.

— Et M^{lle} Destange ?

— Je dois la retrouver dans une heure.

— Chez elle ?

— Oh ! non, elle ne rentrera chez elle que dans quelques jours, après la tourmente... Mais, vous, Dubreuil, il faut partir. L'embarquement de tous nos colis sera long, et votre présence est nécessaire.

Dubreuil se retira. Félix Davey fit un dernier tour, ramassa deux ou trois lettres déchirées, puis, apercevant un morceau de craie, il le prit, dessina sur le papier sombre de la salle à manger un grand cadre et inscrivit, ainsi que l'on fait sur une plaque commémorative :

« Ici habita, durant cinq années, au début du vingtième siècle, Arsène Lupin, gentilhomme-cambrioleur. »

Cette petite plaisanterie parut lui causer une vive satisfaction. Il la contempla en sifflotant un air d'allégresse, et s'écria :

— Maintenant que je suis en règle avec les historiens des générations futures, filons. Adieu, royaume d'Arsène Lupin ! Adieu les cinquante-cinq pièces des six appartements sur lesquels je régnais ! Adieu, ma chambrette, mon austère chambrette !

U N VISITEUR QUE LUPIN N'ATTENDAIT PAS

Une sonnerie coupa net son accès de lyrisme, une sonnerie aiguë, rapide et stridente, qui s'interrompit deux fois, reprit deux fois et cessa. C'était la sonnerie d'alarme.

Qu'y avait-il donc ? Quel danger imprévu ? Ganimard ? Mais non...

Il fut sur le point de regagner son bureau et de s'enfuir. Mais d'abord il se dirigea du côté de la fenêtre. Personne dans la rue. L'ennemi serait-il donc déjà dans la maison ? Il écouta et crut discerner des rumeurs confuses. Sans

plus hésiter, il courut jusqu'à son cabinet de travail, et comme il franchissait le seuil, il distingua le bruit d'une clef que l'on cherchait à introduire dans la porte du vestibule.

— Diable, murmura-t-il, il n'est que temps. La maison est peut-être cernée... L'escalier de service, impossible ! Heureusement que la cheminée...

Il poussa vivement la moulure : elle ne bougea pas. Il fit un effort plus violent : elle ne bougea pas.

Au même moment il eut l'impression que la porte s'ouvrait là-bas et que des pas résonnaient.

— Sacré nom, jura-t-il, je suis perdu si ce fichu mécanisme...

Ses doigts se convulsèrent autour de la moulure, de tout son poids il pesa. Rien ne bougea. Rien ! Par une malechance incroyable, par une méchanceté vraiment effarante du destin, le mécanisme, qui fonctionnait encore un instant auparavant, ne fonctionnait plus.

Il s'acharna, se crispa. Le bloc de marbre demeurait inerte, immuable. Malédiction ! Était-il admissible que cet obstacle stupide lui barrât le chemin ? Il frappa le marbre, il le frappa à coups de poing rageurs, il le martela, il l'injuria...

— Eh bien, quoi, M. Lupin, il y a donc quelque chose qui ne marche pas comme il vous plaît ?

Lupin se retourna, secoué d'épouvante, Herlock Sholmès était devant lui.

Herlock Sholmès ! Il le regarda en clignant des yeux, comme gêné par une vision cruelle. Herlock Sholmès à Paris ! Herlock Sholmès qu'il avait expédié la veille en Angleterre ainsi qu'un colis dangereux, et qui se dressait en face de lui, victorieux et libre ! Ah ! pour que cet impossible miracle se fût réalisé malgré la volonté d'Arsène Lupin, il fallait un bouleversement des lois naturelles, le triomphe de tout ce qui est illogique et anormal ! Herlock Sholmès en face de lui !

Et l'Anglais prononça, ironique à son tour, et plein de cette politesse dédaigneuse avec laquelle son adversaire l'avait si souvent cinglé :

— M. Lupin, je vous avertis qu'à partir de cette minute, je ne penserai plus jamais à la nuit que vous m'avez fait passer dans l'hôtel du baron

d'Hautois, plus jamais aux mésaventures de mon ami Wilson, et plus jamais à mon enlèvement en automobile. Cette minute efface tout. Je suis payé.

Lupin garda le silence, l'Anglais reprit :

— N'est-ce pas votre avis ?

Il avait l'air d'insister comme s'il eût réclamé un acquiescement, une sorte de quittance à l'égard du passé.

Après un instant de réflexion, durant lequel l'Anglais se sentit pénétré, scruté jusqu'au plus profond de son âme, Lupin déclara :

— Je suppose, Monsieur, que votre conduite actuelle s'appuie sur des motifs sérieux ?

— Extrêmement sérieux.

— Le fait d'avoir échappé à mon capitaine et à mes matelots n'est qu'un incident secondaire de notre lutte. Mais le fait d'être ici, devant moi, seul, vous entendez, seul en face d'Arsène Lupin, me donne à croire que votre revanche est aussi complète que possible.

— Aussi complète que possible.

— Cette maison ?

— Cernée.

— Les deux maisons voisines ?

— Cernées.

— L'appartement au-dessus de celui-ci ?

— Les trois appartements du cinquième que M. Dubreuil occupait, cernés.

— De sorte que...

— De sorte que vous êtes pris, M. Lupin, irrémédiablement pris.

Les mêmes sentiments qui avaient agité Sholmès au cours de sa promenade en automobile, Lupin les éprouva, la même fureur concentrée, la même révolte — mais aussi, en fin de compte, la même loyauté le courba sous la force des choses. Tous deux également puissants, ils devaient pareillement accepter la défaite comme un mal provisoire auquel on doit se résigner.

L ES AFFAIRES SONT LES AFFAIRES

— Nous sommes quittes, Monsieur, dit-il nettement.

L'Anglais sembla ravi de cet aveu. Ils se turent. Puis Lupin reprit, déjà maître de lui et souriant :

— Et je n'en suis pas fâché. Cela devenait fastidieux de gagner à tous coups.

Il s'approcha de l'Anglais.

— Et maintenant, qu'attendez-vous ?

— Ce que j'attends ?

— Oui, Ganimard est là, avec ses hommes. Pourquoi n'entre-t-il pas ?

— Je l'ai prié de ne pas entrer.

— Et il a consenti ?

— Je n'ai requis ses services qu'à la condition formelle qu'il se laisserait guider par moi. D'ailleurs il croit que M. Félix Davey n'est qu'un complice de Lupin.

— Alors je répète ma question sous une autre forme. Pourquoi êtes-vous entré seul ?

— J'ai voulu d'abord vous parler.

— Ah ! Ah ! vous avez à me parler.

Cette idée sembla plaire singulièrement à Lupin. Il y a telles circonstances où l'on préfère de beaucoup les paroles aux actes.

— M. Sholmès, je regrette de n'avoir point de fauteuil à vous offrir. Cette vieille caisse à moitié brisée vous agréait-elle ?

— Non, inutile. En quelques mots, voici. Je serai bref. Le but de mon séjour en France n'était pas votre arrestation. Si j'ai été amené à vous poursuivre, c'est qu'aucun autre moyen ne se présentait d'arriver à mon véritable but.

— Qui était ?

— De retrouver le diamant bleu.

— Le diamant bleu !

— Celui qu'on a découvert dans le flacon du conseiller Bleichen n'était pas le vrai. Le vrai, vous l'avez.

— Il se pourrait.

— Or ce diamant, il me le faut. Je l'ai promis à la comtesse de Crozon. Je l'aurai.

— Comment l'aurez-vous, puisqu'il est en ma possession ?

— Je l'aurai précisément *parce qu'il* est en votre possession.

— Je vous le rendrai donc ?

— Oui.

— Volontairement ?

— Je vous l'achète.

Lupin éclata de rire.

— Vous êtes bien de votre pays. Vous traitez ça comme une affaire.

— C'est une affaire.

— Et que m'offrez-vous ?

— La liberté de M^{lle} Destange.

— Sa liberté ? Mais je ne sache pas qu'elle soit en état d'arrestation.

— Je fournirai à M. Ganimard les indications nécessaires. Privée de votre protection, elle sera prise, elle aussi.

Lupin s'esclaffa de nouveau.

— Cher Monsieur, vous m'offrez ce que vous n'avez pas. M^{lle} Destange est en sûreté et ne craint rien. Je demande autre chose.

L'Anglais hésita, visiblement embarrassé, un peu de rouge aux pommettes. Puis, brusquement, il mit la main sur l'épaule de son adversaire :

— Et si je vous proposais...

— Ma liberté ?

— Non... mais enfin je puis sortir de cette pièce, me concerter avec M. Ganimard...

— Et me laisser réfléchir ?

— Oui.

— Eh ! mon Dieu, à quoi cela me servira-t-il ! Ce satané mécanisme ne fonctionne plus, dit Lupin en poussant avec colère la moulure de la cheminée.

Il étouffa un cri de stupéfaction : cette fois, caprice des choses, retour inespéré de la chance, le bloc de marbre avait bougé sous ses doigts.



L'ARRESTATION D'ARSÈNE LUPIN

Il marcha de droite et de gauche, comme s'il méditait sa réponse. Puis, à son tour, il posa sa main sur l'épaule de l'Anglais.

— Tout bien pesé, M. Sholmès, j'aime mieux faire mes petites affaires seul.

— Cependant...

— Non, je n'ai besoin de personne.

— Quand Ganimard vous tiendra, ce sera fini. On ne vous lâchera pas.

— Nous verrons bien.

— Et alors ?

— Alors je garde le diamant bleu.

Sholmès tira sa montre.

— Il est trois heures moins dix. À trois heures j'appelle Ganimard.

— Nous avons donc dix minutes devant nous pour nous amuser. Profitons-en, M. Sholmès, et dites-moi comment vous vous êtes procuré mon adresse et le nom de M. Félix Davey.

Tout en surveillant attentivement Lupin dont la bonne humeur l'inquiétait, Sholmès se prêta volontiers à cette petite explication et repartit :

— Votre adresse ? c'est la Dame blonde.

— Clotilde !

— Rappelez-vous... hier matin... quand j'ai voulu l'enlever en automobile, elle a téléphoné à sa couturière.

— En effet.

— Eh bien, j'ai compris plus tard que la couturière, c'était vous. Et, dans le bateau, cette nuit, j'ai fini par retrouver au fond de ma mémoire, les deux derniers chiffres de votre numéro de téléphone... 04. De la sorte, possédant la liste de vos maisons « retouchées », il m'a été facile, dès mon arrivée à Paris, ce matin, à onze heures, de chercher et de découvrir le nom et l'adresse de M. Félix Davey.

— Admirable ! de premier ordre ! Mais ce que je ne saisis pas, c'est que vous ayez pris le train du Havre. Comment avez-vous fait pour vous évader

de l'*Hirondelle* ?

— Je ne me suis pas évadé.

— Cependant...

— Vous aviez donné l'ordre au capitaine de n'arriver à Southampton qu'à une heure du matin. On m'a débarqué à minuit. J'ai donc pu prendre le paquebot du Havre.

— Le capitaine m'aurait trahi ? C'est inadmissible.

— Il ne vous a pas trahi.

— Alors ?

— C'est sa montre.

— Sa montre ?

— Oui, sa montre que j'ai avancée d'une heure.

— Comment ?

— Comme on avance une montre, en tournant le remontoir. Nous causions, assis l'un près de l'autre, je lui racontais des histoires qui l'intéressaient... Ma foi, il ne s'est aperçu de rien.

— Bravo, bravo, le tour est joli, je le retiens. Mais la pendule, qui était accrochée à la cloison de sa cabine ?

— Ah ! la pendule, c'était plus difficile, car j'avais les jambes liées, mais le matelot qui me gardait pendant les absences du capitaine a bien voulu donner un coup de pousse aux aiguilles.

— Lui ? allons donc ! il a consenti ?...

— Oh ! il ignorait l'importance de son acte ! Je lui ai dit qu'il me fallait à tout prix prendre le premier train pour Londres, et... il s'est laissé convaincre...

— Moyennant...

— Moyennant un petit cadeau, que l'excellent homme d'ailleurs a l'intention de vous transmettre loyalement.

— Quel cadeau ?

— Presque rien.

— Mais encore ?

— Le diamant bleu.

— Le diamant bleu !

— Oui, le faux, celui que vous avez substitué au diamant de la comtesse, et qu'elle m'a confié...

Ce fut une explosion de rire, soudaine et tumultueuse. Lupin se pâmait, les yeux mouillés de larmes.

— Dieu, que c'est drôle ! Mon faux diamant repassé au matelot ! Et la montre du capitaine ! Et les aiguilles de la pendule...

Jamais encore Sholmès n'avait senti la lutte aussi violente entre Lupin et lui. Avec son instinct prodigieux, il devinait, sous cette gaîté excessive, une concentration de pensée formidable, comme un ramassement de toutes les facultés.

Peu à peu Lupin s'était rapproché. L'Anglais recula et, distraitemment, glissa les doigts dans la poche de son gousset.

— Il est trois heures, M. Lupin.

— Trois heures déjà ? Quel dommage !... On s'amusait tellement !...

— J'attends votre réponse.

— Ma réponse ? Mon Dieu ! que vous êtes exigeant ! Alors c'est la fin de la partie que nous jouons. Et comme enjeu, ma liberté !

— Ou le diamant bleu.

— Soit... Jouez le premier. Que faites-vous ?

— Je marque le roi, dit Sholmès, en jetant un coup de revolver.

— Et moi le *point*, riposta Arsène en lançant son poing vers l'Anglais.

Sholmès avait tiré en l'air, pour appeler Ganimard, dont l'intervention lui semblait urgente. Mais le poing d'Arsène jaillit droit à l'estomac de Sholmès qui pâlit et chancela. D'un bond Lupin sauta jusqu'à la cheminée, et déjà la plaque de marbre s'ébranlait... Trop tard ! La porte s'ouvrit.

L E TÉLÉPHONE EST UNE INVENTION MERVEILLEUSE... MAIS QUE LUPIN ENVOIE À TOUS LES DIABLES

— Rendez-vous, Lupin. Sinon...

Ganimard, posté sans doute plus près que Lupin n'avait cru, Ganimard était là, le revolver braqué sur lui. Et derrière Ganimard, dix hommes, vingt hommes se bousculaient, de ces gaillards solides et sans scrupules, qui l'eussent abattu comme un chien au moindre signe de résistance.

Il fit un geste, très calme.

— Bas les pattes ! je me rends.

Et il croisa ses bras sur sa poitrine.

Il y eut comme une stupeur. Dans la pièce dégarnie de ses meubles et de ses tentures, les paroles d'Arsène Lupin se prolongeaient ainsi qu'un écho. « Je me rends ! » Paroles incroyables ! On s'attendait à ce qu'il s'évanouît soudain par une trappe, ou qu'un pan de mur s'écroulât devant lui et le dérobat une fois de plus à ses agresseurs. Et il se rendait !

Ganimard s'avança, et, très ému, avec toute la gravité que comportait un tel acte, lentement, il étendit la main sur son adversaire, et il eut la jouissance infinie de prononcer :

— Je vous arrête, Lupin.

— Brrrr, frissonna Lupin, vous m'impressionnez, mon bon Ganimard. Quelle mine lugubre ! On dirait que vous parlez sur la tombe d'un ami. Voyons, ne prenez pas ces airs d'enterrement.

— Je vous arrête.

— Et ça vous épate ? Au nom de la loi dont il est le fidèle exécuter, Ganimard, inspecteur principal, arrête le méchant Lupin. Minute historique, et dont vous saisissez toute l'importance... Et c'est la seconde fois que pareil fait se produit. Bravo, Ganimard, vous irez loin dans la carrière !

Et il offrit ses poignets au cabriolet d'acier... Ce fut un événement qui s'accomplit d'une manière un peu solennelle. Les agents, malgré leur brusquerie ordinaire et l'âpreté de leur ressentiment contre Lupin, agissaient avec réserve, étonnés qu'il leur fût permis de toucher à cet être intangible.

— Mon pauvre Lupin, soupira-t-il, que diraient tes amis du noble faubourg s'ils te voyaient humilié de la sorte !

Il écarta les poignets avec un effort progressif et continu de tous ses muscles. Les veines de son front se gonflèrent.

— Allons-y, fit-il.

La chaîne sauta, brisée.

— Une autre, camarades, celle-ci ne vaut rien.

On lui en passa deux. Il approuva :

— À la bonne heure ! vous ne sauriez prendre trop de précautions.

Puis, comptant les agents :

— Combien êtes-vous, mes amis ? Vingt-cinq ? Trente ? C'est beaucoup... rien à faire. Ah ! si vous n'aviez été que quinze !

Il avait vraiment de l'allure, une allure de grand acteur qui joue son rôle d'instinct et de verve, avec impertinence et légèreté. Sholmès le regardait, comme on regarde un beau spectacle dont on sait apprécier toutes les beautés et toutes les nuances.

— Eh bien, maître, lui dit Lupin, voilà votre œuvre. Grâce à vous, Lupin va pourrir sur la paille humide des cachots. Avouez que votre conscience n'est pas absolument tranquille, et que le remords vous ronge ?

Malgré lui l'Anglais haussa les épaules, avec l'air de dire : « Il ne tenait qu'à vous... »

— Jamais ! jamais ! s'écria Lupin... Le diamant bleu ? Ah ! non, il m'a coûté trop de peine déjà. J'y tiens. Lors de la première visite que j'aurai l'honneur de vous faire à Londres, le mois prochain sans doute, je vous dirai les raisons...

Il tressaillit. Au plafond, soudain, résonnait un timbre. Et ce n'était plus la sonnerie d'alarme, mais l'appel du téléphone dont les fils aboutissaient à son bureau, entre les deux fenêtres, et dont l'appareil n'avait pas été enlevé.

Le téléphone ! Ah ! qui donc allait tomber dans le piège que tendait un abominable hasard ! Arsène Lupin eut un mouvement de rage vers l'appareil, comme s'il avait voulu le briser, le réduire en miettes, et, par là

même, étouffer la voix mystérieuse qui demandait à lui parler. Mais Ganimard décrocha le récepteur et se pencha.

— Allô... allô... le numéro 325-04... oui, c'est ici. — Bien, j'attends.

Vivement, avec autorité, Sholmès l'écarta, saisit l'autre récepteur et appliqua son mouchoir sur la plaque pour rendre plus indistinct le son de sa voix.

À ce moment il leva les yeux sur Lupin. Et le regard qu'ils échangèrent leur prouva que la même pensée les avait frappés tous deux, et que tous deux ils prévoyaient jusqu'aux dernières conséquences de cette hypothèse possible, probable, presque certaine : c'était la Dame blonde qui téléphonait. Elle croyait téléphoner à Félix Davey, ou plutôt à Maxime Bermond, et c'est à Sholmès qu'elle allait se confier !

Et l'Anglais scanda : Allô !... allô !...

Un silence, et Sholmès :

— Oui, c'est moi, Maxime.

Tout de suite le drame se dessinait, avec une précision tragique. Lupin, l'indomptable et railleur Lupin, ne songeait même pas à cacher son anxiété, et, la figure pâlie d'angoisse, il s'efforçait d'entendre, de deviner. Et Sholmès continuait, en réponse à la voix mystérieuse :

— Allô... allô... Mais oui, tout est terminé, et je m'apprêtais justement à vous rejoindre, comme il était convenu...

— Où ?

— Mais à l'endroit où vous êtes. Ne croyez-vous pas que c'est encore là ?...

Il hésitait, cherchant ses mots, puis il s'arrêta. Il était clair qu'il tâchait d'interroger la jeune fille sans trop s'avancer lui-même et qu'il ignorait absolument où elle se trouvait. En outre la présence de Ganimard semblait le gêner... Ah ! si quelque miracle avait pu couper le fil de cet entretien diabolique ! Lupin l'appelait de toutes ses forces, de tous ses nerfs tendus !

Et Sholmès prononça :

— Allô !... allô !... Vous n'entendez pas ?... moi non plus... très mal... c'est à peine si je distingue... Vous écoutez ? Eh bien, voilà... en

réfléchissant... il est préférable que vous rentriez chez vous... — Quel danger ? Aucun... — Mais il est en Angleterre ! j'ai reçu une dépêche de Southampton, me confirmant son arrivée.

L'ironie de ces mots ! Sholmès les articula avec un bien-être inexprimable. Et il ajouta :

— Ainsi donc, ne perdez pas de temps, chère amie, je vous rejoins.

Il accrocha le récepteur.

— M. Ganimard, je vous demanderai trois de vos hommes.

— C'est pour la Dame blonde n'est-ce pas ?

— Oui.

— Vous savez qui c'est, et où elle est ?

— Oui.

— Bigre ! jolie capture. Avec Lupin... la journée est complète. Folenfant, emmenez deux hommes, et accompagnez Monsieur.

L'Anglais s'éloigna, suivi des trois agents. C'était fini. La Dame blonde, elle aussi, allait tomber au pouvoir de Sholmès. Grâce à son admirable obstination, grâce à la complicité d'événements heureux, la bataille s'achevait pour lui en victoire, pour Lupin, en un désastre irréparable.

— M. Sholmès !

L'Anglais s'arrêta

— M. Lupin ?

Lupin semblait profondément ébranlé par ce dernier coup. Des rides creusaient son front. Il était las et sombre. Il se redressa pourtant. Et malgré tout, allègre, dégagé, il s'écria :

— Vous conviendrez que le sort s'acharne après moi. Tout à l'heure, il m'empêche de m'évader par cette cheminée et me livre à vous. Cette fois, il se sert du téléphone pour vous faire cadeau de la Dame blonde. Je m'incline devant ses ordres.

— Ce qui signifie ?

— Ce qui signifie que je suis prêt à rouvrir les négociations.

Sholmès prit à part l'inspecteur et sollicita, d'un ton d'ailleurs qui n'admettait point de réplique, l'autorisation d'échanger quelques paroles avec Lupin. Puis il s'avança vers Lupin. Colloque suprême ! Il s'engagea sur un ton sec et nerveux.

— Que voulez-vous ?

— La liberté de M^{lle} Destange.

— Vous savez le prix ?

— Oui.

— Et vous acceptez ?

— J'accepte toutes vos conditions.

— Ah ! fit l'Anglais, étonné... mais... vous avez refusé... pour vous...

— Il s'agissait de moi, M. Sholmès. Maintenant il s'agit d'une femme... et d'une femme que j'ai aimée. En France, voyez-vous, nous avons des idées très particulières sur ces choses-là. Et ce n'est pas parce que l'on s'appelle Lupin que l'on agit différemment... au contraire !

Il dit cela très simplement. Sholmès eut une imperceptible inclinaison de la tête et murmura :

— Alors le diamant bleu ?

— Prenez ma canne, là, au coin de la cheminée. Serrez d'une main la pomme, et, de l'autre, tournez la virole de fer qui termine l'extrémité opposée du bâton.

Sholmès prit la canne et tourna la virole, et, tout en tournant, il s'aperçut que la pomme se dévissait. À l'intérieur de cette pomme se trouvait une boule de mastic. Dans cette boule un diamant.

Il l'examina. C'était le diamant bleu.

— M^{lle} Destange est libre, M. Lupin.

— Libre dans l'avenir comme dans le



L'ARRIVÉE DE L'ASCENSEUR

présent ? Elle n'a rien à craindre de vous ?

— Ni de personne.

— Quoi qu'il arrive ?

— Quoi qu'il arrive. Je ne sais plus son nom ni son adresse.

— Merci. Et au revoir. Car on se reverra, n'est-ce pas, M. Sholmès ?

— Je n'en doute pas.

Il y eut entre l'Anglais et Ganimard une explication assez agitée à laquelle Sholmès coupa court avec une certaine brusquerie.

— Je regrette beaucoup, M. Ganimard, de n'être point de votre avis. Mais je n'ai pas le temps de vous convaincre. Je pars pour l'Angleterre dans une heure.

— Cependant... la Dame blonde ?

— Je ne connais pas cette personne.

— Il n'y a qu'un instant...

— C'est à prendre ou à laisser. Je vous ai déjà livré Lupin. Voici le diamant bleu... que vous aurez le plaisir de remettre vous-même à la comtesse. Il me semble que vous n'avez pas à vous plaindre.

— Mais la Dame blonde ?

— Trouvez-la.

Il enfonça son chapeau sur sa tête et s'en alla rapidement, comme un monsieur qui n'a pas coutume de s'attarder lorsque ses affaires sont finies.

— Bon voyage, maître, cria Lupin.

Il n'obtint aucune réponse et ricana :

— C'est ce qui s'appelle filer à l'anglaise. Ah ! ce digne insulaire ne possède pas cette fleur de courtoisie par laquelle nous nous distinguons. Pensez un peu, Ganimard, à la sortie qu'un Français eut effectuée en de pareilles circonstances ! Sous quels raffinements de politesse il eut masqué son triomphe !... Mais, Dieu me pardonne, Ganimard, que faites-vous donc ? Allons bon, une perquisition ! Mais il n'y a plus rien, mon pauvre ami, plus un papier. Mes archives sont en lieu sûr.

— Qui sait ! Qui sait !

Lupin se résigna. Tenu par deux inspecteurs, entouré par tous les autres, il assista patiemment aux diverses opérations. Mais au bout de vingt minutes il soupira :

— Vite, Ganimard, vous n'en finissez pas.

— Vous êtes donc bien pressé ?

— Si je suis pressé ! un rendez-vous urgent !

— Au Dépôt ?

— Non, en ville.

— Bah ! et à quelle heure ?

— À deux heures.

— Il en est trois.

— Justement, je serai en retard, et il n'est rien que je déteste comme d'être en retard.

— Me donnez-vous cinq minutes ?

— Pas une de plus.

— Trop aimable... je vais tâcher...

— Ne parlez pas tant... Encore ce placard ? Mais il est vide !

— Cependant voici des lettres.

— De vieilles factures !

— Non, un paquet attaché par une faveur.

— Une faveur rose ? Oh ! Ganimard, ne dénouez pas, pour l'amour du ciel !

— C'est d'une femme ?

— Oui.

— Une femme du monde ?

— Du meilleur.

— Son nom ?

— M^{me} Ganimard.

— Très drôle ! très drôle ! s'écria l'inspecteur d'un ton pincé.

POUR SE RENDRE AU DÉPÔT, LUPIN COMMANDE SON BALLON DIRIGEABLE

À ce moment, les hommes envoyés dans les autres pièces, annoncèrent que les perquisitions n'avaient abouti à aucun résultat. Lupin se mit à rire.

— Parbleu ! est-ce que vous espériez découvrir la liste de mes camarades, ou la preuve de mes relations avec le tsar ? Ce qu'il faudrait chercher, Ganimard, ce sont les petits mystères de cet appartement. Ainsi ce tuyau de gaz est un tuyau acoustique. Cette cheminée contient un escalier. Cette muraille est creuse. Et l'enchevêtrement des sonneries ! Tenez, Ganimard, pressez ce bouton...

Ganimard obéit.

— Vous n'entendez rien ?

— Non.

— Moi non plus. Pourtant vous avez averti le commandant de mon parc aérostatique de préparer le ballon dirigeable qui va nous enlever bientôt dans les airs.

— Allons, dit Ganimard, qui avait terminé son inspection, assez de bêtises et en route !

Il fit quelques pas, les hommes le suivirent.

Lupin ne bougea pas.

Ses gardiens le poussèrent. En vain.

— Eh bien, dit Ganimard, vous refusez de marcher ?

— Pas du tout.

— En ce cas...

— Mais ça dépend.

— De quoi ?

— De l'endroit où vous me conduirez.

— Au Dépôt, parbleu.

— Alors je ne marche pas. Je n'ai rien à faire au Dépôt.

— Mais vous êtes fou !

— N'ai-je pas eu l'honneur de vous prévenir que j'avais un rendez-vous urgent ?

— Lupin !

— Comment, Ganimard, la Dame Blonde attend ma visite et vous me supposez assez grossier pour la laisser dans l'inquiétude ? Ce serait indigne d'un galant homme.

— Écoutez, Lupin, dit l'inspecteur que ce persiflage commençait à irriter, j'ai eu pour vous jusqu'ici des prévenances excessives. Mais il y a des limites. Suivez-moi.

— Impossible. J'ai un rendez-vous, je serai à ce rendez-vous.

— Une dernière fois ?

— Im-pos-sible.

Ganimard fit un signe. Deux hommes enlevèrent Lupin sous les bras. Mais ils le lâchèrent aussitôt avec un gémissement de douleur ; de ses deux mains Arsène Lupin leur enfonçait dans la chair deux longues aiguilles.

Fous de rage, les autres se précipitèrent, leur haine enfin déchaînée, brûlants de venger leurs camarades et de se venger eux-mêmes de tant d'affronts, et ils frappèrent, et ils cognèrent à l'envi. Un coup plus violent l'atteignit à la tempe. Il tomba.

— Si vous l'abîmez, gronda Ganimard, furieux, vous aurez affaire à moi.

Il se pencha, prêt à le soigner. Mais, ayant constaté qu'il respirait librement, il ordonna qu'on le prît par les pieds et par la tête, tandis que lui-même le soutiendrait par les reins.

— Allez doucement surtout !... pas de secousses... Ah ! les brutes, ils me l'auraient tué. Eh ! Lupin, comment ça va ?

Lupin ouvrait les yeux. Il balbutia :

— Pas chic, Ganimard... vous m'avez laissé démolir.

— C'est de votre faute, nom d'un chien... avec votre entêtement !
répondit Ganimard, désolé... Mais vous ne souffrez pas ?

On arrivait au palier. Lupin gémit :

— Ganimard... l'ascenseur... l'escalier est si étroit... ils vont me casser les os...

— Bonne idée, excellente idée, approuva Ganimard.

Il fit monter l'ascenseur. On installa Lupin sur le siège avec toutes sortes de précautions. Ganimard prit place auprès de lui, et dit à ses hommes :

— Descendez en même temps que nous. Mais il avait à peine fermé la porte que des cris jaillirent. D'un bond l'ascenseur s'était élevé, comme un ballon dont on a coupé le câble. Un éclat de rire retentit, sardonique.

— Nom de D..., hurla Ganimard, cherchant frénétiquement dans l'ombre le bouton de descente.

Et comme il ne le trouvait pas, il cria :

— Le cinquième ! gardez la porte du cinquième.

Quatre à quatre les agents grimpèrent l'escalier. Mais il se produisit ce fait étrange : l'ascenseur sembla crever le plafond du dernier étage, disparut aux yeux des agents, émergea soudain à l'étage supérieur, celui des domestiques et s'arrêta. Trois hommes attendaient, qui ouvrirent la porte. Deux d'entre eux maîtrisèrent Ganimard, lequel, gêné dans ses mouvements, abasourdi, ne songeait guère à se défendre. Le troisième emporta Lupin.

— Je vous avais prévenu, Ganimard... l'enlèvement en ballon... et grâce à vous ! Une autre fois, soyez moins compatissant. Et surtout, rappelez-vous qu'Arsène Lupin ne se laisse pas frapper et mettre à mal sans des raisons sérieuses. Adieu...

La cabine était déjà refermée et l'ascenseur, avec Ganimard, réexpédié vers les étages inférieurs. Et tout cela s'exécuta si rapidement que le vieux policier rattrapa les agents près de la loge de la concierge.

Sans même se donner le mot, ils traversèrent la cour en toute hâte et remontèrent l'escalier de service, seul moyen d'arriver à l'étage des domestiques par où l'évasion s'était produite.

Un long couloir, à plusieurs coudes, et bordé de petites chambres numérotées, conduisait à une porte, que l'on avait simplement repoussée. De l'autre côté de cette porte, et par conséquent, dans une autre maison, partait un autre couloir, également à angles brisés et bordé de chambres semblables. Tout au bout, un escalier de service. Ganimard le descendit, traversa une cour, un vestibule et s'élança dans une rue, la rue Picot. Alors il comprit : les deux maisons, bâties en profondeur se touchaient, et leurs façades donnaient sur deux rues, non point perpendiculaires, mais parallèles, et distantes l'une de l'autre de plus de soixante mètres.

Il entra dans la loge de la concierge et montrant sa carte :

— Quatre hommes viennent de passer ?

— Oui, les deux domestiques du quatrième et du cinquième et deux amis.

— Qu'est-ce qui habite au quatrième et au cinquième ?

— Ces messieurs Fauvel et leurs cousins Provost... Ils ont déménagé aujourd'hui. Il ne restait que ces deux domestiques... Ils viennent de partir.

— Ah ! pensa Ganimard, qui s'effondra sur un canapé de la loge, quel beau coup nous avons manqué ! Toute la bande occupait ce pâté de maisons...

A

U REVOIR, CHER AMI !... BON VOYAGE !...

Quarante minutes plus tard, deux messieurs arrivaient en voiture à la gare du Nord et se hâtaient vers le rapide de Calais, suivis d'un homme d'équipe qui portait leurs valises.

L'un d'eux avait le bras en écharpe, et sa figure pâle n'offrait pas l'apparence de la bonne santé. L'autre semblait joyeux.

— Au galop, Wilson, il ne s'agit pas de manquer le train... Ah ! Wilson, je n'oublierai jamais ces dix jours.

— Moi non plus.

— Ah ! les belles batailles !

— Superbes.

— À peine, ça et là, quelques petits ennuis, mais de si peu d'importance !

— De si peu, en effet.

— Et finalement, le triomphe sur toute la ligne. Lupin arrêté ! Le diamant bleu reconquis !

— Mon bras cassé !

Des portières se fermaient.

— En voiture, s'il vous plaît. Pressons-nous, Messieurs.

L'homme d'équipe escalada les marches d'un compartiment vide, et disposa les valises dans le filet, tandis que Sholmès hissait l'infortuné Wilson.

— Mais qu'avez-vous, Wilson ? Vous n'en finissez pas !... Du nerf, vieux camarade...

Et tendant à l'homme une pièce de cinquante centimes :

— Bien, mon ami. Voici pour vous.

— Merci, M. Sholmès.

L'Anglais leva les yeux : Arsène Lupin.

— Vous !... vous ! balbutia-t-il, ahuri.

Et Wilson bégaya :

— Vous ! vous ! mais vous êtes arrêté ! Sholmès me l'a dit.

Lupin croisa ses bras et, d'un air indigne :

— Alors vous avez supposé que je vous laisserais partir sans vous dire adieu ! Après les excellentes relations que nous avons entretenues ! Pour qui me prenez-vous ?

Le train sifflait.

— Avez-vous tout ce qu'il vous faut ? Des journaux, du tabac, des allumettes... Oui... Eh bien, au revoir, et enchanté d'avoir fait votre connaissance... enchanté vraiment !... Jamais je n'oublierai... et je compte bien un jour ou l'autre...

Il sauta sur le quai et referma la portière.

— Adieu, fit-il encore, en agitant son mouchoir. Adieu... et surtout écrivez-moi... Comme adresse, Lupin, Paris... C'est suffisant... Et à bientôt !



AU COIN DU FEU

Les Nouvelles Aventures d'Arsène Lupin
par Maurice LEBLANC

LA LAMPE JUIVE

Devant le succès considérable obtenu aussi bien dans *Je sais tout* qu'en librairie par les aventures d'Arsène Lupin, nous avons demandé à Maurice Leblanc de nous faire assister à une nouvelle lutte entre son héros et le grand policier anglais Herlock Sholmès.

HERLOCK Sholmès et Wilson étaient assis à droite et à gauche de la grande cheminée, les pieds allongés vers un confortable feu de coke.

La pipe de Sholmès, une courte bruyère à virole d'argent, s'éteignit. Il en vida les cendres, la bourra de nouveau, l'alluma, ramena sur ses genoux les pans de sa robe de chambre, et sortit de sa pipe de longues bouffées, qu'il s'ingéniait à lancer au plafond en petits anneaux de fumée.

Wilson le regardait. Il le regardait comme le chien, couché en cercle sur le tapis du foyer, regarde son maître, avec des yeux ronds, sans battements de paupières, des yeux qui n'ont d'autre espoir que de refléter le geste attendu. Le maître allait-il rompre le silence ? Allait-il lui révéler le secret de sa songerie actuelle et l'admettre dans le royaume de la méditation dont il semblait à Wilson que l'entrée lui était interdite ?

Sholmès se taisait.

Wilson risqua :

— Les temps sont calmes. Pas une affaire à nous mettre sous la dent.

Sholmès se tut de plus en plus violemment, mais ses anneaux de fumée étaient de mieux en mieux réussis, et tout autre que Wilson eût observé qu'il en tirait cette profonde satisfaction que nous donnent ces menus succès d'amour-propre, aux heures où le cerveau est complètement vide de pensées.

Wilson, découragé, se leva et s'approcha de la fenêtre.

La triste rue s'étendait entre les façades mornes des maisons, sous un ciel noir d'où tombait une pluie méchante et rageuse. Un cab passa, un autre cab. Wilson en inscrivit les numéros sur son calepin. Sait-on jamais ?

— Tiens, s'écria-t-il, le facteur.

L'homme entra, conduit par le domestique.

— Deux lettres recommandées, Monsieur, si vous voulez bien signer ?

Sholmès signa le registre, accompagna l'homme jusqu'à la porte, et revint, tout en décachetant l'une des lettres.

— Vous avez l'air tout heureux, nota Wilson au bout d'un instant.

— Cette lettre contient une proposition fort intéressante. Vous qui réclamiez une affaire, en voici une. Lisez...

Wilson lut :

« MONSIEUR,

« Je viens vous demander le secours de votre expérience. J'ai été victime d'un vol important, et les recherches effectuées Jusqu'ici ne semblent pas devoir aboutir.

« Je vous envoie par ce courrier un certain nombre de journaux qui vous renseigneront sur cette affaire, et s'il vous agrée de la poursuivre, je mets mon hôtel à votre disposition et vous prie d'inscrire sur le chèque ci-inclus, signé de moi, la somme qu'il vous plaira de fixer pour vos frais de déplacement.

« Veuillez avoir l'obligeance de me télégraphier votre réponse, et croyez, Monsieur, à l'assurance de mes sentiments de haute considération.

*« BARON VICTOR D'IMBLEVALLE,
« 18, rue Murillo. »*

— Hé ! Hé ! fit Sholmès, voilà qui s'annonce à merveille... un petit voyage à Paris, ma foi, pourquoi pas ? Depuis mon duel avec Arsène Lupin, je n'ai pas eu l'occasion d'y retourner. Je ne serais pas fâché de voir la capitale du monde dans des conditions un peu plus tranquilles.

Il déchira le chèque en quatre morceaux, et tandis que Wilson, dont le bras n'avait pas recouvré son ancienne souplesse, prononçait contre Paris des mots amers, il ouvrit la seconde enveloppe.

Tout de suite un mouvement d'irritation lui échappa, un pli barra son front pendant toute la lecture, et froissant le papier, il en fit une boule qu'il jeta violemment sur le parquet.

— Quoi, qu'y a-t-il ? s'écria Wilson effaré.

Il ramassa la boule, la déplia et lut avec une stupeur croissante :

« MON CHER MAÎTRE,

« Je vous en supplie, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de ne pas vous occuper de l'affaire pour laquelle on sollicite votre concours. Vous savez l'admiration que j'ai pour vous et l'intérêt que je prends à votre renommée. Eh bien, croyez-moi, votre intervention causera beaucoup de mal, tous vos efforts n'amèneront qu'un résultat pitoyable, et vous serez obligé de faire publiquement l'aveu de votre échec.

« Profondément désireux de vous épargner une telle humiliation, je vous conjure, au nom de l'amitié qui nous unit, de rester bien tranquillement au

coin de votre feu.

« Mes bons souvenirs à M. Wilson, et pour vous, mon cher Maître, le respectueux hommage de votre dévoué

« ARSÈNE LUPIN. »

— Arsène Lupin ! répéta Wilson, confondu...

Sholmès se mit à frapper la table à coups de poing.

— Ah ! mais, il commence à m'embêter, cet animal-là ! Il se moque de moi comme d'un gamin ! L'aveu public de mon échec ! Ne l'ai-je pas contraint à rendre le diamant bleu ?

— Il a peur, insinua Wilson.

— Vous dites des bêtises ! Arsène Lupin n'a jamais peur, et la preuve c'est qu'il me provoque.

— Mais comment a-t-il connaissance de la lettre que nous envoie le baron d'Imblevalle ?

— Qu'est-ce que j'en sais !

— Et vous décidez ?

— Je décide de partir.

— Quand ?

— Dans dix minutes.

— Sans attendre les journaux dont le baron vous annonce l'envoi ?

— À quoi bon ?

— J'expédie un télégramme ?

— Inutile. Arsène Lupin connaîtrait mon arrivée. Je n'y tiens pas.

— Et nous revenons ?

— Ah ! ah ! mon vieux camarade, vous partez aussi. Vous ne craignez donc pas que votre bras gauche ne partage le sort de votre bras droit ? À la bonne heure ! Vous êtes un gaillard.

ERLOCK SHOLMÈS ET WILSON S'EMBARQUENT POUR LA FRANCE

II

L'après-midi, les deux amis s'embarquaient à Douvres. La traversée fut excellente. Dans le rapide de Calais à Paris, Sholmès s'offrit trois heures du sommeil le plus profond. Il s'éveilla heureux et dispos. La perspective d'un nouveau duel avec Arsène Lupin le ravissait, et devant ses compagnons de voyage, il se frotta les mains de l'air satisfait d'un homme qui se prépare à goûter des joies abondantes.

En gare, il saisit sa valise et son plaid, donna son ticket et sortit allègrement avec Wilson.

— Monsieur Sholmès, n'est-ce pas ?

Une femme marchait auprès de lui, une jeune fille plutôt, dont la mise très simple soulignait la silhouette distinguée ; Comme il se taisait, par habitude de prudence, elle répéta :

— Vous êtes bien Monsieur Sholmès ?

— Que me voulez-vous ? dit-il assez bourru, croyant à une rencontre douteuse.

Elle se planta devant lui.

— Écoutez-moi, Monsieur, c'est très grave, je sais que vous allez au 18 de la rue Murillo. Eh bien, il ne faut pas. Non, vous ne devez pas y aller, je vous assure que vous le regretteriez. Si je vous dis cela, ne pensez pas que j'y aie quelque intérêt. C'est par raison, c'est en toute conscience.

Il essaya de l'écarter. Elle insista :

— Oh ! je vous en prie, ne vous obstinez pas... Ah ! si je savais comment vous convaincre ! Regardez tout au fond de moi, tout au fond de mes yeux... ils sont sincères... ils disent la vérité...

Elle offrait ses yeux éperdûment, de ces beaux yeux graves et limpides, où semble se réfléchir l'âme elle-même. Wilson hocha la tête :

— Mademoiselle a l'air bien sincère.

— Mais oui, implora-t-elle, et il faut avoir confiance... et vous avez confiance, n'est-ce pas ?... je le sens... j'en suis sûre... Ah ! comme je suis heureuse !... Tenez, Monsieur, il y a un train pour Calais dans vingt

minutes... Eh bien, vous le prendrez... vite, suivez-moi... le chemin est de ce côté et vous n'avez que le temps...

Elle cherchait à l'entraîner. Sholmès lui saisit le bras et avec beaucoup de douceur :

— Excusez-moi, Mademoiselle, de ne pouvoir accéder à votre désir, mais je n'abandonne jamais une tâche que j'ai entreprise.

Et il passa outre, accompagné de Wilson, qui, au bout de quelques secondes, se retourna et salua profondément la jeune fille.

HERLOCK SHOLMÈS — ARSÈNE LUPIN

Ces mots qui se détachaient en grosses lettres noires avaient heurté l'Anglais dès les premiers pas. Il s'approcha ; une théorie d'hommes-sandwich déambulaient les uns derrière les autres, portant à la main de lourdes cannes ferrées dont ils frappaient le trottoir en cadence, et, sur le dos, d'énormes affiches où l'on pouvait lire :

LE MATCH HERLOCK SHOLMÈS-ARSÈNE LUPIN

ARRIVÉE DU CHAMPION ANGLAIS. LE GRAND DÉTECTIVE S'ATTAQUE AU MYSTÈRE DE LA RUE MURILLO. LIRE LES DÉTAILS DANS L'« ÉCHO DE FRANCE »

Le grand détective s'avança vers l'un de ces hommes avec l'intention très nette de le prendre entre ses mains puissantes et de le réduire en miettes, lui et son placard. La foule cependant s'attroupait autour des affiches. On plaisantait et l'on riait.

Réprimant un furieux accès de rage, il dit à l'homme :

— Quand vous a-t-on embauché ?

— Ce matin.

— Vous avez commencé votre promenade ?...

— Il y a une heure.

— Mais les affiches étaient prêtes ?

— Ah ! dame, oui. Lorsque nous sommes venus ce matin à l'agence, elles étaient là.

Ainsi donc, Arsène Lupin avait prévu que lui, Sholmès, accepterait la bataille. Bien plus, la lettre écrite par Lupin prouvait qu'il désirait cette bataille et qu'il entraînait dans ses plans de se mesurer une fois de plus avec son rival.

Pourquoi ? Quel motif le poussait à recommencer la lutte ? Herlock eut une seconde d'hésitation. Il fallait vraiment que Lupin fût bien sûr de la victoire pour montrer tant d'insolence, et n'était-ce pas tomber dans le piège que d'accourir ainsi au premier appel ?

— Allons-y, Wilson ! Cocher, 18, rue Murillo, s'écria-t-il en un sursaut d'énergie.

Et les veines gonflées, les poings serrés comme s'il allait se livrer à un assaut de boxe, il sauta dans une voiture.

La rue Murillo est bordée de luxueux hôtels particuliers dont la façade postérieure à vue sur le parc Monceau. Au numéro 18, s'élève une des plus belles parmi ces demeures, et le baron d'Imblevalle qui l'habite avec sa femme et ses enfants, l'a meublée de la façon la plus somptueuse, en artiste et en millionnaire. Une cour d'honneur précède l'hôtel, et des communs le bordent à droite et à gauche.

Après avoir sonné, les deux Anglais franchirent la cour et furent reçus par un valet de pied qui les conduisit dans un petit salon situé sur l'autre façade.

Sholmès avait à peine pris le temps de s'asseoir et de jeter un coup d'œil sur les objets précieux qui encombraient cette pièce que la porte s'ouvrit et M. d'Imblevalle entra précipitamment, suivi de sa femme.

Ils étaient tous deux jeunes, de tournure élégante et très vifs d'allure et de paroles. Tous deux ils se confondirent en remerciements et demandèrent aussitôt à Sholmès ce qu'il pensait de l'affaire et s'il espérait la mener à bien.

— Pour la mener à bien il faudrait d'abord la connaître, et je ne sais rien. Je vous prie donc de m'expliquer les choses par le menu et sans rien omettre. Tout d'abord, quel jour le vol a-t-il eu lieu ?

— Samedi dernier, répliqua le baron, dans la nuit de samedi à dimanche.

— Il y a donc six jours. Maintenant je vous écoute.

— Il faut vous dire d’abord, Monsieur, que ma femme et moi, tout en nous conformant au genre de vie qu’exige notre situation, nous sortons peu. L’éducation de nos enfants, quelques réceptions, et l’embellissement de notre intérieur, voilà notre existence, et toutes nos soirées, ou à peu près, s’écoulaient ici, dans cette pièce, qui est le boudoir de ma femme et où nous avons réuni quelques objets d’art. Samedi dernier donc, vers onze heures, j’éteignis l’électricité, et, ma femme et moi, nous nous retirâmes comme d’habitude dans notre chambre ?

— Qui se trouve ?...

— À côté, cette porte que vous voyez. Le lendemain, c’est à dire le dimanche, je me levai de bonne heure. Comme Suzanne, — ma femme, — dormait encore, je passai dans ce boudoir aussi doucement que possible pour ne pas la réveiller. Quel fût mon étonnement en constatant que cette fenêtre était ouverte, alors que la veille au soir, nous l’avions laissée fermée !

— Un domestique...

— Personne n’entre ici le matin. D’ailleurs je prends toujours la précaution de pousser le verrou de cette seconde porte, laquelle communique avec l’antichambre. Donc la fenêtre avait été bien ouverte du dehors. J’en eus d’ailleurs la preuve : le second carreau de la croisée de droite, — près de l’espagnolette, — avait été découpé.

— Et cette fenêtre ?...

— Cette fenêtre, comme vous pouvez vous en rendre compte, donne sur une petite terrasse entourée d’un balcon de pierre. Nous sommes ici au premier étage, et vous apercevez le jardin qui s’étend derrière l’hôtel, et la grille qui le sépare du Parc Monceau. Il y a donc certitude que l’homme est venu du parc Monceau, a franchi la grille à l’aide d’une échelle, et est monté jusqu’à la terrasse.

— Il y a certitude, dites-vous ?

— On a trouvé de chaque côté de la grille, dans la terre molle des plates-bandes, des trous laissés par les deux montants de l’échelle et les deux mêmes trous existaient au bas de la terrasse. Enfin le balcon porte deux légères éraflures, causées évidemment par le contact des montants.

— Le parc Monceau n'est-il pas fermé la nuit ?

— Fermé, non, mais en tout cas au numéro 14, il y a un hôtel en construction. Il était facile de pénétrer par là.

Herlock Sholmès réfléchit quelques moments et reprit :

— Arrivons au vol. Il aurait donc été commis dans la pièce où nous sommes ?

— Oui. Il y avait ici, entre cette Vierge du XII^e siècle et ce tabernacle en argent ciselé, il y avait une petite lampe juive. Elle a disparu.

— Et c'est tout ?

— C'est tout.

— Ah !... et qu'appellez-vous une lampe juive ?

— Ce sont de ces lampes dont on se servait autrefois, composées d'une tige et d'un récipient où l'on mettait l'huile. De ce récipient s'échappaient deux ou plusieurs becs destinés aux mèches.

— Somme toute des objets sans grande valeur.

— Sans grande valeur en effet. Mais celle



ARSÈNE LUPIN ANNONCE QUE SHOLMÈS VA LUTTER CONTRE LUI

ci contenait une cachette où nous avions l'habitude de placer un magnifique bijou ancien, une chimère en or, sertie de rubis et d'émeraudes, qui était d'un très grand prix.

— La justice a été prévenue ?

— Sans doute. Le juge d'instruction a fait son enquête. Les chroniqueurs détectives attachés à chacun des grands journaux ont fait la leur. Mais, ainsi que je vous l'ai écrit, il ne semble pas que le problème ait la moindre chance d'être jamais résolu.

Sholmès se leva, se dirigea vers la fenêtre, examina la croisée, la terrasse, le balcon, se servit de sa loupe pour étudier les deux éraflures de la pierre et pria M. d'Imblevalle de le conduire dans le jardin.

Dehors, Sholmès s'assit tout simplement sur un fauteuil d'osier et regarda le toit de la maison d'un œil rêveur. Puis il marcha soudain vers deux petites caissettes en bois avec lesquelles on avait recouvert, afin d'en conserver l'empreinte exacte, les trous laissés au pied de la terrasse par les montants de l'échelle ; il enleva les caissettes, se mit à genoux sur le sol, et, le dos rond, le nez à vingt centimètres du sol, il scruta, prit des mesures. Même opération le long de la grille, mais moins longue.

C'était fini.

Tous deux s'en retournèrent au boudoir où les attendait M^{me} d'Imblevalle.

Sholmès garda le silence quelques minutes encore, puis prononça ces paroles :

— Dès le début de votre récit, Monsieur le Baron, j'ai été frappé par le côté vraiment trop simple de l'agression. Appliquer une échelle, couper un carreau, choisir un objet et s'en aller, non, les choses ne se passent point aussi facilement. Tout cela était trop clair, trop net.

— De sorte que ?...

— De sorte que le vol de la lampe juive a été commis sous la direction d'Arsène Lupin...

— Arsène Lupin ! s'exclama le baron.

— Mais il a été commis en dehors de lui, sans que personne n'entre dans cet hôtel... Un domestique peut-être qui sera descendu de sa mansarde sur la terrasse, le long d'une gouttière que j'ai aperçue du jardin.

— Mais sur quelles preuves ?...

— Arsène Lupin ne serait pas sorti du boudoir les mains vides.

— Les mains vides ! Et la lampe ?

— Prendre la lampe ne l'eût pas empêché de prendre cette tabatière enrichie de diamants, ou ce collier de vieilles opales. Il lui suffisait de deux gestes en plus. S'il ne les a pas accomplis, c'est qu'il ne l'a pas pu.

— Cependant les traces de l'échelle ?

— Comédie ! mise en scène pour détourner les soupçons !

— Les éraflures de la balustrade ?

— Mensonge ! Elles ont été produites avec du papier de verre. Tenez, voici quelques brins de papier que j'ai recueillis.

— Les traces laissées par les montants de l'échelle ?

— De la blague ! Examinez les deux trous rectangulaires du bas de la terrasse, et les deux trous situés près de la grille. Leur forme est semblable, mais parallèles ici, ils ne le sont plus là-bas. Mesurez la distance qui sépare chaque trou de son voisin : l'écart change selon l'endroit. Au pied de la terrasse il est de 23 centimètres. Le long de la grille il est de 28 centimètres.

— Et vous en concluez ?

— J'en conclus que les quatre trous ont été faits à l'aide d'un même bout de bois convenablement taillé.

— Le meilleur argument serait ce bout de bois lui-même,

— Le voici, dit Sholmès, je l'ai ramassé dans le jardin, sous la caisse d'un laurier.

Le baron s'inclina. Il y avait quarante minutes que l'Anglais avait franchi le seuil de cette porte, et il ne restait plus rien de tout ce que l'on avait cru jusqu'ici sur le témoignage même des faits apparents. La réalité, une autre réalité, se dégageait, fondée sur quelque chose de beaucoup plus solide, le raisonnement d'un Herlock Sholmès.

— L'accusation que vous lancez contre notre personnel est bien grave, Monsieur, dit la baronne. Nos domestiques sont d'anciens serviteurs de la famille, et aucun d'eux n'est capable de nous trahir.

— Si l'un d'eux ne vous trahissait pas, comment expliquer que cette lettre ait pu me parvenir le jour même et par le même courrier que celle que vous m'avez écrite ?

Il tendit à la baronne la lettre que lui avait adressée Arsène Lupin.

M^{me} d'Imblevalle fut stupéfaite.

— Arsène Lupin... comment a-t-il su ?

— Vous n'avez mis personne au courant de votre lettre ?

— Personne, dit le baron, c'est une idée que nous avons eue l'autre soir à table.

— Devant les domestiques ?

— Non, il n'y avait que nos deux enfants et Mademoiselle.

— Mademoiselle ?

— La gouvernante, M^{lle} Alice Demun... et encore, non, Mademoiselle n'était pas à table, n'est-ce pas, Suzanne ?



HERLOCK SHOLMÈS RÉFLÉCHIT

M^{me} d'Imblevalle réfléchit et affirma :

— En effet, elle était sortie de table.

— Mais, insinua Wilson, vous avez donné votre lettre à porter ? À qui ?

— À Dominique, mon valet de chambre depuis vingt ans, répondit le baron. Toute recherche de ce côté serait du temps perdu.

— On ne perd jamais son temps quand on cherche, dit Wilson sentencieusement.

Sholmès demanda la permission de se retirer et exprima le désir que pendant son séjour il pût se mêler aux allées et venues des gens et participer librement à la vie commune.

Au dîner il vit Sophie et Henriette, les deux enfants des d'Imblevalle, deux jolies fillettes de huit et de six ans. Mademoiselle arriva après. Sholmès tressaillit. C'était la jeune fille de la gare du Nord.

Au même moment un domestique entra qui apportait un télégramme. Sholmès s'excusa, ouvrit et lut :

Vous envoie mon admiration enthousiaste. Les résultats obtenus par vous en si peu de temps sont étourdissants. Je suis confondu.

ARPIN LUSÈNE.

Il eut un geste d'agacement et montrant la dépêche au baron :

— Commencez-vous à croire, Monsieur, que vos murs ont des yeux et des oreilles

— Je n'y comprends rien, murmura M. d'Imblevalle abasourdi.

— Moi non plus. Mais ce que je comprends, c'est que pas un mouvement ne se fait ici qui ne soit aperçu par *lui*. Pas un mot ne se prononce sans qu'il ne l'entende.

En disant ces mots, il regarda la jeune fille. Elle lui souriait doucement, de ses yeux charmants et graves.

— Non, pensa-t-il, deux yeux comme ceux-ci ne mentent pas, Mais alors quel rôle joue-t-elle ?

D

ES OMBRES QUI SE MEUVENT DANS LA NUIT

Ce soir-là, Wilson se coucha avec la conscience légère d'un homme qui a rempli son devoir et qui n'a plus d'autre besoin que de s'endormir. Aussi s'endormit-il très vite, et de beaux rêves le visitèrent où il poursuivait Lupin à lui seul et se disposait à l'arrêter, et la sensation de cette poursuite était si nette qu'il se réveilla.

Quelqu'un frôlait son lit. Il saisit son revolver.

— Un geste encore, Lupin, et je tire.

— Diable ! comme vous y allez, vieux camarade !

— Comment, c'est vous, Sholmès ! vous avez besoin de moi ?

— J'ai besoin de vos yeux. Levez-vous... non, non, n'allumez pas.

Il le mena vers la fenêtre.

— Regardez... de l'autre côté de la grille... dans le parc... Vous ne voyez rien ?

— Ah ! en effet, une ombre... deux même.

— N'est-ce pas ? contre la grille... tenez, elles remuent... Ne perdons pas de temps.

À tâtons, en se tenant à la rampe, ils descendirent l'escalier, et arrivèrent devant le perron qui dessert le jardin. À travers les vitres de la porte, ils aperçurent les deux silhouettes à la même place.

— C'est curieux, dit Sholmès, il me semble entendre du bruit dans la maison.

— Dans la maison ? Impossible ! tout le monde dort.

— Écoutez cependant...

À ce moment, un léger coup de sifflet vibra du côté de la grille, et ils aperçurent une vague lumière qui paraissait venir de l'hôtel.

— Les d'Imblevalle ont dû allumer, murmura Sholmès. C'est leur chambre qui est au-dessus de nous.

— C'est eux sans doute que nous avons entendus, fit Wilson. Peut-être sont-ils en train de surveiller la grille.

Un second coup de sifflet, plus discret encore.

— Je ne comprends pas, je ne comprends pas, dit Sholmès, agacé.

Il tourna la clef de la porte, ôta le verrou et poussa doucement le battant.

Un troisième coup de sifflet, un peu plus fort celui-ci, et modulé d'autre sorte. Et au-dessus de leur tête, le bruit s'accrut, se précipita.

— On croirait plutôt que c'est sur la terrasse du boudoir, souffla Sholmès.

Il passa la tête dans l'entrebâillement, mais aussitôt recula en étouffant un juron. À son tour, Wilson regarda. Tout près d'eux, une échelle se dressait contre le mur, appuyée au balcon de la terrasse.

— Eh parbleu, fit Sholmès, il y a quelqu'un dans le boudoir ! Voilà ce qu'on entendait. Vite, enlevons l'échelle.

Mais à cet instant, une forme glissa du haut en bas, l'échelle fut enlevée et l'homme qui la portait courut en toute hâte vers la grille, à l'endroit où l'attendaient ses complices. D'un bond, Sholmès et Wilson s'étaient élancés. Ils rejoignirent l'homme, alors qu'il posait l'échelle contre la grille. De l'autre côté, deux coups de feu jaillirent.

— Blessé ? cria Sholmès.

— Non, répondit Wilson.

Il saisit l'homme par le corps et tenta de l'immobiliser. Mais l'homme se retourna, l'empoigna d'une main, et de l'autre lui plongea son couteau en pleine poitrine. Wilson exhala un soupir, vacilla et tomba.

— Damnation ! hurla Sholmès, si on me l'a tué, je tue.

Il étendit Wilson sur la pelouse et se rua sur l'échelle. Trop tard... l'homme l'avait escaladée et, reçu par ses complices, s'enfuyait parmi les massifs.

— Wilson, Wilson, ce n'est pas sérieux, hein ? une simple égratignure.

Les portes de l'hôtel s'ouvrirent brusquement. Le premier, M. d'Imblevalle survint, puis des domestiques, munis de bougies.

— Quoi ! qu'y a-t-il, s'écria le baron, M. Wilson est blessé ?

— Rien, une simple égratignure, répéta Sholmès, cherchant à s'illusionner.

Le sang coulait en abondance, et la face était livide. Le docteur, vingt minutes après, constatait que la pointe du couteau s'était arrêtée à quatre millimètres du cœur.

— Décidément, conclut Sholmès, la chance le favorise. Il en sera quitte...

— Pour six semaines de lit et deux mois de convalescence, acheva le docteur... à moins de complications.

Pleinement rassuré, Sholmès rejoignit le baron au boudoir. Le mystérieux visiteur avait fait main basse sur la tabatière enrichie de diamants, sur le collier d'opales et, d'une façon générale, sur tout ce qui pouvait prendre place dans les poches d'un honnête cambrioleur.

La fenêtre était encore ouverte, un des carreaux avait été proprement découpé, et, au petit jour, une enquête sommaire, en établissant que l'échelle provenait de l'hôtel en construction, indiqua la voie que l'on avait suivie.

— Bref, dit M. d'Imblevalle avec une certaine ironie, c'est la répétition exacte du vol de la lampe juive, si l'on accepte la première version admise par la justice. Ce second vol n'ébranle-t-il pas votre opinion sur le premier ?

— Il la confirme, Monsieur.

— Vous persistez donc à soutenir que la lampe juive a été soustraite par quelqu'un de notre entourage ?

— Par quelqu'un qui habite cet hôtel.

— Alors comment expliquez-vous ?...

— Je n'explique rien, Monsieur, je constate des faits isolés les uns des autres, je les juge isolément, et je cherche le lien qui les unit.

— Mais nous allons prévenir le commissaire...

— À aucun prix ! s'écria vivement l'Anglais, à aucun prix ! j'entends ne m'adresser à ces gens que quand j'ai besoin d'eux.

— Cependant les coups de feu... votre ami...

— Il n'importe ! je réponds de tout.

Le baron n'insista pas, le sentant exaspéré de cette agression commise sous ses yeux.

Vers midi d'ailleurs, l'*Écho de France* dans une édition supplémentaire, publiait tous les détails de cette nouvelle affaire.

Durant deux jours Sholmès abandonnant Wilson aux soins de Mademoiselle, erra, sombre et morose, à travers l'hôtel et le jardin, s'entretint avec les domestiques et fit de longues stations à la cuisine et à l'écurie. Il ne recueillit aucun indice qui l'éclairât, aucun non plus qui infirmât ses suppositions.

C E QUE SHOLMÈS VOIT DANS UN ALBUM POUR ENFANTS

Mais le troisième jour, après le déjeuner, comme il entra dans la pièce contiguë au boudoir, et qui servait de salles d'études aux enfants, il trouva Henriette, la plus petite des sœurs. Elle cherchait ses ciseaux.

— Tu sais, dit-elle à Sholmès, j'en fais aussi des papiers comme celui que t'as reçu l'autre soir.

— Des papiers ?

— Oui, comme des télégrammes, — avec des bandes qu'on colle dessus...

Elle sortit. Sholmès qui n'avait écouté que d'une oreille distraite, continua son inspection. Mais tout à coup il se mit à courir après l'enfant dont la dernière phrase le frappait subitement. Il la rattrapa au haut de l'escalier et lui dit :

— Alors, toi aussi, tu colles des bandes sur du papier ?

Henriette, très fière, déclara :

— Mais oui, je découpe des mots et je les colle.



UN ALBUM CURIEUX

— Et qui t’a montré ce petit jeu ?

— Mademoiselle... je lui en ai vu faire autant. Elle prend les mots sur des journaux et les colle... ça fait des télégrammes, des lettres qu’elle envoie.

Herlock Sholmès rentra dans la salle d’études, singulièrement intrigué par cette confidence et s’efforçant d’en extraire les déductions qu’elle comportait.

Des journaux, il y en avait un paquet sur la cheminée. Il les déplia, et vit en effet des groupes de mots ou des lignes qui manquaient, régulièrement et proprement enlevés. Mais il lui suffit de lire les mots qui précédaient ou qui suivaient, pour constater que les mots qui manquaient avaient été découpés au hasard des ciseaux, par Henriette évidemment. Il se pouvait que dans la liasse des journaux il y en eut un que Mademoiselle eût découpé elle-même. Mais comment s’en assurer ?

Machinalement, Herlock feuilleta les livres de classe empilés sur la table, puis d’autres qui reposaient sur les rayons d’un placard. Et soudain il eut un cri de joie. Dans un coin de ce placard, sous de vieux cahiers amoncelés, il avait trouvé un album pour enfants, un alphabet orné d’images, et, à l’une des pages de cet album, un vide lui était apparu.

Il vérifia. C’était la nomenclature des jours de la semaine. Lundi, mardi, mercredi, etc. Le mot samedi manquait. Or, le vol de la lampe juive avait eu lieu dans la nuit d’un samedi.

Il continua de feuilleter. Deux pages plus loin, autre surprise.

C’était une page composée de lettres majuscules, suivies d’une ligne de chiffres.

Neuf de ces lettres, et trois de ces chiffres avaient été enlevés soigneusement.

Sholmès les inscrivit sur son carnet, dans l’ordre qu’ils eussent occupé, et obtint le résultat suivant :

CDEHNOPRZ — 237

— Fichtre, murmura-t-il, à première vue cela ne signifie pas grand-chose.

Pouvait-on, en mêlant ces lettres et en les employant toutes, former un, ou deux, ou trois mots complets ?

Sholmès le tenta vainement.

Une seule solution s'imposait à lui, qui revenait sans cesse sous son crayon, et qui, à la longue, lui parut la véritable, aussi bien parce qu'elle correspondait à la logique des faits que parce qu'elle s'accordait avec les circonstances générales.

Étant donné que la page de l'album ne comportait qu'une seule fois chacune des lettres de l'alphabet, il était probable, il était certain qu'on se trouvait en présence de mots incomplets et que ces mots avaient été complétés par des lettres empruntées à d'autres pages. Dans ces conditions, l'énigme se posait fatalement ainsi :

REPOND.Z — CH — 237

Le premier mot était clair : *répondez*, un E manquant parce que la lettre E, déjà employée, n'était plus disponible.

Quand au second mot inachevé, il formait indubitablement, avec le nombre 237, l'adresse que donnait l'expéditeur au destinataire de la lettre. On proposait d'abord de fixer le jour au samedi et l'on demandait une réponse à l'adresse CH.27.

Ou bien CH.237 était une formule de poste restante, ou bien les deux lettres C H faisaient partie d'un mot incomplet. Sholmès feuilleta l'album : aucune autre découpe n'avait été effectuée dans les pages suivantes.

— C'est amusant, n'est-ce pas ?

Henriette était revenue. Elle ajouta :

— Seulement, Mademoiselle m'a grondée.

— Pourquoi ?

— Parce que je vous ai dit des choses...

— Tu n'en as pas d'autres à me dire ?

Elle réfléchit, puis tira d'un menu sac de toile quelques loques, trois boutons et, finalement, un carré de papier qu'elle tendit à Sholmès.

— Tiens, je te le donne. C'est tombé de son porte-monnaie.

— Quand ?

— Dimanche, à la messe, comme elle prenait des sous pour la quête.

C'était un numéro de fiacre, le 8279.

M. d'Imblevalle entra.

Nettement Sholmès l'interrogea sur Mademoiselle.

Le baron eut un haut-le-corps.

— Mademoiselle, est-ce que vous penseriez... c'est impossible.

— Depuis combien de temps est-elle à votre service ?

— Un an seulement, mais je ne connais pas de personne plus tranquille et en qui j'aie plus de confiance.

— Remarquez que je ne précise rien. J'ai simplement besoin de deux ou trois renseignements. Celui-ci par exemple : est-elle sortie dimanche matin ?

— Le lendemain du vol ?

— Oui.

Le baron appela sa femme et lui posa la question. Elle répondit :

— Mademoiselle est partie comme à l'ordinaire pour aller à la messe de onze heures avec les enfants.

— Mais, auparavant ?

— Auparavant ? Non... ou plutôt... mais j'étais si bouleversée par ce vol... cependant je me souviens qu'elle m'avait demandé la veille l'autorisation de s'absenter le dimanche matin... pour voir une cousine de passage à Paris, je crois. Mais je ne suppose pas que vous la soupçonniez ?...

Sans plus d'explications, Sholmès s'éloigna et prenant l'automobile que M. d'Imblevalle avait mise à sa disposition, il se rendit à Levallois, au dépôt de voitures dont l'adresse était marquée sur le bulletin de fiacre livré par l'enfant. Le cocher Duprêt, qui conduisait le 8279 dans la matinée du dimanche, n'étant pas là, il dut l'attendre jusqu'à l'heure où il vint relayer.

Le cocher Duprêt raconta qu'il avait en effet « chargé » une dame aux environs du parc Monceau, une jeune dame en noir qui avait une grosse voilette et qui paraissait très agitée.

— Elle portait un paquet ?

— Oui, un paquet assez long.

— Et vous l’avez menée ?

— Avenue des Ternes, au coin de la place Saint-Ferdinand. Elle y est restée une dizaine de minutes, et puis on s’en est retourné au parc Monceau.

— Vous reconnaîtriez la maison de l’avenue des Ternes ?

— Parbleu ! Faut-il vous y conduire ?

— Tout à l’heure. Conduisez-moi d’abord au 36, quai des Orfèvres.

À la Préfecture de police il eut la chance de rencontrer l’inspecteur principal Ganimard.

— M. Ganimard, vous êtes libre ?

— Il s’agit de Lupin ?

— Oui.

— Je suis libre.

Tous deux montèrent dans le fiacre. Sur leur ordre, le cocher les arrêta un peu avant la maison et de l’autre côté de l’avenue, devant un petit café à la terrasse duquel ils s’assirent, entre des lauriers et des fusains. Le jour commençait à baisser.

— Garçon, fit Sholmès, de quoi écrire.

Il écrivit, et rappelant le garçon :

— Portez cette lettre au concierge de la maison qui est en face. C’est l’homme en casquette qui fume sous la porte cochère.

Le concierge accourut, et, Ganimard ayant décliné son titre d’inspecteur principal, Sholmès demanda si, le matin du dimanche, il était venu une jeune dame en noir.

— En noir ? oui, vers neuf heures — celle qui monte au second.

— Vous la voyez souvent ?

— Non, mais depuis quelque temps, davantage... la dernière quinzaine, presque tous les jours.

— Et depuis dimanche ?

— Une fois seulement... sans compter aujourd’hui.

— Comment ! elle est venue !

— Elle est là.

— Elle est là !

— Voilà bien dix minutes. Sa voiture attend sur la place Saint-Ferdinand, comme d'habitude. Elle, je l'ai croisée sous la porte.

— Et quel est ce locataire du second ?

— Il y en a deux, une modiste, M^{lle} Langeais, et un monsieur qui a loué deux chambres meublées, depuis un mois, sous le nom de Bresson.

— Pourquoi dites-vous « sous le nom ? »

— Une idée à moi que c'est un nom d'emprunt. Ma femme fait son ménage : eh bien, il n'a pas deux chemises avec les mêmes initiales.

— Comment vit-il ?

— Oh ! presque toujours dehors. Des trois jours, il ne rentre pas chez lui.

— Est-il rentré dans la nuit de samedi à dimanche ?

— Dans la nuit de samedi à dimanche ? Oui, il n'a pas bougé.

— Et quelle sorte d'homme est-ce ?

— Ma foi je ne saurais dire. Il est si changeant ! Il est grand, il est petit, il est gros, il est fluet... brun et blond. Je ne le reconnais toujours pas.

Ganimard et Sholmès se regardèrent.

— C'est lui, murmura Ganimard, c'est bien lui.

Il y eut vraiment chez le vieux policier un instant de trouble qui se traduisit par un bâillement et par une crispation de ses deux poings.

Sholmès aussi, bien que plus maître de lui, sentit une étreinte au cœur.

— Attention, dit le concierge, voici la jeune fille.

Mademoiselle en effet apparaissait au seuil de la porte et traversait la place.

— Et voici M. Bresson, le monsieur qui porte un paquet sous le bras.

L

A « FILATURE ». — UN SUICIDE

Les deux hommes se levèrent précipitamment et à la lueur des réverbères ils reconnurent la silhouette de Lupin, qui s'éloignait dans une direction opposée à la place et sans s'occuper de la jeune fille. L'institutrice regagna sa voiture.

À distance, et en utilisant l'abri momentané des passants et des kiosques, Ganimard et Sholmès se mirent à la poursuite de Bresson. Mais il ne se retournait pas et marchait rapidement avec une légère claudication de la jambe droite, si légère qu'il fallait l'œil exercé d'un observateur pour la percevoir. Ganimard dit :

— Il fait semblant de boiter.

Et il reprit :

— Ah ! si l'on pouvait ramasser deux ou trois agents et sauter sur notre individu ! Nous risquons de le perdre.

Mais aucun agent ne se montra avant la porte des Ternes, et, les fortifications franchies, ils ne devaient plus escompter le moindre secours.

— Séparons-nous, dit Sholmès, l'endroit est désert.

C'était le boulevard Victor-Hugo. Chacun d'eux prit un trottoir et s'avança selon la ligne des arbres.

Ils allèrent ainsi pendant vingt minutes jusqu'au moment où Bresson tourna sur la gauche et longea la Seine. Là, ils aperçurent Bresson qui descendait au bord du fleuve. Il y resta quelques secondes sans qu'il leur fût possible de distinguer ses gestes. Puis il remonta la berge et revint sur ses pas. Ils se collèrent contre les piliers d'une grille. Bresson passa devant eux. Il n'avait plus de paquet.

Et comme il s'éloignait, un autre individu se détacha d'une encoignure de maison et se glissa entre les arbres. Sholmès dit à voix basse :

— Il a l'air de suivre Bresson, celui-là.

— Oui, il m'a semblé déjà le voir en allant.

La chasse recommença, mais compliquée par la présence de cet individu. Bresson reprit le même chemin, traversa de nouveau la porte des Ternes, et

rentra dans la maison de la place Saint-Ferdinand.

Le concierge fermait lorsque Ganimard se présenta.

— Vous l’avez vu, n’est-ce pas ?

— Oui, j’éteignais le gaz de l’escalier, il a poussé le verrou de sa porte.

— Il n’y a personne avec lui ?

— Personne, aucun domestique... il ne mange jamais ici.

— Il n’existe pas d’escalier de service ?

— Non.

Ganimard dit à Sholmès :

— Le plus simple est que je m’installe à la porte même de Bresson, tandis que vous allez chercher le commissaire de police de la rue Demours. Je vais vous donner un mot.

Sholmès objecta :

— Et s’il s’échappe pendant ce temps ?

— Puisque je reste !...

— Un contre un, la lutte est inégale avec lui.

— Je ne puis pourtant pas forcer son domicile, je n’en ai pas le droit, la nuit surtout.

Sholmès haussa les épaules.

— Quand vous aurez arrêté Lupin, on ne vous chicanera pas sur les conditions de l’arrestation. D’ailleurs, quoi ! il s’agit tout au plus de sonner. Nous verrons alors ce qui se passera.

Ils montèrent. Une porte à deux battants s’offrait à gauche du palier. Ganimard sonna.

Aucun bruit. Il sonna de nouveau. Personne ne bougea.

— Entrons, murmura Sholmès.

— Oui, allons-y.

Pourtant, ils demeurèrent immobiles, l’air irrésolu, comme des gens qui hésitent au moment d’accomplir un acte décisif, ils redoutaient d’agir, et il leur semblait soudain impossible qu’Arsène Lupin fût là, si près deux,

derrière cette cloison fragile qu'un coup de poing pouvait abattre. L'un et l'autre, ils le connaissaient trop, le diabolique personnage, pour admettre qu'il se laissât pincer aussi stupidement. Non, non, mille fois non, il n'était plus là. Par les maisons contiguës, par les toits, par telle issue convenablement préparée, il avait dû s'évader, et une fois de plus, c'est l'ombre seule de Lupin qu'on allait étreindre.

Ils frissonnèrent. Un bruit imperceptible, qui venait de l'autre côté de la porte, avait comme effleuré le silence. Et ils eurent l'impression, la certitude, que tout de même il était là, séparé d'eux par la mince cloison de bois, et qu'il les écoutait, qu'il les entendait.

Violamment, de son poing, Ganimard ébranla la porte.

Un bruit de pas, maintenant, un bruit qui ne cherchait point à se dissimuler.

Ganimard secoua la porte. D'un élan irrésistible, Sholmès, l'épaule en avant, l'abattit, et tous deux se ruèrent à l'assaut.

Ils s'arrêtèrent net. Un coup de feu avait retenti dans la pièce voisine. Un autre encore, et le bruit d'un corps qui tombe...

Quand ils entrèrent, ils virent Bresson étendu, la face contre le marbre de la cheminée. Il eut une convulsion. Son revolver glissa de sa main.

Ganimard se pencha et tourna la tête du mort. Du sang la couvrait, qui giclait de deux larges blessures, l'une à la joue, et l'autre à la tempe.



LE SUICIDE DE M. BRESSON

— Est-ce lui ? murmura-t-il, il est méconnaissable.

— Ce n'est pas lui, fit Sholmès.

— Comment le savez-vous ?

L'Anglais ricana :

— Pensez-vous donc qu'Arsène Lupin est homme à se tuer ?

— Pourtant, nous avons bien cru le reconnaître dehors...

— Nous avons cru, parce que nous voulions croire. Cet homme nous obsède.

— Alors, c'est un de ses complices.

— Les complices d'Arsène Lupin ne se tuent pas.

— Alors, qui est-ce ?

Ils fouillèrent le cadavre. Dans une poche Herlock Sholmès trouva un portefeuille vide, dans une autre Ganimard trouva quelques louis. Au linge, point de marque, aux vêtements non plus. Dans les malles, — une grosse malle et deux valises, — rien que des effets. Sur la cheminée un paquet de journaux. Ganimard les déplia. Tous parlaient du vol de la lampe juive.

Une heure après, lorsque Ganimard et Sholmès se retirèrent, ils n'en savaient pas plus sur le singulier personnage que leur intervention avait acculé au suicide.

Qui était-ce ? Pourquoi s'était-il tué ? Par quel lien se rattachait-il à l'affaire de la lampe juive ? Qui l'avait filé au cours de sa promenade ? Autant de mystères ?

Herlock Sholmès se coucha de fort mauvaise humeur. À son réveil il reçut un pneumatique ainsi conçu :

Arsène Lupin a l'honneur de vous faire pari de son tragique décès en la personne du sieur Cresson, et vous prie d'assister à ses convoi, service et enterrement qui auront lieu aux frais de l'État, le jeudi 25 juin.



UN REPROCHE

Les Nouvelles Aventures d'Arsène Lupin
par Maurice LEBLANC

LA LAMPE JUIVE

(suite et fin)

VOYEZ-VOUS, mon vieux camarade, disait Sholmès à Wilson, en brandissant le pneumatique d'Arsène Lupin, ce qui m'exaspère dans cette aventure, c'est de sentir continuellement posé sur moi l'œil de ce satané gentleman. Aucune de mes pensées les plus secrètes ne lui échappe. J'agis comme un acteur dont tous les pas sont

réglés par une mise en scène rigoureuse, qui va là et qui dit cela, parce que le voulut ainsi une volonté supérieure. Comprenez-vous, Wilson ?

Wilson eut certainement compris s'il n'avait dormi le profond sommeil d'un homme dont la température varie entre quarante et quarante et un degrés. Mais qu'il entendit ou non, cela n'avait aucune importance pour Sholmès qui continuait :

— Il me faut faire appel à toute mon énergie, et mettre en œuvre toutes mes ressources pour ne pas me décourager. Heureusement qu'avec moi, ces petites taquineries sont autant de coups d'épingle qui me stimulent. Le feu de la piqure apaisé, la plaie d'amour-propre refermée, j'en arrive toujours à dire : « Amuse-toi bien, mon bonhomme. Un moment ou l'autre, c'est toi-même qui te trahiras. » Car enfin, Wilson, n'est-ce pas Lupin qui, par sa première dépêche et par la réflexion qu'elle a suggérée à la petite Henriette, n'est-ce pas lui qui m'a livré le secret de sa correspondance avec Alice Demun ? Vous oubliez ce détail, vieux camarade.

Mademoiselle entra dans la chambre de Wilson et dit à Sholmès :

— Monsieur Sholmès, je vais vous gronder si vous réveillez mon malade. Ce n'est pas bien à vous de le déranger. Le docteur exige le calme absolu. Mais qu'avez-vous à me regarder ainsi ?... Rien ? Mais si... vous semblez toujours avoir une arrière-pensée... Laquelle ? Répondez, je vous en prie.

Elle l'interrogeait de tout son clair visage, de ses yeux ingénus, de sa bouche qui souriait, et de toute son attitude aussi, de ses mains jointes, de son buste légèrement penché en avant. Et il y avait tant de candeur en elle que l'Anglais en éprouva de la colère. Il s'approcha et lui dit à voix basse :

— Bresson s'est tué hier soir.

— Ah ! fit-elle, sans avoir l'air de comprendre.

En vérité aucune contraction n'altéra son visage, rien qui révélât l'effort du mensonge.

— Elle était prévenue, pensa-t-il.

Et afin de la confondre, il saisit l'album à images qu'il venait de déposer sur une table voisine et l'ouvrant à la page découpée :

— Pourriez-vous me dire dans quel ordre on doit disposer les lettres qui manquent ici, pour connaître le sens exact du billet que vous avez envoyé à

Bresson quatre jours avant le vol de la lampe juive ?

Cette question dut paraître infiniment drôle à la jeune fille, car elle éclata de rire :

— Mais on croirait vraiment que vous m'accusez d'être la complice du vol ? Alors selon vous, ce monsieur Bresson qui s'est tué aurait pris la lampe juive, et je serais... l'amie de ce monsieur Bresson ! Oh ! que c'est amusant !...

— Qui donc avez-vous été voir hier dans la soirée, au second étage d'une maison de l'avenue des Ternes ?

— Qui ? mais ma modiste, M^{lle} Langeais. Est-ce que ma modiste et mon ami monsieur Bresson ne feraient qu'une seule et même personne ?

Malgré tout, Sholmès douta. On peut feindre, de manière à donner le change, la terreur, la joie, l'inquiétude, tous les sentiments, mais non point l'indifférence, non point le rire heureux et insouciant.

— Nous disons bien des bêtises, s'écria-t-elle, et j'ai tant à faire ! Pour votre punition, Monsieur, vous garderez le malade pendant que je vais chez le pharmacien... Une ordonnance pressée !

Elle sortit.

— Je suis roulé, murmura Sholmès. Non seulement je n'ai rien tiré d'elle, mais c'est moi qui me suis découvert.

Et il se rappelait l'affaire du diamant bleu et l'interrogatoire qu'il avait fait subir à Clotilde Destange. N'était-ce pas la même sérénité que la Dame Blonde lui avait opposée, et ne se trouvait-il pas de nouveau en face d'un de ces êtres qui, protégés par Arsène Lupin ; sous l'action directe de son influence, gardaient dans l'angoisse même du danger le calme le plus inexplicable ?

— Sholmès... Sholmès...

Il s'approcha de Wilson qui l'appelait, et s'inclina vers lui.

— Qu'y a-t-il, vieux camarade ? on souffre ?

Wilson remua les lèvres sans pouvoir parler. Enfin, après de grands efforts, il bégaya :

— Non... Sholmès... ce n'est pas elle... il est impossible que ce soit elle...

— Eh ! qu'est-ce que vous en savez ? s'écria Sholmès avec brusquerie.

— Elle est si douce ! elle me soigne si bien !... et je vous assure...

Il devint tout pâle, une sueur abondante perla sur son front, et il s'évanouit.

— Allons bon, grogna son ami, en voilà une idée !... Non, Wilson, je vous en supplie... vous me mettez dans un embarras...

Il s'esquiva rapidement dans l'espoir de rejoindre Mademoiselle. Mais en arrivant au vestibule, il aperçut la jeune fille penchée sur le téléphone, un des récepteurs à la main. Elle dut l'entendre, ou du moins deviner sa présence, car elle s'en alla aussitôt.

— Je la dérange, se dit Sholmès. Eh parbleu, si je n'étais survenu, elle téléphonait à Lupin et le mettait au courant de notre entrevue.

Sans plus s'inquiéter de Wilson il quitta l'hôtel derrière la jeune fille, et, derrière elle, descendit l'avenue de Messine, persuadé qu'elle se dirigeait vers le bureau de poste du boulevard Haussmann. Mais elle entra chez un pharmacien, et quand elle reparut vingt minutes plus tard, elle portait des flacons et une bouteille enveloppés de papier blanc.

— Je me suis trompé, pensa Sholmès... la voilà qui retourne à l'hôtel tout tranquillement...

U NE « FILATURE » NOUVELLE QUI N'ABOUTIT PAS

Une idée le frappa. Il courut chez le pharmacien.

— Mademoiselle Demun, qui sort d'ici, a oublié son ordonnance.

— Mais non... je ne crois pas.

— Si, si, elle a téléphoné, n'est-ce pas ?

— En effet, pendant que je préparais les médicaments.

— C'est tout ce que je désirais savoir, monsieur, je vous remercie.

Il remonta jusqu'à la rue Murillo, se rendit dans sa chambre, s'y enferma, alluma sa pipe, confidente habituelle et conseillère aux moments difficiles, et, renversé dans un fauteuil, il s'enveloppa d'un nuage de fumée. Parfois il portait devant ses yeux le papier sur lequel il avait inscrit la phrase de l'album et tâchait d'en pénétrer le sens.

Le mot de l'énigme était là. Vingt fois il recommença les mêmes opérations et, chaque fois il aboutit à la même solution, se heurtant ainsi chaque fois aux deux lettres mystérieuses, C. H. Que signifiaient-elles ? À quelles lettres devait-on les unir pour qu'elles prissent leur valeur exacte ? Elles gardèrent leur secret. Quand il rejoignît M. et M^{me} d'Imblevalle à l'heure du déjeuner il fut obligé de répondre à leurs questions :

— C'est long... plus long que je ne supposais.

Le repas fini, il se fit conduire avenue des Ternes où Ganimard l'attendait.

— Ça ne marche pas, lui dit l'inspecteur principal. On perquisitionne, mais on ne parvient pas à identifier ce Bresson, et ce sera d'autant plus difficile qu'il est absolument défiguré.

— C'est curieux qu'il n'ait laissé aucune trace.

— Aucune. Je vous signale cependant une lettre arrivée ce matin à l'adresse de Bresson et, par conséquent, mise à la poste hier.

— Avant que l'expéditeur de cette lettre ne sût la mort de Bresson ?

— Précisément. Elle est entre les mains du juge d'instruction, mais j'en ai retenu les termes exacts :

Il n'accepte aucune transaction. Il veut tout, la première chose aussi bien que celles de la seconde affaire. Sinon, il agit.

— Et pas de signature, ajouta Ganimard. Comme vous voyez, ces quelques lignes ne nous serviront guère.

— Je ne suis pas du tout de votre avis, Monsieur Ganimard, ces quelques lignes me semblent au contraire fort intéressantes.

— Et pourquoi, mon Dieu !

— Pour des raisons qui me sont personnelles... Mais nous sommes pressés, Monsieur Ganimard, et si vous m'en croyez, nous commencerons

par nous enquérir du paquet dont le sieur Bresson s'est débarrassé hier soir.

— À votre disposition. J'ai donné rendez-vous là-bas à deux inspecteurs et au brigadier Folenfant. Mais, auparavant, j'aurais bien voulu savoir ce que fait là-bas cet individu en casquette, qui rôde sur l'avenue depuis ce matin. J'ai comme une idée que c'est le même qui filait Bresson.

— C'est le même, affirma Sholmès après un instant d'examen. Tenez, il prend le tramway.

— Le tramway de Neuilly. Nous pouvons le prendre aussi.

Ils sautèrent sur l'impériale, en ayant l'air de ne point se connaître, et s'assirent à droite et à gauche de l'individu. Il avait déplié un journal et lisait sans lever la tête, — ou du moins, Sholmès ne tarda pas à le constater, il affectait de lire, car ses yeux restaient obstinément fixés sur le même passage.

— Il sait qu'il est surveillé, pensa l'Anglais.

Il se rapprocha ostensiblement de Ganimard et lui dit :

— Attention. Ne le lâchons pas. C'est un complice de Lupin. S'il fait mine de filer, mettez la main dessus.

Le tramway s'arrêta rue du Château, au point terminus. L'individu descendit et s'en alla tranquillement, escorté de Ganimard et de Sholmès. L'inspecteur demanda :

— Et qui nous assure que c'est un complice de Lupin ?

— Mais il suffit de le regarder. Croyez-vous qu'un autre aurait ce calme et cette désinvolture ? Celui-là sait parfaitement qu'il n'a rien à craindre, puisque Lupin existe.

— Pourtant nous le serrons d'assez près !

— N'empêche qu'il va nous glisser entre les doigts avant peu. Il est trop sûr de lui.

— Et pourtant voici là-bas, à la porte de ce café, deux agents cyclistes, et avant peu nous allons aborder le personnage.

— Le personnage ne paraît pas s'émouvoir beaucoup de cette éventualité. C'est lui-même qui aborde !

— Nom d'un chien, proféra Ganimard, il a de l'aplomb !

L'individu en effet s'était avancé vers les deux agents au moment où ceux-ci se disposaient à enfourcher leurs bicyclettes. Il leur dit quelques mots, puis, soudain, sauta sur une troisième bicyclette, qui était appuyée contre le mur du café, et s'éloigna rapidement avec les deux agents.

L'Anglais s'esclaffa.

U N DRAME AU MILIEU DE LA SEINE

— Hein ! l'avais-je prévu ? Un, deux, trois, enlevé ! et par qui ? par deux de vos collègues, M. Ganimard. Ah ! il se met bien, Arsène Lupin ! des agents cyclistes à sa solde ! J'en ai vu de drôles, mais celle-là !...

Vexé, Ganimard partit à la recherche du brigadier Folenfant, tandis que Sholmès suivait les traces des bicyclettes, d'autant plus visibles sur la poussière de la route, que deux des machines étaient munies de pneumatiques striés. Et il s'aperçut bientôt que ces traces le conduisaient au bord de la Seine et que les trois hommes avaient tourné du même côté que Bresson, la veille au soir. Il parvint ainsi à la grille contre laquelle lui-même s'était caché avec Ganimard, et, un peu plus loin, il constata un emmêlement des lignes striées qui lui prouva qu'on avait fait halte à cet endroit. Juste en face il y avait une petite langue de terrain qui pointait dans la Seine et à l'extrémité de laquelle une vieille barque était amarrée.

C'est là que Bresson avait dû jeter son paquet, ou plutôt qu'il l'avait laissé tomber. Sholmès descendit le talus et vit que, la berge s'abaissant en pente très douce et l'eau du fleuve étant basse, il lui serait facile de retrouver le paquet... à moins que les trois hommes n'eussent pris les devants.

— Non, non, se dit-il, ils n'ont pas eu le temps... un quart d'heure tout au plus... et cependant pourquoi ont-ils passé par là ?

Un pêcheur était assis dans la barque. Sholmès lui demanda :

— Vous n’avez pas aperçu trois hommes à bicyclette ? Ils viennent de s’arrêter ici.

Le pêcheur mit sa ligne sous son bras, sortit de sa poche un carnet, écrivit sur une des pages, la déchira et la tendit à Sholmès.

Un grand frisson secoua l’Anglais. D’un coup d’œil il avait vu, au milieu de la page qu’il tenait à la main, la série des lettres déchirées de l’album.

CDEHNOPRZEO-237

Un lourd soleil pesait sur la rivière. Le pêcheur avait repris sa besogne, abrité sous la vaste cloche d’un chapeau de paille, sa veste et son gilet pliés à côté de lui. Il pêchait attentivement, tandis que le bouchon de sa ligne flottait au fil de l’eau.

Il s’écoula bien une minute, une minute de solennel et terrible silence.

— Est-ce lui ? pensait Sholmès avec une anxiété presque douloureuse.



un mouvement instinctif

Et la vérité l’éclairant :

— C'est lui ! c'est lui ! lui seul est capable de rester ainsi sans un frémissement d'inquiétude, sans rien craindre de ce qui va se passer... Et quel autre saurait cette histoire de l'album ? Alice lui aura téléphoné.

Tout à coup l'Anglais sentit que sa main, que sa propre main avait saisi la crosse de son revolver, et que ses yeux se fixaient sur le dos de l'individu, un peu au-dessous de la nuque. Un geste, et tout le drame se dénouait, la vie de l'étrange aventurier se terminait misérablement.

Le pêcheur ne bougea pas.

Sholmès serra nerveusement son arme avec l'envie farouche de tirer et d'en finir, et l'horreur en même temps d'un acte qui déplaisait à sa nature. Mais un bruit de pas lui ayant fait tourner la tête, il avisa Ganimard qui s'en venait en compagnie des inspecteurs.

Alors, changeant d'idée, il prit son élan, d'un bond sauta dans la barque dont l'amarre se cassa sous la poussée trop forte, tomba sur l'homme et l'étreignit à bras-le-corps. Ils roulèrent tous deux au fond du bateau.

Dans la lutte, le revolver de Sholmès, sautant hors de sa poche, tomba.

— Et après ? s'écria Lupin, tout en se débattant, qu'est-ce que cela prouve ? Quand l'un de nous aura réduit l'autre à l'impuissance, il sera bien avancé ! Vous ne saurez pas quoi faire de moi, ni moi de vous.

Les deux rames glissèrent à l'eau. La barque s'en fut à la dérive. Des exclamations s'entrecroisaient le long de la berge, et Lupin continuait :

U NE FUSILLADE

— Que d'histoires, Seigneur ! Vous avez donc perdu la notion des choses ?... De pareilles bêtises à votre âge ! et un grand garçon comme vous ! Fi, que c'est vilain !...

Il réussit à se dégager, et tâcha aussitôt de rattraper un des avirons afin de gagner le large, tandis que l'Anglais s'acharnait après l'autre, afin de gagner le bord. Mais les deux avirons leur échappèrent, et la chance sembla favoriser Lupin, car le bateau tendait à s'éloigner.

— Gare à vous, cria Lupin.

Quelqu'un, sur la rive, braquait un revolver. Il baissa la tête, une détonation retentit, un peu d'eau jaillit auprès d'eux. Lupin éclata de rire.

— Dieu me pardonne, c'est l'ami Ganimard !... Mais c'est très mal ce que vous faites là, Ganimard. Vous n'avez le droit de tirer qu'en cas de légitime défense... Ce pauvre Arsène vous rend donc féroce au point d'oublier tous vos devoirs ?... Allons bon, le voilà qui recommence !... Mais, malheureux, c'est mon cher maître que vous allez frapper.

Il fit à Sholmès un rempart de son corps, et, debout dans la barque, face à Ganimard :

— Bien ! maintenant je suis tranquille... Visez là, Ganimard, en plein cœur !... plus haut... à gauche... C'est raté... fichu maladroit... Encore un coup ?... Mais vous tremblez, Ganimard... Au commandement, n'est-ce pas ? et du sang-froid... Une, deux, trois, feu !... Raté ! Sacrebleu, le gouvernement vous donne donc des joujous d'enfant comme pistolets ?

Il exhiba un long revolver, massif et plat, et, sans viser, tira.

L'inspecteur porta la main à son chapeau : une balle l'avait troué.

— Qu'en dites-vous, Ganimard ? Ah ! cela vient d'une bonne fabrique.

Sholmès ne pouvait s'empêcher de sourire et d'admirer. Quel débordement de vie ! Quelle allégresse jeune et spontanée ! Et comme il paraissait s'amuser ! On eût dit que la sensation du péril lui causait une joie physique.

De chaque côté du fleuve, cependant, des gens s'étaient amassés, et Ganimard et ses hommes suivaient l'embarcation qui se balançait au large, très doucement, entraînée par le courant

— J'ai une question à vous poser, maître, s'écria Lupin en se retournant vers l'Anglais, et je vous supplie d'y répondre, afin qu'il n'y ait pas d'équivoque, par un oui ou un non. Renoncez à vous occuper de cette affaire. Il en est encore temps et je puis réparer le mal que vous avez fait. Plus tard je ne le pourrais plus. Est-ce convenu ?

— Non

La figure de Lupin se contracta. Visiblement cette obstination l'irritait. Il reprit :

— J'insiste. Pour vous encore plus que pour moi j'insiste, certain que vous serez le premier à regretter votre intervention. Une dernière fois, oui ou non ?

— Non.

Lupin s'accroupit, déplaça une des planches du fond et, durant quelques minutes exécuta un travail dont Sholmès ne put discerner la nature. Puis il se releva, s'assit auprès de l'Anglais, et lui tint ce langage :

— Je crois, maître, que nous sommes venus au bord de cette rivière pour des raisons identiques : Repêcher l'objet dont Bresson s'est débarrassé ? Pour ma part, j'avais donné rendez-vous à quelques camarades, et j'étais sur le point — mon costume sommaire l'indique — d'effectuer une petite exploration dans les profondeurs de la Seine, quand mes amis m'ont annoncé votre approche. Je vous confesse d'ailleurs que je n'en fus pas surpris, étant prévenu heure par heure, j'ose le dire, des progrès de votre enquête. C'est si facile ! Dès qu'il se passe, rue Murillo, la moindre chose susceptible de m'intéresser, vite, un coup de téléphone, et je suis averti ! Vous comprendrez que, dans ces conditions...

Il s'arrêta. La planche qu'il avait écartée se soulevait maintenant, et, tout autour, de l'eau filtrait par petits jets.

— Diable ! j'ignore comment j'ai procédé, mais j'ai tout lieu de penser qu'il y a une voie d'eau au fond de cette vieille embarcation. Vous n'avez pas peur, maître ?

Sholmès haussa les épaules. Lupin continua :

U NE BARQUE QUI PREND L'EAU

— Vous comprendrez donc que, dans ces conditions, et sachant par avance que vous recherchiez le combat d'autant plus ardemment que je m'efforçais, moi, de l'éviter, il m'était plutôt agréable d'engager avec vous une partie dont l'issue est certaine puisque j'ai tous les atouts en main. Et j'ai voulu donner à notre rencontre le plus d'éclat

possible, afin que votre défaite fût universellement connue, et qu'une autre comtesse de Crozon ou un autre baron d'Imblevalle ne fussent pas tentés de solliciter votre secours contre moi. Et ne voyez là, mon cher maître...

Il s'interrompit de nouveau, et, se servant de ses mains à demi-fermées comme de lorgnettes, il observa les rives.

— Bigre ! ils ont frété un superbe canot, un vrai navire de guerre, et les voilà qui font force rames. Avant cinq minutes, ce sera l'abordage, et je suis perdu. Monsieur Sholmès, un conseil : vous vous jetez sur moi, vous me ficelez et vous me livrez à la justice de mon pays... Ce programme vous plaît-il ?... À moins que d'ici là, nous n'ayons fait naufrage, auquel cas il ne nous resterait plus qu'à préparer notre testament. Qu'en pensez-vous ?

Leurs regards se croisèrent. Cette fois Sholmès s'expliqua la manœuvre de Lupin : il avait percé le fond de la barque. Et l'eau montait. Elle gagna les semelles de leurs bottines. Elle recouvrit leurs pieds.

Ils ne bougèrent pas.

Elle dépassa leurs chevilles.

L'Anglais saisit sa blague à tabac, roula une cigarette et l'alluma.

Lupin poursuivit :

— Et ne voyez là, mon cher maître, que l'humble aveu de mon impuissance à votre égard. C'est m'incliner devant vous que d'accepter les seules batailles où la victoire me soit acquise, afin d'éviter celles dont je n'aurais pas choisi le terrain. C'est reconnaître que Sholmès est l'unique ennemi que je craigne, et proclamer mon inquiétude tant que Sholmès ne sera pas écarté de ma route. Voilà, mon cher maître, ce que je tenais à vous dire, puisque le destin m'accorde l'honneur d'une conversation avec vous. Je ne regrette qu'une chose, c'est que cette conversation ait lieu pendant que nous prenons un bain de pieds... situation qui manque de gravité, je le confesse... Et que dis-je ! un bain de pieds !... un bain de siège plutôt !

L'eau en effet parvenait au banc où ils étaient assis, et de plus en plus la barque s'enfonçait.

Sholmès, imperturbable, la cigarette aux lèvres, semblait absorbé dans la contemplation du ciel. Pour rien au monde, en face de cet homme environné de périls, cerné par la foule, traqué par la meute des agents, et qui cependant

gardait sa belle humeur, pour rien au monde il n'eût consenti à montrer, lui, le plus léger signe d'agitation.

Quoi ! avaient-ils l'air de dire tous deux, s'émeut-on pour de telles futilités ? N'advient-il pas chaque jour que l'on se noie dans un fleuve ? Est-ce là de ces événements qui méritent qu'on y prête attention ? Et l'un bavardait, et l'autre rêvassait, tous deux cachant sous un même masque d'insouciance le choc formidable de leurs deux orgueils.

Une minute encore, et ils allaient couler.

— L'essentiel, formula Lupin, est de savoir si nous coulerons avant ou après l'arrivée des champions de la justice. Tout est là. Mais, mon Dieu, qu'ils avancent vite, les champions de la justice ! Ah ! c'est vous, brigadier Folenfant ? Bravo ! L'idée du navire de guerre est excellente. Je vous recommanderai à vos supérieurs, brigadier Folenfant... Et votre camarade Dieuzy où est-il donc ? Sur la rive gauche, n'est-ce pas, au milieu d'une centaine d'indigènes... De sorte que, si j'échappe au naufrage, je suis recueilli à gauche par Dieuzy et ses indigènes, ou bien à droite par Ganimard et les populations de Neuilly. Fâcheux dilemme...

Il y eut un remous. L'embarcation vira sur elle-même, et Sholmès dut s'accrocher à l'anneau des avirons.

— Maître, dit Lupin, je vous supplie d'ôter votre veste. Vous serez plus à l'aise pour nager. Non ? Alors je remets la mienne.

Il enfila sa veste, la boutonna hermétiquement comme celle de Sholmès et soupira :

— Quel rude homme vous faites ! et qu'il est dommage que vous vous entêtiez dans une affaire...

— Monsieur Lupin, prononça Sholmès, sortant enfin de son mutisme, vous parlez beaucoup trop, et vous pêchez souvent par excès de confiance et par légèreté.

— Le reproche est sévère.

— C'est ainsi que, sans le savoir, vous m'avez fourni, il y a un instant, le renseignement que je cherchais.

— Comment ! vous cherchiez un renseignement et vous ne me le disiez pas !

— Je n'ai besoin de personne. D'ici trois heures je donnerai le mot de l'énigme à Monsieur et Madame...

Il n'acheva pas sa phrase. La barque avait sombré d'un coup, les entraînant tous deux. Elle émergea aussitôt, retournée, la coque en l'air. Il y eut de grands cris sur les deux rives, puis un silence anxieux, et soudain de nouvelles exclamations : un des naufragés avait reparu.

C'était Herlock Sholmès.

Excellent nageur, il se dirigea à larges brassées vers le canot de Folenfant.

— Hardi, Monsieur Sholmès, hurla le brigadier, nous y sommes... faiblissez pas... on s'occupera de lui après... nous le tenons, allez... un petit effort, Monsieur Sholmès... prenez la corde...

L'Anglais saisit une corde qu'on lui tendait. Mais, pendant qu'il se hissait à bord, une voix, derrière lui, l'interpella :

— Le mot de l'énigme, mon cher maître, parbleu oui, vous l'aurez. Je m'étonne même que vous ne l'ayez pas déjà... Et après ? À quoi cela vous servira-t-il ? C'est justement alors que la bataille sera perdue pour vous...

À cheval sur la coque dont il venait d'escalader les parois tout en pérorant, confortablement installé maintenant, Arsène Lupin poursuivait son discours avec des gestes solennels, et comme s'il espérait convaincre son interlocuteur.

— Comprenez-le bien, mon cher maître, il n'y a rien à faire, absolument rien... Vous vous trouvez dans la situation déplorable d'un monsieur...

Folenfant l'ajusta :

— Rendez-vous, Lupin.

— Vous êtes un malotru, brigadier Folenfant, vous m'avez coupé au milieu d'une phrase. Je disais donc...

— Rendez-vous, Lupin.

— Mais sacrebleu, brigadier Folenfant, on ne se rend que si l'on est en danger. Or vous n'avez pas la prétention de croire que je coure le moindre danger !

— Pour la dernière fois, Lupin, je vous somme de vous rendre.

— Brigadier Folenfant, vous n’avez nullement l’intention de me tuer, tout au plus de me blesser, tellement vous avez peur que je n’échappe. Et si par hasard la blessure était mortelle ? Non, mais pensez à vos remords, malheureux ! à votre vieillesse empoisonnée !...

Le coup partit.

Lupin chancela, se cramponna un instant à l’épave, puis lâcha prise et disparut.

A

PRÈS LE NAUFRAGE — UNE ENTREVUE ÉMOUVANTE

Il était exactement trois heures lorsque ces événements se produisirent. À six heures précises, ainsi qu’il l’avait annoncé, Herlock Sholmès, vêtu d’un pantalon trop court et d’un veston trop étroit qu’il avait empruntés à un aubergiste de Neuilly, coiffé d’une casquette et paré d’une chemise de flanelle à cordelière de soie, entra dans le boudoir de la rue Murillo, après avoir fait prévenir M. et M^{me} d’Imblevalle qu’il leur demandait un entretien.

Ils le trouvèrent qui se promenait de long en large, dans sa tenue bizarre, et l’air pensif. Parfois il saisissait un bibelot, l’examinait machinalement, puis reprenait sa promenade.

Enfin il s’arrêta et demanda :

— Mademoiselle est-elle ici ?

— Oui, dans le jardin, avec les enfants.

— Monsieur le baron, l’entretien que nous allons avoir étant définitif, je voudrais que M^{lle} Demun y assistât.

— Est-ce que, décidément... ?

— Ayez un peu de patience, monsieur. La vérité sortira clairement des faits que je vais exposer devant vous avec le plus de précision possible.



ARSÈNE LUPIN ESSUIE UN COUP DE FEU

— Soit. Suzanne, veux-tu ?...

M^{me} d'Imblevalle se leva et revint presque aussitôt, accompagnée d'Alice Demun. Mademoiselle, un peu plus pâle que de coutume, resta debout, appuyée contre une table et sans même demander la raison pour laquelle on l'avait appelée.

Sholmès ne parut pas la voir, et se tournant brusquement vers M. d'Imblevalle, il articula d'un ton impérieux :

— Après plusieurs jours d'enquête, monsieur, et bien que certains événements aient modifié un instant ma manière de voir, je vous répéterai ce que je vous ai dit dès la première heure : la lampe juive a été volée par quelqu'un qui habite cet hôtel.

— Le nom du coupable ?

— Je le connais.

— Les preuves ?

— Celles que j'ai suffiront à le confondre.

— Il ne suffit pas qu'il soit confondu. Il faut encore qu'il nous restitue...

— La lampe juive ? Elle est en ma possession,

— Le collier d'opales ? la tabatière ?...

— Le collier d'opales, la tabatière, bref tout ce qui vous fut dérobé la seconde fois est en ma possession.

Sholmès aimait ces coups de théâtre et cette manière un peu sèche d'annoncer ses victoires.

Il reprit ensuite par le menu le récit de ce qu'il avait fait durant ces trois jours. Il dit la découverte de l'album, écrivit sur une feuille de papier la phrase formée par les lettres découpées, puis raconta l'expédition de Bresson au bord de la Seine et le suicide de l'aventurier, et enfin la lutte que lui, Sholmès, venait de soutenir contre Lupin, le naufrage de la barque et la disparition de Lupin.

Quand il eut terminé, le baron dit à voix basse :

— Il ne vous reste plus qu'à nous révéler le nom du coupable. Qui donc accusez-vous ?

— J'accuse la personne qui a découpé les lettres de cet alphabet, et communiqué au moyen de ces lettres avec Arsène Lupin.

— Comment savez-vous que le correspondant de cette personne est Arsène Lupin ?

— Par Lupin lui-même.

Il tendit un bout de papier mouillé et froissé. C'était la page que Lupin avait arrachée de son carnet, dans la barque, et sur laquelle il avait inscrit la phrase.

— Et remarquez, nota Sholmès avec satisfaction, que rien ne l'obligeait à me donner cette feuille, et, par conséquent, à se faire reconnaître. Simple gaminerie de sa part, et qui m'a renseigné.

— Qui vous a renseigné... dit le baron. Je ne vois rien cependant...

Sholmès repassa au crayon les lettres et les chiffres.

— CDEHNOPRZEO — 237.

— Eh bien ? fit M. d'Imblevalle, c'est la formule que vous venez de nous montrer vous-même.

— Si vous aviez tourné et retourné cette formule dans tous les sens, vous auriez vu du premier coup d'œil, comme je l'ai vu, qu'elle comprend deux lettres de plus que la première, un E et un O.

— En effet, je n'avais pas observé...

— Rapprochez ces deux lettres du C et de l'H qui nous restaient en dehors du mot « répondez » et vous constaterez que le seul mot possible est ECHO.

— Ce qui signifie ?

— Ce qui signifie l'*Écho de France*, le journal de Lupin, son organe officiel, celui auquel il réserve ses « communiqués ». Répondez à « l'*Écho de France*, rubrique de la petite correspondance, numéro 237 ». C'est là qu'il fallait chercher c'est là que je viens de chercher.

— Et vous avez trouvé ?

— J'ai trouvé toute l'histoire détaillée des relations d'Arsène Lupin et de... son complice.

Et Sholmès étala sept journaux ouverts à la quatrième page et dont il détacha les sept lignes suivantes :

1° ARS. LUP. Dame impl. protect. 540.

2° 540. Attends explications. A. L.

3° A. L. Sous domin. ennemi. Perdue.

4° 540. Écrivez adresse. Ferai enquête.

5° A. L. Murillo.

6° 540. Parc trois heures. Violettes.

7° 237. Entendu sam. serai dim. mat. parc.

— Et vous appelez cela une histoire détaillée ! s'écria M. d'Imblevalle.

— Mon Dieu oui, et pour peu que vous y prêtiez attention, vous serez de mon avis. Le 10 mai, une dame qui signe 540, implore la protection d'Arsène Lupin, à quoi Lupin riposte par une demande d'explications. La dame répond qu'elle est sous la domination d'un ennemi, de Bresson sans aucun doute, et qu'elle est perdue si l'on ne vient à son aide. Lupin, qui se méfie, qui n'ose encore s'aboucher avec cette inconnue, exige l'adresse et propose une enquête. La dame hésite pendant quatre jours, — consultez les dates, — enfin, pressée par les événements, influencée par les menaces de Bresson, elle donne le nom de sa rue, Murillo. Le lendemain, Arsène Lupin annonce qu'il sera dans le parc Monceau à trois heures et prie son inconnue de porter un bouquet de violettes comme signe de ralliement. Là, une interruption de huit jours dans la correspondance. Arsène Lupin et la dame n'ont pas besoin de s'écrire par la voie du journal : ils se voient ou s'écrivent directement. Le plan est ourdi : pour satisfaire aux exigences de Bresson, la dame enlèvera la lampe juive. Reste à fixer le jour. La dame qui, par prudence, correspond à l'aide de mots découpés et collés, se décide pour le samedi et ajoute : *Répondez Echo 237*. Lupin répond que c'est entendu et qu'il sera en outre le dimanche matin dans le parc. Le vol a lieu. La dame sort le dimanche matin, rend compte à Lupin de ce qu'elle a fait et porte à Bresson la lampe juive. Les choses se passent alors comme Lupin

l'avait prévu. La justice abusée par une fenêtre ouverte, quatre trous dans de la terre et deux éraflures sur un balcon, admet aussitôt l'hypothèse du vol par effraction. La dame est tranquille.

— Tout cela me semble logique, approuva le baron, mais le second vol...

— Le second vol fut provoqué par le premier. Les journaux ayant raconté comment la lampe juive avait disparu, quelqu'un eut l'idée de répéter l'agression et de s'emparer de ce qui n'avait pas été emporté. Et cette fois ce ne fut pas un vol simulé, mais un vol réel, avec effraction véritable, escalade, etc...

— Lupin, bien entendu...

— Non, Lupin n'agit pas aussi stupidement. Lupin ne tire pas sur les gens pour un oui ou un non.

— Alors qui est-ce ?

— Bresson. C'est Bresson qui est entré ici, c'est lui que j'ai poursuivi, c'est lui qui a blessé mon pauvre Wilson.

— En êtes-vous bien sûr ?

— Absolument. Un des complices de Bresson lui a écrit hier, avant son suicide, une lettre qui prouve que des pourparlers furent engagés entre ce complice et Lupin pour la restitution de tous les objets volés dans votre hôtel. Lupin exigeait tout, « la première chose (c'est-à-dire la lampe juive) *aussi bien que celles de la seconde affaire* ». En outre il surveillait Bresson. Quand celui-ci s'est rendu hier soir au bord de la Seine, un des compagnons de Lupin le filait en même temps que nous.

H

ERLOCK SHOLMÈS CONTINUE SON EXPLICATION

— Qu'allait faire Bresson au bord de la Seine ?

— Averti par sa correspondante des progrès de mon enquête, il avait réuni en un seul paquet ce qui pouvait le compromettre, et il le jeta dans un endroit où il lui était possible de le reprendre, une fois le danger passé.

C'est au retour que, traqué par Ganimard et par moi, ayant sans doute d'autres forfaits sur la conscience, il perdit la tête et se tua.

— Mais que contenait le paquet ?

— La lampe juive et vos autres bibelots.

— Ils ne sont donc pas en votre possession ?

— Aussitôt après la disparition de Lupin, j'ai profité du bain qu'il m'avait forcé de prendre, pour me faire conduire à l'endroit choisi par Bresson, et j'ai retrouvé, enveloppé de linge et de toile cirée, ce qui vous fut dérobé. Le voici, sur cette table.

Sans un mot le baron coupa les ficelles, déchira d'un coup les linges mouillés, en sortit la lampe, tourna un écrou placé sous le pied, fit effort des deux mains sur le récipient, le dévissa, l'ouvrit en deux parties égales et découvrit la chimère en or, rehaussée de rubis et d'émeraudes.

Elle était intacte.

Il y avait dans toute cette scène, si naturelle en apparence, et qui consistait en une simple exposition de faits, quelque chose qui la rendait effroyablement tragique, c'était l'accusation formelle, directe, irréfutable, que Sholmès lançait à chacune de ses paroles contre Mademoiselle. Et c'était aussi le silence impressionnant d'Alice Demun.

Pendant cette longue, cette cruelle accumulation de petites preuves ajoutées les unes aux autres, pas un muscle de son doux visage n'avait bougé, pas un éclair de révolte ou de crainte n'avait troublé la sérénité de son limpide regard. Que pensait-elle ? Et surtout qu'allait-elle dire à la minute solennelle où il lui faudrait répondre, où il lui faudrait se défendre et briser le cercle de fer dans lequel l'Anglais l'avait emprisonnée ?

— Parlez ! Parlez donc ! s'écria M. d'Imblevalle qui s'était tourné vers elle avec l'espoir que d'un mot elle se justifierait.

Elle ne parla point.

Le baron traversa vivement la pièce, revint sur ses pas, recommença, puis s'adressant à Sholmès :

— Eh bien non, monsieur ! je ne peux croire que ce soit vrai ! Il y a de ces choses impossibles ! et celle-là est en opposition avec tout ce que je sais, tout ce que je vois depuis un an.

Il le saisit par l'épaule.

— Mais, vous-même, monsieur, êtes-vous absolument et définitivement certain de ne pas vous tromper ?

Sholmès hésita, comme un homme qu'on attaque à l'improviste et dont la riposte n'est pas immédiate. Pourtant il sourit et dit :

— Seule la personne que j'accuse pouvait, par la situation qu'elle occupe chez vous, savoir que la lampe juive contenait ce magnifique bijou.

— Je ne veux pas le croire, murmura le baron.

— Demandez-le lui.

H

ERLOCK SHOLMÈS VOIT QU'IL FAIT FAUSSE ROUTE

M. d'Imblevalle s'approcha d'Alice, et, les yeux dans les yeux :

— C'est vous, mademoiselle ? C'est vous qui avez pris le bijou ? c'est vous qui avez correspondu avec Arsène Lupin et simulé le vol ?

Elle répondit :

— C'est moi, monsieur.

Elle ne baissa pas la tête. Sa figure n'exprima ni honte ni gêne.

— Est-ce possible ! balbutia M. d'Imblevalle... Je n'aurais jamais cru... vous êtes la dernière personne que j'aurais soupçonnée... Comment avez-vous fait, malheureuse ?

Elle dit :

— J'ai fait ce que M. Sholmès a raconté. La nuit du samedi au dimanche, je suis descendue dans ce boudoir, j'ai pris la lampe, et, le matin, je l'ai portée... à cet homme.

— Mais non, objecta le baron, ce que vous prétendez est inadmissible, puisque, le matin, j'ai retrouvé fermée la porte de ce boudoir.

Elle rougit, perdit contenance et regarda Sholmès comme si elle lui demandait conseil. Mais l'Anglais semblait frappé par cette objection et se taisait. Le baron reprit :

— Cette porte était fermée, je vous le répète. Si vous aviez passé par là, il eût fallu que quelqu'un vous l'ouvrît de l'intérieur. Or il n'y avait personne à l'intérieur de ces deux pièces, — le boudoir et la chambre, — il n'y avait personne que ma femme et que moi.

Sholmès se courba vivement et couvrit son visage de ses deux mains afin de masquer sa rougeur. Quelque chose comme une lumière trop brusque l'avait heurté, et, il en restait ébloui, mal à l'aise. Tout se dévoilait à lui ainsi qu'un paysage obscur d'où la nuit s'écarterait soudain.

Alice Demun était innocente. Il y avait là une vérité certaine, aveuglante, et c'était en même temps l'explication de la sorte de gêne qu'il éprouvait depuis le premier jour à diriger contre la jeune fille la terrible accusation. Il voyait clair maintenant. Il savait. Un geste, et sur-le-champ la preuve irréfutable s'offrirait à lui.

IL releva la tête et, après quelques secondes, aussi naturellement qu'il le put, il tourna les yeux vers M^{me} d'Imblevalle.

Elle était pâle, de cette pâleur inaccoutumée qui vous envahit aux heures implacables de la vie. Ses mains qu'elle s'efforçait de cacher, tremblaient imperceptiblement.

— Une seconde encore, pensa Sholmès, et elle se trahit.

Il se plaça entre elle et son mari. Celui-ci attendait toujours une réponse à sa question, et Sholmès ne savait que dire. Mais Alice repartit de sa voix calme :

— Vous avez raison, monsieur, et j'ignore pourquoi je mentais. En effet, je ne suis pas entrée par ici. Contrairement à la version de M. Sholmès, l'escalade ne fut pas simulée. J'ai passé par le vestibule et par le jardin, et c'est à l'aide d'une échelle qui me fut tendue au-dessus de la grille, que j'ai pénétré dans ce boudoir !

Elle mentait cette fois. Mais comme son mensonge était légitime ! Et comme il comprenait que la douce créature, soutenue par son dévouement, gardât ses yeux limpides et son air de sérénité !

Aussitôt il éprouva le désir impérieux d'écarter le danger qui, par sa faute, menaçait les deux femmes. Mais un fait se produisit qui le déconcerta : le domestique venait d'apparaître.



UNE PÉNIBLE EXPLICATION

— Monsieur le baron, c'est M. Ganimard. Il prévient M. Sholmès qu'il désire lui parler.

— Qu'il entre, dit le baron.

— Non, s'écria Sholmès.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? parce que...

Il eût voulu converser avec Ganimard et l'éconduire de façon à ce que l'inspecteur ne devinât point que le nœud de l'intrigue se trouvait précisément à portée de sa main. Mais, d'autre part, il redoutait de laisser le baron et sa femme en présence d'Alice Demun. Celle-ci pousserait-elle jusqu'au bout son rôle héroïque ? et ne serait-elle pas tentée, avant que Ganimard n'intervînt, de révéler toute la vérité à M. d'Imbleville ?

— Dites à M. Ganimard qu'il peut monter, répéta le baron.

Le domestique sortit.

— Si Ganimard entre, pensa Sholmès, le baron lui raconte tout, et Alice Demun est arrêtée. Cela, il ne le faut pas, il ne le faut à aucun prix.

Il marcha vers la porte. Le baron s'interposa :

— Vous rejoignez M. Ganimard ? Soit. Je vous accompagne.

Aucun soupçon ne le dirigeait ; rien que ces motifs obscurs qui nous poussent vers notre destin malgré les obstacles et les volontés adverses.

Un long silence, lourd d'angoisse, s'accumula. Tous, ils avaient conscience que l'inspecteur approchait et que l'irréparable était sur le point d'être consommé.

On entendit des pas.

— Une minute ! une seule minute ! oh ! je vous en prie, Monsieur Sholmès.

C'était la baronne qui s'était levée, les bras tendus en suppliante.

Sholmès entrouvrit la porte.

— Veuillez m'attendre en bas, Monsieur Ganimard.

Il ferma et poussa le verrou.

— Une minute ?... Que veux-tu dire, Suzanne, s'écria M. d'Imblevalle... Je ne vois aucun motif...

— Si, si, monsieur le baron, reprit Sholmès, il y a des motifs. Je suis tout à fait d'avis que cette affaire soit réglée ici, entre nous.

— Mais pourquoi ?

— Parce que, dit la baronne, la coupable n'est pas...

Alice se jeta sur M^{me} d'Imblevalle et lui mit la main sur la bouche.

— Taisez-vous, madame ! Ne dites pas des choses qui ne sont pas... À quoi bon ! je suis la coupable, puisque c'est moi qui ai tout combiné... puisque c'est moi qui ai correspondu...

L A VRAIE COUPABLE SE DÉNONCE

Sholmès s'avança pour tenter un dernier effort. Le baron l'écarta et, s'adressant à sa femme :

— Parle ! explique-toi !... Je pressens...

— Tu pressens la vérité, mon pauvre ami, fit-elle, très bas et le visage tordu de désespoir... la vilaine et honteuse vérité.

— Alors... Mademoiselle...

— Mademoiselle m'a sauvée... par dévouement... par affection... et elle s'accusait...

— Sauvée de quoi ? de qui ?

— De cet homme.

— Bresson ?

— Oui, c'est moi qu'il tenait par ses menaces... Je l'ai connu chez une amie... et j'ai eu la folie de l'écouter... Oh ! rien que tu ne puisses pardonner... cependant j'ai écrit deux lettres... des lettres que tu verras... je

les ai rachetées... tu sais comment... Oh ! aie pitié de moi... j'ai tant pleuré !

— Toi ! toi ! Suzanne !

Il leva sur elle ses poings serrés, prêt à la battre, prêt à la tuer. Mais ses bras retombèrent, et il murmura encore :

— Toi, Suzanne !... toi !... est-ce possible !...

Par petites phrases hachées, elle raconta la navrante et banale aventure, son réveil effaré devant l'infamie du personnage, ses remords, son affolement, et elle dit aussi la conduite admirable d'Alice, la jeune fille devinant le désespoir de sa maîtresse, lui arrachant sa confession, écrivant à Lupin, et organisant cette histoire de vol pour la sauver des griffes de Bresson.

— Toi, Suzanne, toi, répétait M. d'Imblevalle, courbé en deux, terrassé... Comment as-tu pu... ?

Sholmès ouvrit de nouveau la porte et s'effaça devant Alice. Mais la baronne saisit vivement la jeune fille par le cou et l'embrassa.

Elles échangèrent un long regard, un dernier regard de tendresse. Et ce fut tout. La porte se referma sur un de ces drames douloureux où les cœurs se déchirent jusqu'à l'heure apaisante du pardon...

Dans le couloir Sholmès s'arrêta.

— Il ne faut pas que M. Ganimard vous voie, Mademoiselle... sans quoi il reconnaîtrait en vous la jeune fille des Ternes. Montez dans votre chambre, faites vos malles et partez le plus tôt possible.

— Je partirai aujourd'hui.

Il la retint encore.

— Où irez-vous ?

— Je ne sais pas... je n'ai personne... je chercherai...

Il hésita, très ému, et reprit à voix basse :

— Je pars pour Londres ce soir. Voulez-vous m'accompagner ?...

— À Londres ?

— Oui... Je vous trouverai une place convenable... j'ai des amis...

Elle réfléchit et laissa tomber d'un ton de lassitude :

— Soit. Autant là qu'ailleurs... Mais jurez-moi que M^{me} d'Imblevalle ne sera pas inquiétée.

— Comment le serait-elle ? et par qui ?

— Que dira M. d'Imblevalle quand on saura qu'il est rentré en possession de la lampe juive et des autres bibelots ?

— On ne le saura pas. Il faut que ces objets soient définitivement perdus pour lui.

— Bien, dit-elle, dans une heure je serai à la gare du Nord.

A RSÈNE LUPIN FAIT SENTIR À SHOLMÈS LE POIDS DE LA NOUVELLE DÉFAITE QU'IL LUI A FAIT SUBIR

Tandis qu'elle s'éloignait, le timbre du téléphone sonna dans l'antichambre. Elle décrocha le récepteur :

— Allô !... Monsieur Sholmès ?... oui, il est ici.

Elle tendit le récepteur à l'Anglais et s'en alla.

— Allô ! fit Sholmès... Oui, c'est moi... À qui ai-je l'honneur de parler ?

Il rejeta violemment l'appareil, en poussant un cri de colère. Une voix avait répondu :

— À qui vous avez l'honneur ?... Mais à Lupin, cher maître... À ce brave Lupin.

Sholmès ignorait ce qui s'était passé après la disparition de son adversaire. Stimulé par les événements, avide de reprendre la lampe juive, puis de courir à l'*Écho de France* et de déchiffrer le mot de l'énigme, il ne s'était point préoccupé de savoir si Lupin avait coulé au fond du fleuve, ou si Ganimard et ses hommes l'avaient recueilli vivant. Cinq cents personnes commandant les deux rives sur un espace d'un kilomètre, il n'admettait pas d'autre dénouement que la mort ou la capture, Et voilà qu'il entendait encore cette voix sardonique qui l'irritait si profondément, voix d'outre-

tombe, lui semblait-il, que lui apportait, par un miracle horripilant, le fil mystérieux du téléphone. Pourtant, d'un geste instinctif, il saisit l'appareil. Lupin continuait :

— Blessé ? nullement. Je tiens trop à la vie. Elle me comble de tant de faveurs ! Mais avouez que mon sauvetage ne manque pas de pittoresque... Moi-même j'en suis tout étonné... Oh ! certes, je savais que mes amis veilleraient puisqu'on s'était donné rendez-vous pour repêcher la lampe juive, et je savais qu'ils ne m'abandonneraient pas. N'importe ! c'est de la belle besogne... Mais nous avons à parler. Et la lampe juive, vous l'avez ?... Et le baron d'Imblevalle ? J'arrive trop tard, n'est-ce pas ? il est informé de tout ?... Eh bien, que vous disais-je ? Le mal est irréparable maintenant. N'eût-il pas mieux valu me laisser agir à ma guise ? Encore un jour ou deux, et je reprenais à Bresson la lampe juive et les bibelots, je les renvoyais aux d'Imblevalle, et ces deux braves gens eussent achevé de vivre paisiblement l'un auprès de l'autre... Mais non, il a fallu que Monsieur brouillât les cartes et portât la discorde au sein d'une famille que je protégeais !... Tant pis pour vous, mon cher maître ! vous paierez les pots cassés : demain matin l'*Écho de France* publiera les détails les plus humiliants sur votre défaite... À moins que, par une juste compréhension des choses, vous ne vous engagiez à limiter le théâtre de vos exploits au sol de la vieille Angleterre. Auquel cas, je consentirais de mon côté...

— Serait-ce par hasard le sieur Lupin qui vous téléphone ?

Ganimard était là et interrogeait Sholmès d'une voix railleuse.

— Et si je vous répondais que c'est Lupin ? fit l'Anglais en raccrochant le récepteur.

— Cela ne me surprendrait qu'à moitié.

— Il vous a donc encore brûlé la politesse ?

— Comme à vous, maître.

Sholmès saisit Ganimard par le bras, l'entraîna dans la rue et lui dit :

— En deux mots racontez-moi. Comment cela s'est-il fait ?

— Le plus bêtement du monde. Dix minutes après le naufrage, nous avons aperçu à trois cents mètres de l'épave...

— Impossible ! Il n'a pu rester dix minutes sous l'eau.



ÉPILOGUE

— Sous l'eau, non, mais à l'abri de l'épave tout probablement, et de telle façon qu'on ne le vît point. Toujours est-il, que c'est au bout de dix minutes seulement que nous avons aperçu une tête à la surface... Puis deuxième plongeon, et deuxième apparition cent cinquante mètres plus loin... Puis notre homme se met sur le dos et se laisse flotter... J'étais tranquille... Nous n'avions qu'à attendre que monsieur se fatiguât... D'ailleurs Folenfant revenait déjà avec sa barque... Que pouvait-il arriver ? Rien, n'est-ce pas ? Si, M. Sholmès, il est arrivé ceci, c'est que nous avons vu surgir du côté de Neuilly une barque beaucoup plus rapide que celle de Folenfant, qu'elle a filé devant nous comme une flèche, qu'elle a cueilli au passage, sous notre nez, l'ami Lupin, et qu'elle s'en est allée dans un bruit d'enfer et à quarante kilomètres à l'heure...

— Un canot automobile.

— Tout juste.

— Qu'est-il devenu ? Si vous n'avez pu le suivre, vous l'avez signalé.

— On l'a retrouvé à Saint-Ouen, une heure plus tard.

— Vide ?

— Parbleu !... Quatre hommes en étaient descendus. On les cherche.

— Et vous ?

— Moi ? Je suis revenu vous mettre au courant... J'ai besoin de conseils... je n'y vois plus clair... Cette affaire...

Sholmès l'arrêta, lui posa la main sur l'épaule et lui dit :

— Cette affaire est d'une simplicité enfantine, Monsieur Ganimard. Lupin a cambriolé deux fois l'hôtel d'Imblevalle, et ni vous, ni moi, ni personne ne retrouverons la lampe juive ni les bibelots du baron. Là-dessus bonsoir.

— Vous partez ?

— Je pars.

— C'est la défaite.

— Non. Lupin et moi nous sommes de force. Seulement...

— Seulement ?

— J'ai vingt ans de plus que lui... voilà tout. Et puis voulez-vous que je vous dise le fond de ma pensée, et que je vous révèle un grand secret ?

Il se pencha à l'oreille de l'inspecteur et murmura :

— *Lupin n'existe pas !*

Ayant dit ces mots d'un ton de plaisanterie ironique, qui n'était point sans amertume, il tourna sur ses talons et laissa Ganimard quelque peu déconcerté.

MAURICE LEBLANC.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Phe-bot
- JustinGanimard
- Acélan
- Thrasibule
- Ernest-Mtl
- Alexis Jazz
- Raymonde Lanthier
- Guillaumelandry
- Jahl de Vautban
- Cantons-de-l'Est
- Toto256
- ManuD

- Tylwyth Eldar
- Hektor
- Challwa
- Hector
- AstroNecta
- TptBot

-
1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
 2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
 3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
 4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)